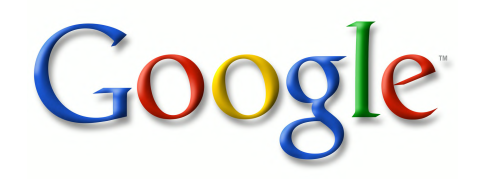
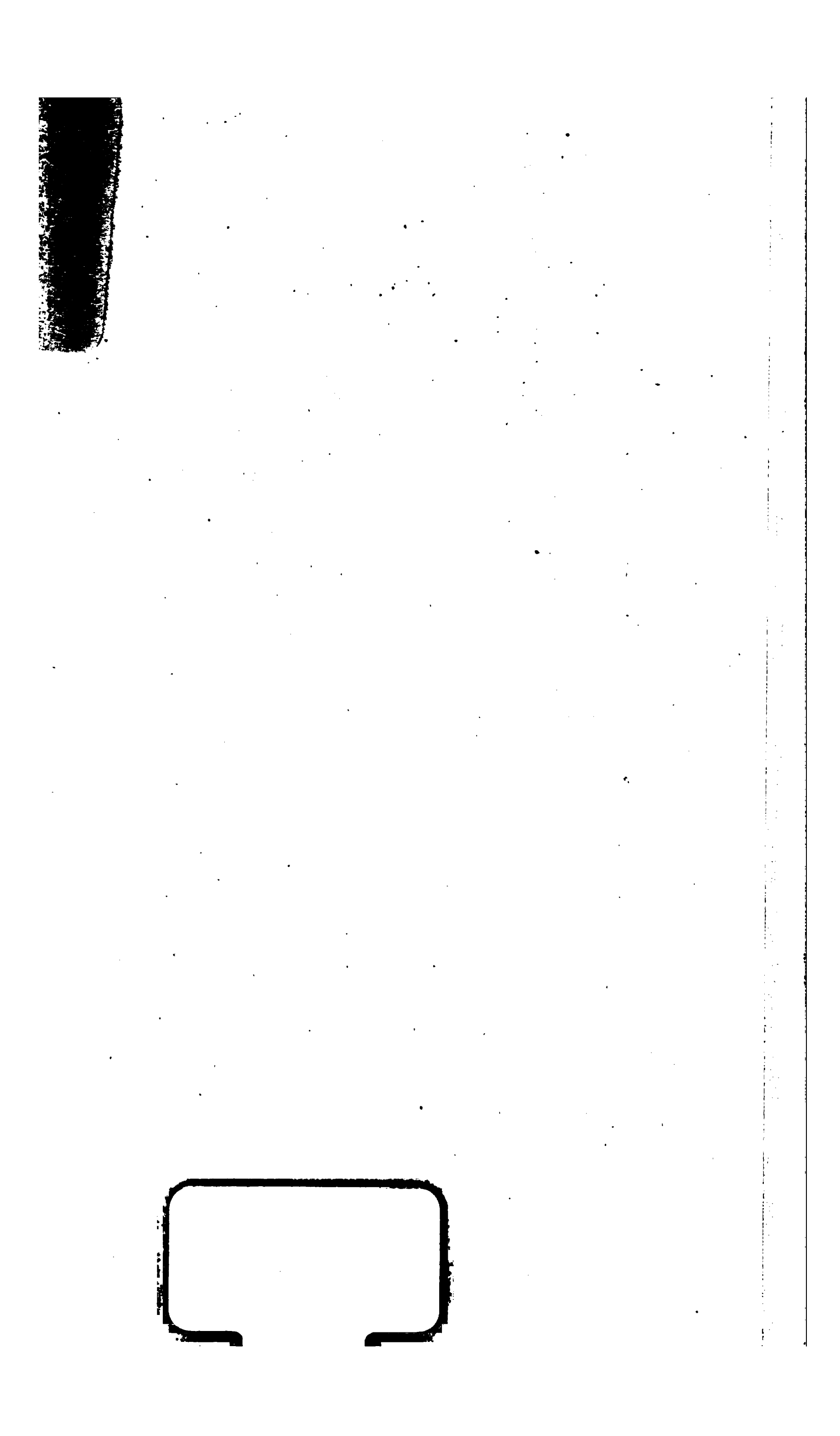
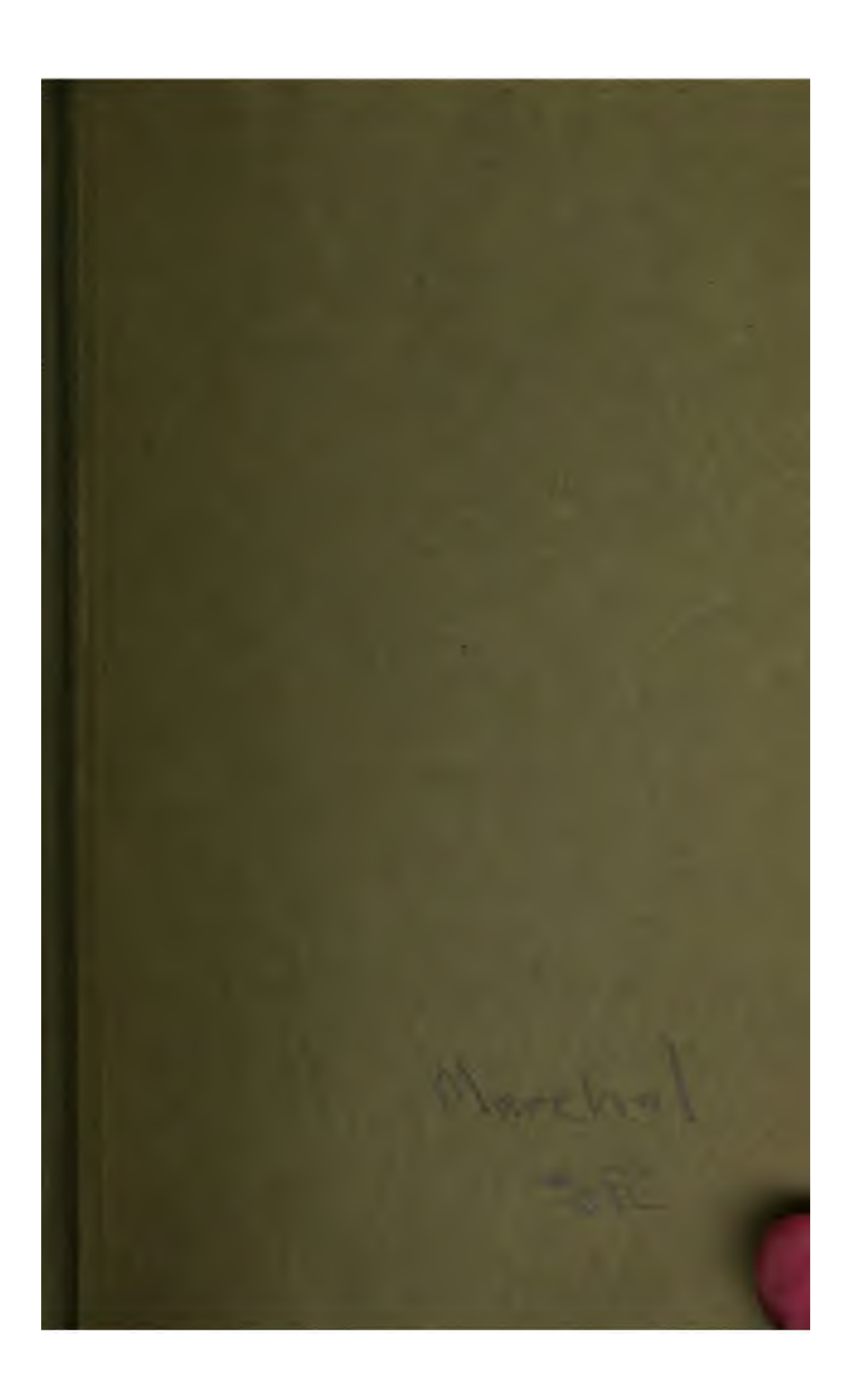

Google



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07593604 1




Marchal

HISTOIRE ET RÉFUTATION

DU

SOCIALISME

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

M. CH. DE BUSSY

LYCURGUE, MINOS, PLATON.
LES VAUDOIS, LES ALBIGEOIS, LES ANABAPTISTES, STORK,
MUNZER, HUTTER, JEAN DE LEYDE,
LES FRÈRES MORAVES, THOMAS MORUS, CAMPANELLA,
MORELLY, MABLY.
LES HÉROS DE 93. ROBESPIERRE, SAINT-JUST,
LE PÈRE DUCHÊNE, HÉBERT,
MARAT. — GRACCHUS BABEUF ; — LE SAINT-SIMONISME,
LES SOCIALISTES MODERNES,
MM. P. J. PROUDHON, PIERRE LEROUX, LOUIS BLANC, CABET,
FOURIER, CONSIDÉRANT, ETC., ETC.

PARIS
SEMPÉ, ÉDITEUR
51, RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE, 51

1859

HISTOIRE ET RÉFUTATION

DU

SOCIALISME

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE ET RÉFUTATION

DU

SOCIALISME

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

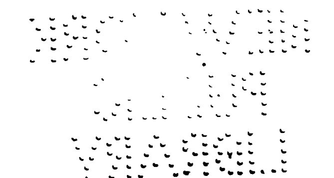
Marchal

M. CH. DE BUSSY, pseud.

LYCURGUE, MINOS, PLATON.
LES VAUDOIS, LES ALBIGEOIS, LES ANABAPTISTES, STORK,
MUNZER, HUTTER, JEAN DE LEYDE.
LES FRÈRES MORAVES, THOMAS MORUS, CAMPANELLA,
MORELLY, MABLY.
LES HÉROS DE 93: ROBESPIERRE, SAINT-JUST,
LE PÈRE DUCHÊNE, HÉBERT,
MARAT. — GRACCHUS BABEUF; — LE SAINT-SIMONISME.
LES SOCIALISTES MODERNES:
MM. P. J. PROUDHON, PIERRE LEROUX, LOUIS BLANC, CABET,
FOURIER, CONSIDÉRANT, ETC., ETC.

PARIS
SEMPÉ, ÉDITEUR
54, RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE

1859



HISTOIRE ET RÉFUTATION

DU SOCIALISME

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PREMIÈRE PARTIE

—

INTRODUCTION

I

Grâce à la Révolution, le mal social est affreux, déchirant, incontestable, — et n'est contesté par aucune personne de bonne foi.

Il y a deux classes d'hommes que ce mal préoccupe, moins parce qu'ils en souffrent directement que pour d'autres motifs particuliers.

Les uns se préoccupent des souffrances publiques pour s'en plaindre plus fort que ceux qu'elles atteignent,

pour les rendre plus vives et plus aiguës, en en augmentant l'amertume : ce sont les incapables et les jaloux, les ambitieux, les utopistes, — catégorie peu intéressante, qui manque de patience ou de talent, exploiteurs éhontés de la misère et de la douleur.

Les autres, — et nous avons l'honneur d'appartenir à cette dernière classe, — veulent apporter à ces souffrances tout le soulagement possible; ils veulent sauver la société en la préservant, avec une égale sollicitude, des doctrines abominables qui la menacent de ruine, et de l'égoïsme athée qui la déshonore et rend certaines plaintes légitimes; ils cherchent pacifiquement, évangéliquement, les moyens praticables, honnêtes, de combattre le mal, parfois sans espoir et sans mesure, qui courbe dans la douleur et la honte quelques citoyens laborieux et pacifiques.

Le mal, moins affreux que les hommes de violence et d'iniquité ne le proclament, est pourtant réel; mais de tous les maux le pire est de voir deux partis passionnés, qui divisent les hommes; l'un qui dit, avec les Jacobins :

Le mal existe, il faut tout détruire;

L'autre qui dit, avec les Malthusiens :

Le mal n'existe pas, il n'y a rien à faire.

La vérité est au milieu de ces deux systèmes.

Le mal existe; il ne faut pas détruire, mais améliorer.

Le mal existe; les honnêtes gens, les chrétiens, doivent en chercher le remède.

Il faut surtout prouver combien sont faux, dangereux

et menteurs tous les systèmes proposés jusqu'ici qui ne s'appuient pas sur la doctrine catholique.

C'est ce que j'ai tenté.

Ai-je réussi ?

On en jugera.

II

Le monde est divisé en deux camps :

L'un veut démolir la société parce qu'il y a des vices qui la déshonorent ;

L'autre veut la conserver en détruisant ces vices, autant que cela est possible, par la prédication évangélique.

Les premiers ont pris le titre de *socialistes ;* les seconds sont les *conservateurs*, les *catholiques.*

Ceux-ci soutiennent que le christianisme comporte toutes les améliorations sociales possibles, tous les progrès, et que la société ne peut être sauvée de l'anarchie d'une part, de l'égoïsme de l'autre, enfin de tout ce qui la divise et la ruine, qu'en traduisant en faits, autant que le permet la fragilité humaine, les grands principes de notre religion divine.

Je suis un des humbles soldats de ce dernier camp.

Et je dis :

Entre Dieu et l'athéisme, entre le bien et le mal, entre la liberté et la servitude, entre le socialisme et le catho-

licisme, entre l'esprit qui donne la vie et la matière qui donne la mort, il faut choisir.

La société est malade : les socialistes veulent la tuer, les égoïstes veulent la garder telle qu'elle est. — Les uns et les autres sont également dans le faux.

Les hommes religieux veulent la guérir par la Foi, par la Vertu, par la Charité, par l'Amour.

Tous les socialistes, — quoique quelques-uns s'en défendent, — concluent forcément au communisme;

Les chrétiens concluent à la liberté.

Le communisme logique avec lui-même, c'est le communisme radical, celui qui, s'inspirant de la négation de Dieu, abolit la Propriété et la Famille.

Or, tous les socialistes modernes sont communistes, par cela seul qu'ils attentent à la propriété.

Religion, *Famille*, *Propriété*, ces trois choses sont inséparables.

Hors le Christianisme, c'est-à-dire hors le catholicisme, il n'y a ni foi, ni espérance, ni charité, ni intelligence, ni amour, ni fraternité, ni dévouement, ni vertu, ni progrès; tout est erreur et mensonge; tout est ténèbres, — tout est boue.

Hors le Christianisme, il n'y a ni tolérance, ni justice, ni liberté.

Hors le Christianisme, il n'y a rien, rien que des ruines, le néant, la matière, — la mort.

Le Christ nous a rachetés trop cher pour que nous soyons les esclaves de la matière vile.

Hors la religion du Christ , point du salut ; elle seule peut détruire le mal.

Quand les hommes auront traduit l'Evangile en faits, quand ils s'aimeront comme des frères, quand enfin l'esprit du Christianisme aura pénétré dans la vie sociale et politique des peuples, le progrès sera arrivé au point de sa force , tous les problèmes seront résolus , tout le monde sera d'accord ; — il n'y aura plus rien à faire, car l'esprit aura vaincu la matière , le mal sera terrassé. Cela arrivera-t-il jamais?...

En tout cas, dans le Christianisme seul l'homme trouve le bonheur , car il n'est pas de misère pour celui qui a la foi. — Les souffrances de cette vie misérable ne peuvent l'atteindre ; — son espoir suprême est au delà !

Quelle doctrine que celle qui nous console de tout et nous fait si supérieurs, par notre résignation et notre courage, à la douleur ! Quelle doctrine que celle qui nous rend si heureux, même dans le malheur, quand tous ceux qui n'ont pas la foi ne peuvent le supporter !

Quoi qu'en disent les sectaires de l'athéisme , toutes les généreuses pensées, toutes les pensées de liberté , d'émancipation, de progrès, de charité, d'amour, viennent de la religion ; c'est elle qui a inspiré tout ce qui a été fait de noble et de grand dans l'humanité.

III

Nous sommes du parti religieux.

Nous sommes du parti conservateur, le seul qui soit réellement progressiste.

Nos adversaires sont la négation absolue, — la négation, cette mauvaise foi du jugement, — ce mensonge de la raison, — ce traître de la conscience. Au lieu d'améliorer lentement et sûrement, dans la mesure du possible et du juste, ils veulent tout tuer, tout démolir, tout abattre; — ils ne se plaisent qu'aux ruines; comme les vampires, ils se nourrissent de débris, — de sang. Ce sont les héros de la mort, les fanatiques de la destruction. Ils n'ont ni fraternité, ni amour, ni douceur, ni religion, aucun de ces doux sentiments de l'âme qui rapprochent les hommes, aucune de ces bonnes paroles qui les charment, aucun de ces mots consolants qui les fortifient.

Pour eux, rien n'est sacré : ni Dieu, ni la religion, ni l'humanité, ni la vertu.

Dieu n'est qu'un mot, — ou bien c'est *le diable;* la Religion, c'est la spéculation de quelques intrigants sans bonne foi; la vertu est une chose toute de convention, qui n'est bonne que pour les sots; la Famille est une odieuse tyrannie; la Propriété, le vol légal, l'oppression

de quelques-uns sur le plus grand nombre, la tyrannie du paresseux sur le travailleur, etc., etc.

Enfin, ils renversent toutes les idées reçues de justice ; ils dégradent et désespèrent l'humanité ; ils démolissent de leurs mains audacieuses toutes les croyances qui faisaient la joie et la consolation de l'homme, son orgueil, son espoir, — toute sa vie morale.

« La force de leurs arguments, disent leurs disciples, est précisément en ce qu'ils n'en opposent aucun. »

C'est le beau idéal de l'aplomb et du ridicule.

Ils ne savent que détruire ; — ils ne savent que nier.

Ils opposent la force de la fourberie et de la déloyauté, à la force de la logique. Il suffit qu'un fait soit généralement reconnu, accepté par tous, pour qu'ils s'acharnent à nier son existence.

Il n'est plus possible de discuter avec des gens qui argumentent de la sorte. Comment raisonner avec celui qui nie la lumière quand il a les deux yeux ouverts, alors que le soleil inonde la terre de ses rayons ? Il y a mauvaise foi, parti pris ; on s'épargne la fatigue de convertir un homme qui ne veut pas vous écouter, un homme qui a le délire de la négation, — qui n'écoute aucune démonstration et oppose une volonté déloyale aux vérités les plus incontestables et au cri de sa conscience.

Si donc nous prenons la plume, c'est moins pour convaincre nos adversaires que pour mettre les masses en défiance contre eux.

Il y a des vérités tellement élémentaires, tellement

évidentes, qu'il serait puéril de les défendre si elles n'avaient été attaquées de la façon la plus brutale par des sectaires passionnés, et pour la plupart de mauvaise foi, lesquels ont entraîné derrière eux, ou plutôt poussé devant eux, quelques centaines de disciples inintelligents et trompés qui ont troublé l'ordre public et cherché à renverser la société.

Il faut empêcher la multitude égarée, souffrante et dupée de se laisser prendre à cette glu hideuse, — au nom de son ignorance perfidement caressée et de ses douleurs lâchement exploitées.

Ainsi, je le répète, on a osé écrire, proclamer, prêcher, que DIEU *n'existait pas*; que la FAMILLE était un *préjugé*; la RELIGION, un *charlatanisme*; la PROPRIÉTÉ, une *fraude*, une usurpation, un *vol*.

Ces doctrines, qui inspirent le dégoût et le mépris, sont toutes filles de l'orgueil et de l'ignorance, — crasse et hideuse ignorance; orgueil de l'eunuque qui, ne pouvant s'élever en créant, veut s'élever en anéantissant; — basse ambition de l'impuissance vile et de la jalousie hautaine.

Ces utopies, honte de l'esprit humain, n'ont pas le sens commun et ne soutiennent pas l'examen.

Que mes concitoyens le sachent bien, ce que ces doctrines menacent, c'est le culte de leur père, c'est leur âme immortelle, c'est leur liberté en ce monde, leur foyer, leurs affections les plus chères; c'est le fruit de leurs travaux. Il faut empêcher la société d'être précipi-

tée dans l'abîme, car telle est l'audace impie de nos adversaires qu'ils portent leurs mains vénéneuses sur tout ce qui nous est précieux, sur toût ce qui nous attache à la vie.

Pour moi, humble apôtre de cette sainte cause, je la défendrai, maintenant comme toujours, avec le culte sincère de la religion, de l'ordre social, de la liberté et de la justice, avec l'ardent désir des réformes légitimes, inséparable du respect de l'ordre, — avec l'amour du peuple et de la patrie.

Plus on aime son pays, plus on compâtit aux souffrances de ses semblables, et plus il faut les éloigner des routes de la violence, car la démagogie est l'adversaire le plus acharné et le plus dangereux de la civilisation.

Au lieu de prêcher l'amour, la vertu, la charité, les démagogues ont prêché la haine, la colère, l'anarchie, le renversement de la religion, de la famille et de la propriété.

Il est honteux pour la conscience humaine que de pareils blasphèmes aient pu se produire à l'ombre des efforts de la liberté; il est honteux qu'on soit obligé de défendre des principes si éternels, si sacrés, si élémentaires.

Jusqu'alors nous avions cru qu'il était inutile d'avoir à constater ces hautes vérités morales, vieilles comme le monde, et indiscutables comme les vérités mathématiques; mais, quand le mensonge et l'athéisme engendrent une fausse science prétendue sociale, quand ils procèdent par des formules, quand, aux heures sinistres, ils

se traduisent en guerres civiles, il importe de leur faire face.

Face donc à l'ennemi commun ! homme civilisé ; — honnête homme, chrétien, courage, et face à la mort !

IV

Je l'ai dit ailleurs :

« La société a bien plus encore besoin d'une réforme morale que d'une réforme matérielle ; la société est bien plus pourrie et gangrenée que misérable (1). »

Ce qu'il importe donc tout d'abord, c'est de détruire toutes ces idées fausses, dangereuses, mauvaises, criminelles, qui se sont produites à l'ombre de nos crises nationales, et tendent à pervertir l'esprit public.

C'est ainsi que, sous le prétexte honnête de travailler à l'amélioration du sort des classes laborieuses, on les a excitées au renversement des autels de nos pères, à la destruction de la famille et de la propriété, de la propriété surtout, car la propriété, — ce droit inhérent à la nature humaine, — est ce qui gêne le plus les ennemis de toute société et de toute civilisation.

C'est un crime dans une folie.

La propriété n'est-elle pas déjà assez écrasée en France ? Loin de songer à l'imposer davantage, on devrait

(1) *Le Livre de la Famille.*

chercher les moyens de la dégrever. Tout système ayant pour but de niveler les fortunes nous conduirait à la misère générale.

Voilà ce qu'il faut bien qu'on sache.

Supprimer le riche, c'est supprimer la force de consommation ; c'est absolument comme si, dans l'industrie, vous supprimiez la vapeur.

Prêcher le renversement de la propriété individuelle ou demander que tous les citoyens possèdent chacun en particulier autant les uns que les autres, c'est répandre dans l'esprit des masses l'idée la plus fausse, la plus absurde, la plus impraticable, qui se puisse imaginer ; c'est enrayer le progrès, retarder le plus fatalement l'application des réformes légitimes ; c'est paralyser les meilleures volontés, entretenir ceux qui souffrent dans une effervescence dangereuse pour la société, dangereuse surtout pour eux-mêmes ; c'est développer les mauvais instincts, — rendre, en un mot, à jamais malheureux ceux dont on prétend améliorer la position.

Les socialistes, les adversaires de la propriété, arrachent à l'homme le fruit de son travail ; ce sont, pour la plupart, des paresseux et des ignorants, des hommes sans talent, sans génie, sans patience, — cet autre génie ; — gens incapables de gagner honorablement leur vie, ambitieux de bas étage qui n'aiment dans le peuple que la dupe de leurs mensonges.

Ce qu'il faut, — et ce qui seul est possible, — c'est de faire des lois justes et prévoyantes qui rendent le tra-

vail facile à l'homme laborieux, qui le protégent. Or, ce progrès dans les idées de justice est consenti par tous les honnêtes gens. L'anarchie, le désordre, la violence, la guerre civile, loin d'être un moyen de le réaliser, lui portent les coups les plus redoutables. La conscience humaine nous le dit : Ce n'est pas le mal qui produit le bien, et la violence est inféconde. L'homme doit, malheureux, chercher dans la patience le moyen d'améliorer sa condition sociale; il doit le chercher dans le travail, dans l'ordre, dans la paix, — non dans la guerre, le pillage, le brigandage, la barbarie.

L'homme a le droit d'être libre comme l'homme son concitoyen; il a le droit d'être son égal devant la loi comme il est son égal devant Dieu; mais, comme il n'a ni les mêmes facultés ni les mêmes aptitudes, il ne peut être son égal en propriété. Il est juste que chacun ait selon ses capacités et son travail, injuste que le paresseux soit récompensé comme le travailleur actif, le maladroit comme l'habile.

Il est juste que celui qui a semé récolte, et, si la religion nous fait un devoir impérieux de soulager nos semblables, elle ne nous en fait pas un de travailler pour nourrir le paresseux, et elle ne donne nullement à ce dernier le droit de venir exiger un partage inique. Il est juste que chacun puisse, en travaillant, gagner ce qui lui est indispensable pour lui et les siens; mais il serait inique au dernier point que l'homme ne pût, avec son travail, se procurer au delà de l'indispensable. Toute

société où cette liberté ne serait pas donnée à l'homme serait une odieuse tyrannie. Sans ce droit, reconnu et salué par tous les peuples, l'existence sociale serait amère, intolérable; le travail, n'ayant plus pour but la propriété, la jouissance légitime, le bien-être dans la limite des devoirs, serait méprisé, avili.

Privez l'homme de l'espoir de posséder, et vous lui ôtez les saintes ardeurs du travail; il n'a plus d'amour à exercer ses facultés. A quoi bon la fatigue, si elle demeure sans but? Pourquoi se donner de la peine, si l'on n'a aucun heureux résultat à attendre?... Il n'y a plus émulation et courage là où il n'y a plus ni espoir ni récompense.

Il est bien douloureux et surtout bien honteux pour notre époque qu'on soit obligé de défendre de semblables vérités. Mais c'est ainsi.

Il est équitable que tout le monde puisse manger en travaillant; mais il est équitable aussi que chacun en particulier puisse, en travaillant, devenir riche. L'opulenee n'est point un vol; c'est toujours le prix du travail de quelqu'un, soit de celui qui en jouit présentement, soit de ses ancêtres qui ont travaillé pour l'acquérir, qui la lui ont transmise, et qui en avaient certes bien le droit. La richesse peut choquer l'envie de ceux qui ne savent pas se contenter de ce qu'ils ont, de ceux qui n'ont pas le courage ou l'habileté de travailler, et qui, dans tous les cas, n'ont pas la vertu de placer leur bon-

heur dans la sagesse et l'humilité d'une vie pure et modeste.

Mais qu'importe ? Que les jaloux souffrent, — et que la foule se sente prise d'émulation au lieu de se laisser aller à un sentiment bas d'envie.

Qu'on en soit bien convaincu, la richesse ne donne pas le bonheur, car le bonheur est plutôt dans l'idée qu'on s'en fait que dans la grande fortune, et le sage place le sien dans le calme de sa conscience, et non pas dans la satisfaction de ses passions. Et puis, quoi qu'on en dise, n'est-ce pas sur la richesse que pèse le plus de charges sociales ? Et c'est justice. Le riche ne mange pas son or ; il le dépense, et tout le monde en profite. Il n'est pas jusqu'à ses faiblesses, quand il en a, qui ne soient un objet d'exploitation et une source de bien-être pour ses semblables.

Le principe d'égalité n'infirme donc nullement le principe de la richesse, car l'égalité relative, la seule juste, est l'égalité de tous devant la loi, et le riche qui commet un crime est puni comme tous les autres malfaiteurs. — L'égalité absolue, l'égalité des biens, l'égalité de fortune, de bien-être, de force et d'intelligence, est une utopie bête, qui outrage la raison et l'équité.

Tout le monde ne peut pas être riche, de même que tous les soldats ne peuvent pas être officiers ; — mais tout le monde doit avoir le droit de devenir riche, comme tout soldat a la possibilité de devenir officier.

Là est la suprême justice, la justice rigoureuse ; — au delà, c'est folie.

Pas de liberté sans propriété. La propriété individuelle est la conséquence de la liberté.

La liberté ! Ah ! comme on a profané son nom ! comme on l'a déshonoré ! comme on l'a avili !

La liberté ne peut exister en dehors de Dieu, en dehors de la foi religieuse, en dehors du devoir.

Il n'y a que les principes éternels du Christianisme, — principes seuls vrais, — qui puissent fournir des lumières capables d'éclairer notre route et susceptibles d'influer victorieusement sur la marche des événements humains.

Il n'y a pas de liberté possible sans autorité, et il ne saurait y avoir d'autorité légitime en dehors de la tradition catholique.

Eh bien ! nos adversaires veulent supprimer toute autorité pour arriver, disent-ils, à la liberté.

« Ou point de liberté, ou point de gouvernement !, s'écrie M. Proudhon, voilà le *dernier dilemme* qui se pose en ce moment, et qui, *demain*, sera résolu en faveur de la liberté ! »

Et encore :

« Tout pouvoir est *incompatible* avec la liberté ! Il faut détruire dans les esprits et dans les faits l'*idée même d'autorité !* »

Satan, dans Milton, ne parle pas autrement à Dieu. Jamais l'anarchie n'a atteint ce degré de brutalité et

de cynisme. C'est le blasphème et l'odieux poussés à leur suprême audace.

L'enseignement religieux seul peut éclairer l'esprit public sur ces abominations, et faire justice des illusions du socialisme, au moyen duquel des charlatans trompent et égarent les âmes. Seul l'enseignement catholique peut arrêter les ravages du poison; seul il peut empêcher les excès qui profanent la liberté.

Ceux qui ont pris le nom de *Socialistes* sont tous d'accord sur ce point, qu'il faut détruire la Propriété; la plupart veulent également détruire la Famille; tous veulent détruire la Religion, les uns pour la remplacer par je ne sais quelle religion humaine, par je ne sais quel idéalisme ridicule; les autres par les orgies grotesques d'un culte de Raison, qui rappelle les plus mauvais jours de notre histoire nationale; — les autres enfin par les hontes, les folies et les crimes du plus dégoûtant matérialisme.

J'entreprends d'examiner tous ces systèmes les uns après les autres.

Je le ferai sans haine, sans passion, sans autre passion que celle de la vérité et de la justice, avec le calme qui convient aux forts, à ceux qui savent qu'ils attaquent l'erreur; et aussi avec la dignité qui est le propre des critiques consciencieux, polis pour les personnes, impitoyables pour les doctrines qu'ils jugent mauvaises.

DEUXIÈME PARTIE

M. PROUDHON ET SON SYSTÈME

I

Commençons par M. Proudhon, le plus intrépide athlète, le plus vigoureux lutteur du socialisme.

Celui-là ne prend aucun ménagement, les tempéraments ne conviennent pas à son esprit hardi, à son indomptable et forte nature; — il nie tout, il détruit tout.

Il fait table rase et ne laisse rien debout de l'édifice social; c'est plus tôt fait.

Il détruit pour détruire.

M. P.-J. Proudhon, c'est le paradoxe incarné, le paradoxe impie, blasphémateur, féroce, désespérant.

M. P.-J. Proudhon ne semble avoir une plume et une langue que pour écrire et dire précisément et systématiquement le contraire de la vérité.

En un mot, c'est l'homme-contradiction, l'homme-

mensonge, l'homme-paradoxe; c'est la contradiction faite chair.

Il met les mains sur tout ce qui a vie dans l'humanité et l'étouffe en poussant un rire satanique.

C'est l'aspic qui mort au talon la société.

Les idées les plus naturelles, les plus palpables, les plus évidentes, il les met en doute, les proscrit et les récuse. Il nie l'évidence; — on la lui montre, il dit qu'il n'y croit pas, il proteste qu'elle n'existe pas.

C'est le crétinisme dans l'entêtement, l'entêtement dans la folie.

Tel est M. Proudhon.

Pour cet homme fatal, Érostrate moderne, spadassin de la publicité, il n'y a ni évidence ni vérité. — Dans sa furieuse ardeur à tout renverser, il ne veut rien laisser debout de tout ce qui existe.

S'il s'occupait de mathématiques, il nierait les axiomes les plus palpables. Il proclamerait que deux lignes parallèles se rencontrent *toujours*, que *toujours* la ligne droite est la plus longue route ! S'il s'occupait de physique, il dirait qu'il ne saurait y avoir d'effet là où il y a une cause ! Il affirmerait que la lumière n'éclaire *jamais*.

M. P.-J. Proudhon, dit-il, est un logicien habile et serré. — Il raisonne à peu près comme suit :

— La preuve que c'est incontestable, c'est que c'est contesté: jamais on ne conteste que les vérités incontestables. — Tout le monde est d'accord pour reconnaître une chose comme fausse, *donc* elle est vraie.

Tout le système de polémique de M. Proudhon est là, — là est toute sa *logique*.

Il aime son erreur, il s'y complaît, il s'y prélasse, il s'en fait honneur.

Combien il y a d'orgueil au fond de tous ces sectaires !

— Il n'y aurait aucun mérite d'originalité à reconnaître les vérités acceptées par tous les autres hommes. Pour se distinguer de la foule, pour faire du bruit, pour être écouté, pour occuper de soi le public, il faut nier ce que tous les autres affirment, et affirmer ce que tout le monde nie.

Tel est leur raisonnement.

Voilà qui explique l'acharnement de M. Proudhon en particulier, et des socialistes en général, contre la sainte vérité.

Ils ne sont vrais que dans ces moments lucides pendant lesquels chaque socialiste s'aperçoit que les autres socialistes sont fous.

M. P.-J. Proudhon, par parti pris, nie de la façon la plus désopilante tout ce qui frappe les yeux de tous.

Ce serait charmant de folie, si ce n'était horrible de sentiment.

Il serait impossible de rendre un compte exact des idées de M. Proudhon.

Il n'est pas de miroir qui puisse refléter un pareil tableau. C'est une foule de digressions, de mots, de so-

phismes, de paradoxes, de dissertations; et c'est à peine si l'on peut dégager quelques fragments de ce chaos. Tout cela est d'une confusion inouïe.

Anarchie ! — C'est bien ainsi qu'on peut nommer sa doctrine; et il s'est une fois rendu justice en ne l'appelant pas autrement.

Il fait consister la justice dans l'égalité; il la veut absolue, radicale, comme les communistes, — ce qui ne l'empêche pas de vouloir également la liberté individuelle absolue; comme si ces deux prétentions étaient conciliables !

Il veut le *droit au travail* comme le plus sûr moyen d'abolir la propriété; il veut l'égalité des salaires; théories qu'il ne manque pas de combattre dès qu'elles sont prêchées par un autre.

Il veut une égale rémunération de tous les travaux; et il promet que nous aurons l'égalité de force, d'intelligence, d'aptitude, de facultés, quand nous aurons l'égalité des fortunes !

Mais cette dernière prétention n'est que la partie égayante de ses écrits.

Comment, étant partisan de la liberté, empêche-t-il la liberté de se produire par la possession ?

Et comment, voulant l'égalité absolue et la mort de la propriété, a-t-il des invectives contre le communisme ?...

D'un côté il veut la liberté absolue, d'un autre l'é-

galité absolue, et puis il repousse avec une égale ardeur d'une part le communisme, et d'une autre la propriété !

On n'est pas plus illogique.

Au surplus, M. P.-J. Proudhon n'a pas même le mérite d'être original. L'histoire des utopies humaines en main, le critique peut avec raison lui contester toute invention. On retrouve, chez ses devanciers dans cette voie de destruction, les mêmes paroles, la même haine, le même esprit, le même délire, le même orgueil, et souvent encore les mêmes outrages forcenés à la Providence.

II

L'idée de réformer la société, de faire cesser les maux de l'humanité, n'est pas nouvelle, et les Socialistes ne peuvent avec raison se vanter d'avoir le monopole de ces aspirations généreuses; avant eux, le Christianisme a entrepris une croisade contre la misère; avant eux, il a prêché l'amour entre les enfants de Dieu, l'harmonie dans l'humanité par l'amour, c'est-à-dire la Fraternité.

Pour qui a suivi attentivement la marche de toutes ces écoles différentes, il est évident qu'aucun de leurs chefs n'avait le droit de traiter ce sujet, qu'aucun d'eux

ne pouvait résoudre ce problème. Il leur manquait la Foi ; il leur manquait les vertus chrétiennes. Toutes ces tentatives sont demeurées stériles, parce que, si quelques-uns étaient inspirés par la bonne volonté, la plupart l'étaient par l'égoïsme, la jalousie, tous les sentiments bas de l'âme.

Ils n'avaient pas le droit d'aborder ce problème, n'ayant pas la Foi ; n'ayant pas la Foi, ils ne pouvaient le résoudre.

J'honorerais bien le dévouement de quelques-uns de ces docteurs si j'étais sûr qu'ils fussent sincères, mais je leur dirais :

Quelque sympathie que je puisse avoir pour votre caractère, votre bonne volonté, et surtout pour le but que vous vous proposez d'atteindre, je dois vous démontrer que vous êtes dans l'erreur. Il n'y a qu'une vérité, le Christianisme ; avec lui, vous pouvez tout, dans la paix et dans la vertu ; sans lui, vous ne pouvez rien, car vous n'enfanterez rien si vous n'êtes pas inspiré par l'Esprit, par le Verbe de Dieu !

Pourquoi le Socialisme a-t-il déchaîné toutes ces saintes colères, — colères légitimes chez beaucoup, feintes chez quelques-uns, souvent exploitées, je le reconnais, au profit de l'égoïsme ?

Parce qu'au lieu de se produire comme une conséquence naturelle de l'Évangile, comme l'économie politique de la Religion, si je puis m'exprimer ainsi, il s'est

révélé comme une doctrine matérialiste et athée ; parce qu'il a servi de drapeau aux foules en délire.

La Religion donne la vie ; les sectaires du Socialisme donnent la mort !

Au lieu de conjurer le cataclysme de la société en la rattachant aux croyances saintes, le Socialisme, avec l'orgueil qui est le propre de la faiblesse humaine, se proclame au-dessus de toute conscience, de toute religion, de toute foi, et veut précipiter la société dans l'abîme.

Il y a évidemment là imprévoyance et folie. L'homme sage dont la maison menace ruine, au lieu de l'abattre tout à fait pour se trouver ensuite sans asile, l'étaye et la reconstruit peu à peu.

Comment ces prédications de ruine n'auraient-elles pas effrayé les populations ?...

En niant Dieu, les Socialistes se sont trouvés avoir pour ennemis tous ceux qui ont de la religion ;

En niant la Famille, tous ceux dont ce doux sentiment fait le bonheur ;

En niant la Propriété, tous ceux qui possèdent quelque chose, tous ceux qui espèrent posséder un jour, et tous ceux qui ont les plus simples notions de probité et de justice.

Sont restés avec eux : des ambitieux voulant faire parler d'eux, avides d'une renommée quelconque, fût-elle infâme, fût-elle achetée au prix des plus détestables moyens ; des égoïstes, des envieux, n'ayant rien à perdre

et ayant tout à gagner aux bouleversements; des paresseux; quelques âmes égarées cherchant la fraternité où elle ne saurait être, c'est-à-dire hors de la religion du Christ; — et puis, derrière, ces bandits, ces malfaiteurs, qui sont de tous les écots, de toutes les émeutes, voleurs, détrousseurs et pillards, sortant des bagnes ou ayant mérité d'y aller; populace vile, qui déshonore le peuple en prenant son nom, et les travailleurs en se mêlant à leurs rangs.

Pour qui ne se paye pas de l'opulence du langage, que veulent tous les socialistes? — Détruire.

Que faut-il, au contraire?

— Améliorer et construire.

Aux égarés donc nous disons :

Vous avez fait fausse route; pour atteindre le but fraternel, la destinée de l'humanité, vous avez pris la voie de la destruction et de la matière, quand il fallait prendre la voie de la conservation et de l'esprit.

La matière, c'est la mort; l'esprit, c'est la vie.

Or, M. Proudhon est, de tous les socialistes, celui qui a nié Dieu avec la plus farouche franchise.

Il n'a été touché ni par la conscience et la majesté de Dieu, ni par le souffle de l'Évangile. Aucun rayon de flamme n'a éclairé son cœur.

Quand longtemps l'homme a fait fausse route dans la vie, quand il s'est bien égaré dans les voies des passions et qu'il est épuisé, triste et désabusé de tout, il trouve dans la religion du Christ un refuge assuré. Il re-

naît à la vie pure, fraternelle, religieuse et dévouée; il a brisé toutes les entraves viles, il a vaincu le péché qui nous opprime et dont nous sommes les lâches et malheureux esclaves.

Le culte de la matière peut-il ainsi nous consoler, nous élever et nous affranchir? Quelles espérances, quel bonheur, nous a laissés ce foyer d'iniquité?

Quel athée a prodigué, comme le Christ, son sang et sa vie pour le salut et la liberté de tous? Qu'ont-ils souffert pour le bien commun? Où sont leurs soldats, leurs apôtres et leurs martyrs?...

Le Christianisme, c'est le dévouement, l'amour, la foi;

Le matérialisme, c'est l'égoïsme, l'orgueil, l'opprobre.

Le Christianisme élève et sauve l'âme; le matérialisme l'avilit et la perd.

Quelle consolante idée que celle qu'il y a un Dieu, un père commun; que nous ne sommes pas des animaux jetés sur la terre par la fatalité d'un hasard sans entrailles!

Telle est cependant la croyance que M. Proudhon espère nous arracher.

Comme l'ange des ténèbres, cet ennemi des hommes, il se transforme en ange de lumière pour tromper les enfants des hommes.

Il monte dans la chaire de pestilence et il blasphème Dieu.

Prenez garde d'être victimes de sa perfidie, car celui qui tombera dans ses piéges ne se relèvera pas!

Ne prêtons l'oreille à ses discours que pour nous affermir dans la foi. — Dieu se plaît à réformer les bons par les méchants; il nous instruit par les fléaux.

Ainsi, j'ai entendu, de mes oreilles entendu, les blasphèmes les plus effrénés, l'apologie des forfaits les plus monstrueux, toutes les extravagances du crime.

Eh bien! sur moi et sur d'autres, qu'ont produit ces horribles discours? — Le dégoût et l'indignation.

C'est ainsi que j'ai vu s'éloigner du parti violent de jeunes courages qui s'y étaient le plus imprudemment engagés.

III

En niant Dieu, Monsieur Proudhon, vous privez l'homme de l'espoir du bonheur à venir; vous le jetez dans le néant. Comment n'avez-vous pas compris l'utilité de la croyance qu'il existe un Dieu qui récompense la vertu et punit le crime? Comment, sans Dieu, contiendrez-vous les méchants? Comment soulagerez-vous les désespoirs? Comment relèverez-vous les courages abattus?... Vous ôtez le but à la vie; vous rendez la vertu ridicule, le dévouement une duperie.

Sans Dieu, l'homme, persuadé qu'il n'a plus rien à attendre au delà du tombeau, n'aura d'autre mobile que les jouissances matérielles. Il opprimera son semblable;

il se vautrera dans la crapule du péché; il n'aura de respect pour rien; — la force sera sa seule loi de justice.

Avec ce monstrueux système, l'univers ne formerait bientôt plus qu'un vaste repaire de brigands et de débauchés, dans lequel tous les sentiments d'humanité seraient inconnus, étouffés.

Quoi! vous voyez la société gangrenée par l'égoïsme, malgré le Christianisme, parce que ses vertus ne sont pas rigoureusement pratiquées, et vous osez nier Dieu et le Christianisme! Mais que serait-ce donc quand la société n'aurait plus aucun frein moral?...

Laissez, laissez l'espoir du ciel à la vertu indigente et méconnue; laissez la crainte de Dieu au méchant, à l'oppresseur, au criminel.

« Il est impossible, a dit lord Shaftsbury, — que tout autre qu'un très mauvais cœur puisse souhaiter qu'il n'y ait point de Dieu : car c'est former des souhaits contre le bien public et en même temps contre le bien de chaque particulier. »

Un athée ne peut pas aimer la vertu. L'athéisme nous porte à croire que tout est entraîné par une fatalité aveugle, que l'homme est une machine entre les mains du hasard; il ne reconnaît donc aucune liberté chez lui.

En ce cas, l'homme ne saurait être plus vertueux qu'une pierre.

Nous avons peine à croire que le dogme de l'existence de Dieu ait besoin de preuves. Pour croire à un être suprême, vous n'avez qu'à ouvrir les yeux et à re-

garder l'univers ! Il est vrai qu'il suffit qu'une vérité soit acceptée par tout le monde pour que vous soyez porté à l'attaquer.

L'esprit n'a pourtant pas été donné à l'homme pour être extravagant et téméraire, pour aveugler et éblouir ses semblables, mais bien pour les guider et les éclairer.

Vous avez, Monsieur, le plus outrageusement manqué à cette mission.

Vous avez déchaîné les plus mauvaises, les plus exécrables passions de l'homme.

IV

Il n'a pas suffi à M. Proudhon de *démolir* Dieu, la Propriété, la Famille, le Gouvernement, — il a voulu démolir aussi ses propres amis, — les autres grands prêtres du Socialisme ; — il a voulu démolir les démolisseurs, jaloux sans doute d'avoir le funèbre monopole de la destruction. L'*homme fort* du Socialisme a semé la discorde dans son propre camp. Il a attaqué M. Pierre Leroux, l'inventeur de la *Triade* et du *Circulus* ; — M. Louis Blanc, hermaphrodite dont le communisme a trois pères au moins ; — M. Saint-Simon, adorateur de la matière ; — M. Considérant, apôtre du Fouriérisme ; — M. Cabet, l'inventeur de l'*Icarie*.

Ah ! ce fut un beau spectacle ! Au reste, ces Messieurs

s'étaient déjà rendu les uns les autres ce petit service. On se rappelle la remarquable et savante critique que M. Pierre Leroux fit, il y a quelques années, de la doctrine de Fourier. Il la disséqua si bien qu'il n'en resta pas un lambeau. C'était pitié à voir. Ce que c'est que de nous ! M. Pierre Leroux, après avoir dévoré Fourier, a été à son tour dévoré por M. Proudhon. Touchant tableau !

On se croit en plein carnaval quand tous ces *citoyens* se disputent entre eux, tant il y a de distinction et d'aménité dans le choix de leurs expressions ! Peste ! ils n'y vont pas de main morte ! on pourrait faire de leurs invectives un catéchisme à l'usage des dames de la halle.

Si on leur interdisait l'injure, ils ne pourraient plus rien dire.

Ce qu'il y a de moins commun, mais de non moins divertissant, ce sont les grands mots que les fabricants de systèmes ont inventés :

— *Circulus* ! dit M. Pierre Leroux.

— *An-archie* ! s'écrie M. Proudhon.

— *Triade* ! réplique le premier.

— *Icarie* ! exclame M. Cabet.

— *Papillonne* ! objecte Fourier.

Et il continue :

— *Attraction passionnelle* !

— *Société harmonienne* !

Puis, M. Victor Considérant, son disciple, lâche le grand mot :

— *Phalanstère* !

Ensuite, ce sont les aurores boréales qui doivent égaliser les températures dans toutes les parties du monde ; c'est la nuit supprimée ; c'est le soleil régénéré, etc., etc. ; enfin, les plus monstrueuses chimères.

V

La querelle a été chaude entre M. P.-J. Proudhon et M. Pierre Leroux. Ces tendresses ont été pour nous l'objet d'une joie charmante. M. Pierre Leroux a vivement reproché à « son cher Proudhon » d'avoir juré par *Dieu* et l'*Évangile* à la tête des statuts de sa *Banque d'échange*, alors qu'il avait proclamé que Dieu était une *entité chimérique*, nié la Révélation et traité les prophètes de la façon la plus narquoise.

Il a fortement attaqué sa défunte *Banque d'échange*, — système pitoyable, auquel personne n'a fait opposition, et dont pourtant l'application a surabondamment démontré la folie.

Il le traite d'*idiot* et d'*imbécile*. — Après ces compliments, il lui reproche encore, en termes d'une excessive vivacité, de n'avoir pas fait un piédestal à toutes ces ambitions vulgaires, à tous ces égoïsmes violents, qui, par vanité le plus souvent, quelquefois par un sentiment de dévouement mal entendu, se sont jetés dans les ha-

sard des guerres civiles, et, après s'être divisés au pouvoir, se sont rapprochés dans la défaite, et composent les chefs du parti de l'anarchie, — tristes héros de la mort, parfois à plaindre, à blâmer toujours.

MM. Pierre Leroux et Proudhon s'accusent réciproquement d'être *incompréhensibles*, *de n'avoir pas le sens commun*.

M. Pierre Leroux accuse, avec raison, *son cher Proudhon* de détruire tout ce qui n'est pas lui; tout, — jusqu'à la Providence. M. Pierre Leroux trouve cela excessif. Il affirme que c'est un blasphème audacieux. C'est fort bien. Mais M. Pierre Leroux voit avec trop de complaisance la paille qui est dans l'œil de son voisin, et ne voit pas la poutre qui est dans le sein: car le système prétendu religieux de ce philosophe, étant matérialiste, quoi qu'il en puisse dire, et je le prouverai, conclut, comme M. Proudhon, à la suppression de Dieu.

La religion est sur les lèvres de M. Pierre Leroux; je ne puis croire qu'elle soit dans son cœur.

Voilà où en sont arrivés des hommes d'un talent remarquable, pour s'être écartés de la voie du Christianisme. Terrible exemple! haute et terrible leçon, qui profitera, n'en doutons pas, à la génération qui se lève!

De son côté, M. Proudhon répond à *son cher Leroux* qu'il est plus socialiste que lui, seulement qu'il ne croit ni au *Circulus*, ni à la *Métempsycose*, ni à la *Triade*.

Dans cette lutte sans dignité, tous deux s'anathématisent.

L'un dit à l'autre : « Vous n'êtes pas *Socialiste*, puisque vous n'êtes pas partisan de la *Banque du Peuple* et de l'*Anarchie*. »

L'autre répond : « Vous n'êtes pas *Socialiste*, puisque vous n'êtes pas partisan du *Circulus*, de la *Métempsycose* et de la *Triade*. »

A ce compte, il doit y avoir bien peu de Socialistes !

Les deux chefs d'école, également et tour à tour excommuniants et excommuniés, ont raison l'un contre l'autre, et donnent des armes puissantes aux adversaires du socialisme. Leur orgueil est le même : ils prétendent chacun incarner en eux seuls le socialisme et la démocratie. Même aussi est le but qu'ils poursuivent par des moyens différents : — le renversement de la société.

Or, si la société a pour ennemis, j'en conviens, ses aveugles amis, qui se traînent dans l'ornière de la routine, et qu'effrayent les mots seuls de *réforme* et de *progrès*, elle a surtout pour ennemis ces révolutionnaires présomptueux et inexpérimentés qui encouragent toutes les violences, tous les crimes, tous les désespoirs ; qui démoralisent les cœurs, affament les populations, et irritent les plaies qui saignent au flanc de l'humanité.

Que ce soit là le but qu'ils se proposent tous, je n'oserais l'affirmer ; mais telle est la conséquence à la-

quelle conduisent leurs doctrines logiquement interprétées.

Ainsi, quand M. Proudhon vient s'écrier que *Dieu n'existe pas*, outre le crime moral qu'il commet lui-même, et qui le rend l'écrivain le plus abominable, le plus odieux et le plus dangereux du monde, ne justifie-t-il pas tous les crimes, tous les excès, toutes les turpitudes, tous les vices, toutes les viles brutalités du matérialisme?...

Quand il vient s'écrier que la *propriété est un vol*, ne donne-t-il pas raison aux scélérats, aux voleurs, aux *politiques de poches*, aux assassins même, enfin à tous ceux qui attentent à la propriété d'autrui?...

Car, si la propriété est un vol, les propriétaires sont des voleurs; les dépouiller non-seulement n'est pas un mal, mais cela devient une action de choix: c'est faire acte de justice. Et quand, pervertis par de semblables doctrines, des misérables commettent les plus exécrables forfaits, n'ont-ils pas eu pour instigateur et pour complice M. Proudhon lui-même? Ne peut-il avoir inspiré la main coupable? Les filous, au lieu de paraître devant leurs juges le front rougi et la tête basse, peuvent désormais, s'inspirant des ouvrages de M. Proudhon, leur dire avec le cynisme de l'effronterie :

« Vous n'êtes pas nos juges, mais bien nos ennemis politiques. Nous sommes *Proudhonnistes*; nous avons repris notre bien où nous l'avons trouvé; *la propriété est*

un vol; nous ne sommes pas des malfaiteurs vulgaires, nous sommes *socialistes!* »

Il est très évident que M. Proudhon s'empresserait de désavouer de pareils disciples et qu'il répudierait cette solidarité honteuse. Et pourtant la logique serait pour les voleurs contre lui.

Comme il a déchaîné de mauvaises passions! Comme, en traduisant ses principes en faits, on arrive au désordre, au crime!... Vraiment, Satan serait parmi nous, qu'il ne tiendrait pas un autre langage que M. Proudhon; il ne prêcherait pas mieux la destruction, le mal, le matérialisme, la mort!... Cela est clair, incontestable, et M. Proudhon aura, j'en jure, à en répondre devant l'histoire, devant sa conscience et devant Dieu!

Jamais, jamais la société ne fera l'épreuve funeste des doctrines de M. Proudhon, ce croquemort moral qui ensevelit toutes les bonnes et grandes choses: car, quoi qu'il en ait pu dire, il ne porte rien dans ses flancs. Il tue, il n'enfante pas; chez lui, rien d'applicable. Il renverse, il n'édifie pas. Il désespère l'humanité par l'athéisme; il ne lui montre aucun horizon. Il n'a rien de sacré, il profane tout.

Mais quoi! votre cœur n'a donc jamais été touché par la splendeur de la nature, que vous osez nier ce Dieu auquel croient tous les hommes, devant lequel tous les hommes s'inclinent?...

Vous avez rougi vos mains du sang du Christ, — de ce sang divin qui ne s'efface pas!

Et quand vous tomberez vaincu, épuisé, maudit, vous n'emporterez aucune consolation dans votre chute : car vous êtes seul, seul, — tout seul.

Au malheureux qui n'a plus de famille, au coupable qui n'a plus d'amis, il reste la famille chrétienne et pour ami l'Évangile; il reste la pensée de Dieu. Mais que vous restera-t-il, à vous qui avez déchiré l'Évangile et craché sur la Providence?...

Que vous ne croyiez pas, c'est un grand malheur pour vous; mais le silence, au moins, était la loi de l'honneur; vous ne deviez pas répandre le venin malfaisant sur les âmes; vous ne deviez pas chercher à entraîner vos semblables dans votre abîme; vous deviez respecter ce qui faisait leur espoir et leur bonheur, leur courage, leur vertu.

De quel droit osez-vous bien retrancher la foi du monde? Où puisez-vous le droit d'éteindre le divin flambeau? — Est-ce en vous-même, mortel présomptueux, pauvre ver de terre rampant, comme nous tous?...

Où est votre autorité? Au nom de quelles ténèbres supprimez-vous l'éternelle lumière?

On comprend les saintes témérités du fanatisme; mais l'audace impie du blasphémateur, l'orgueilleuse révolte de l'athée, est sans excuse.

Comment pouvez-vous, Monsieur, avoir *la conviction* que Dieu n'est pas?... Vous ne voyez donc pas que vous outragez, par ce blasphème, votre propre intelligence?... Cette négation de l'Être suprême est si absurde qu'elle

ne peut être avancée par un homme ayant le libre exercice de sa raison. Eussiez-vous au dedans de vous cette conviction détestable, vous auriez dû la taire et en rougir, ne fût-ce que pour ne pas éloigner de vous l'humanité tout entière, et pour ne pas passer pour l'être le plus malheureux et le plus abominable de la création.

Cette parole, qui pèsera éternellement sur vous, est une parole odieuse d'intolérance, de méchanceté, d'inquisition. Vous avez jeté du poison dans ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré, la conscience; — vous avez fait l'œuvre infernale de Satan; vous vous êtes fait maudire; vous vous êtes rendu à plaisir l'objet des haines les plus vives, du plus ardent mépris. Non content de soulever les plus violentes tempêtes contre la société, qui, malgré ses imperfections, est encore et sera toujours préférable à votre *an-archie*, vous avez, par les paroles sorties de votre bouche, outragé la divine Providence elle-même!... Vous avez essayé d'arracher des cœurs l'espoir éternel! Vous avez exclu les bons des récompenses infinies; vous avez promis l'impunité sans retour aux méchants!

Ah! vraiment, le ridicule est chez vous l'égal du crime.

Niez, niez toujours, Monsieur, Dieu vous voit et vous juge!...

VI.

Les hommes perdent leur temps en folles disputes qui ne font qu'aigrir les esprits, envenimer les plaies, décourager ceux qui veulent faire le bien, détruire la confiance, et qui ne font pas avancer le progrès d'un pas, — au contraire.

Toutefois, dans la polémique entre MM. P.-J. Proudhon et Pierre Leroux, ces publicistes nous ont fourni des armes l'un contre l'autre. Au reste, M. Pierre Leroux n'est pas le seul socialiste avec lequel M. Proudhon ait engagé la lutte. Il a même attaqué les communistes, et pourtant la raison et la logique l'avaient fait considérer comme leur grand-prêtre, — comme leur plus ardent sectaire.

Il prouve les irréparables injustices de la communauté, la servitude qu'elle impose aux sympathies et aux répugnances secrètes du cœur humain; il montre, avec cette doctrine, la conscience violentée, la liberté détruite, la société plongée dans la plus triste atonie. Il constate combien les critiques conservateurs ont eu de facilité à dégoûter les hommes de cette dégoûtante théorie.

S'il est une chose contre laquelle M. Proudhon ait vomi plus d'injures que contre la propriété, c'est assuré-

ment la communauté. Il est d'une impertinence aussi superlative avec l'une qu'avec l'autre. Et il fait feu de tous côtés à la fois : il comprend dans un même anathème, avec le communisme, négation de la propriété, la royauté, la démocratie, la philosophie et la religion, qu'il regarde comme des formes diverses de propriété, et auxquelles il préfère : — « l'Anarchie et l'Athéisme, ces « fondements de mon système *réfractaire à toute autorité* « *divine et humaine* ! »

M. Proudhon, comme tous les autres socialistes proprement dits, se défend avec beaucoup d'énergie d'être communiste. Son cri sauvage contre la propriété, qu'est-ce donc, cependant, si ce n'est la formule communiste par excellence? Et il a été contraint de l'avouer lui-même, dans une réponse aux attaques des communistes : « Qui plus que moi, s'est-il écrié, *a bien mérité du communisme ?* »

Et c'est vrai ; personne plus que lui ne peut se vanter d'avoir excité les haines et les passions contre la propriété. Nul plus que lui n'a été un instrument de discorde.

Cela n'a pas empêché M. Proudhon de flétrir les autres socialistes, — contradiction inspirée par la jalousie, dont les conservateurs de la Propriété et de la Famille ont profité. Il les tourne tous en dérision, et, avec eux, la fraternité, la charité, confondant ainsi le bien et le mal dans un même blasphème.

M. Proudhon, qui raille si fort la fraternité dans un

passage, en fait fortement l'apologie dans un autre.

M. Proudhon flétrit les *républicains de la veille*, les politiques de l'école de Robespierre, — ces ambitieux grotesques dont nous avons vu l'incapacité au pouvoir; il flétrit aussi le système de Fourier, comme entaché de *bêtise* et d'*infamie*. Il n'a pas assez d'indignation pour ce système d'une si profonde immoralité.

Et, chose bien digne de remarque! M. Proudhon détruit les socialistes, et dans cette œuvre, — la seule dans laquelle il se montre intelligible et raisonnable, — il se sert des armes du Catholicisme, auquel il ne croit pas! Il l'outrage, et il lui emprunte sa logique, — tant est forte la force de la vérité!

Il écrase le socialisme avec cette puissance de logique dont il est si généralement si dépourvu. Il répudie toute espèce de solidarité avec le socialisme, qu'il traite — « de ramas impur de turpitudes et d'immoralités, propre seulement à faire des « *dupes* et des *escrocs* ».

Il le montre ignorant et vantard, faisant grand bruit de ses prétendus spécifiques, de sa fausse science, et ne reculant, dans sa vanité, devant la solution d'aucune difficulté. Il le montre propageant dans l'ombre la politique de club et d'estaminet : — « Pour moi, je le déclare, en présence de cette propagande souterraine qui, au lieu de chercher le grand jour et de défier la critique, se cache dans l'obscurité des ruelles; en présence de ce *sensualisme éhonté*, de cette *littérature fangeuse*, de cette *mendicité sans frein*, de cette hébétude d'esprit et de

cœur, qui commence à gagner une partie des travailleurs, je suis pur *des infamies des socialistes.* »

Vains discours ! menteuses paroles dans cette bouche ; paroles hypocrites, qui ne peuvent donner le change à personne. Non, Monsieur! vous n'êtes pas pur des infamies des socialistes. Comme eux, vous avez propagé les plus odieuses doctrines ; ce qu'ils ont attaqué, vous l'avez attaqué, et vous avez eu leur tendresse pour les mêmes utopies, pour les mêmes crimes. Et qu'osez-vous bien leur reprocher ? Vos écrits ne respirent-ils pas, au moins à l'égal des leurs, un sensualisme odieux et brutal ? Votre littérature n'est-elle pas aussi *fangeuse* que la leur ? N'avez-vous pas, comme eux, égaré les travailleurs ? Il vous sied bien, vraiment, de les blâmer des excès que vous commettez avec eux, et comme eux.

Quoi qu'il en soit, vous leur dites de rudes vérités, et, dans l'ardeur de votre polémique, vous vous oubliez jusqu'au point d'avouer que, « si par fois le pauvre se récrie contre l'inégalité dont il souffre, c'est moins encore par zèle de justice *que par rivalité de concupiscence* ».

Vous parlez en termes amers de ce que vous appelez l'*égoïsme indisciplinable du pauvre*, et aux socialistes qui disent que l'homme est né bon, et que c'est la société qui le déprave, vous répondez, avec le Catholicisme, que le mal est dans l'homme ; vous vous faites arme du péché originel !

Et puis, vous vous mettez à nier la fraternité, la charité, le dévouement.

M. Proudhon attaque ensuite chacune des idées socialistes; il les prend à corps une à une et les terrasse; il accable le communisme de M. Louis Blanc et le communisme de M. Cabet, l'*Icarie* du second, l'utopie non moins tyrannique du premier.

Il prouve que tous ces systèmes désorganisateurs n'ont qu'un but, l'expropriation, et nous mènent tout droit à la loi agraire, à la misère générale. Il s'élève, avec une vigueur juvénile, contre l'*Organisation du travail*, le *Droit au travail*, l'*Association*, l'*Impôt progressif* et la *République démocratique et sociale.*

M. Proudhon, ce travail de destruction accompli avec un grand soin, on doit le reconnaître, revient encore à l'utopie communiste, qu'il avoue être le seul socialisme logique, et il déclare nettement que la nature de l'homme est antipathique au communisme, — cette négation de la liberté et du progrès, qui ferait de nous les plus abjects et les plus malheureux des animaux. Il prouve, avec une indomptable énergie, que le communisme mène nécessairement à la communauté des femmes et à l'abolition de la famille.

Et son système, à lui, où mène-t-il donc? Car abolir la propriété et supprimer le culte de Dieu, n'est-ce pas abolir la famille et supprimer l'amour?

Religion, Famille, Propriété, ces trois pierres de l'édifice, se touchent et se soutiennent mutuellement; en briser une seule, c'est faire écrouler l'édifice tout entier.

Après avoir montré les erreurs de tous les socialismes,

il y retombe lui-même avec la persévérance la plus entêtée, et il déclare *infâme* la justice qui protége le libre exercice de la propriété.

M. Proudhon avait eu un moment lucide; il s'en dédommage amplement. Il rattrape rapidement le temps perdu, et il conclut comme il a commencé, par le néant.

Ses ouvrages sont, en somme, le plus monstrueux assemblage qu'on puisse rencontrer; aux imprécations succèdent les blasphèmes, à l'anarchie le chaos. — C'est révoltant, et c'est triste.

VII.

M. Proudhon ne veut pas de gouvernement; il est partisan de *l'an-archie*, — c'est son mot.

On le voit, il a le sombre cynisme de la position qu'il s'est faite. Il déclare qu'il s'appliquera sans relâche à détruire le *préjugé du gouvernement;* et il ajoute que l'idéal d'une société libre et bien organisée est l'anarchie. D'après lui, Dieu et l'Autorité sont des mensonges qui empêchent les hommes d'être libres; l'anarchie est l'incarnation nouvelle de la liberté sur la terre. Le NÉANT est la transformation socialiste de l'autorité.

On le voit, par ses dogmes, le socialisme abrutit l'esprit de l'homme, pervertit son cœur et asservit sa liberté.

Ainsi, c'est pour arriver à la liberté que M. Proudhon proclame la négation absolue de Dieu et de tout gouvernement!

Ce malheureux est dans l'aveuglement le plus complet, et il nous trompe avec lui quand il vient nous dire qu'il est un homme de liberté. — C'est comme quand il proteste qu'il n'est pas socialiste.

Vous parlez toujours de liberté, et vous ne comprenez même pas ce mot sublime! Comment serez-vous libre, si vous êtes l'esclave du péché? Affranchissez donc d'abord votre âme! Vous ne serez pas libre tant que vous serez dans la servitude de la matière. Tant que vous nierez l'existence de Dieu, vous ne serez pas libre: car il ne saurait exister de liberté qu'en Dieu. — Il en est de même de la fraternité, — doctrine d'amour, — car l'amour vient de Dieu seul.

Comment serez-vous libre, si vous ne savez vous soumettre à aucune loi, à aucune puissance, à aucune autorité? L'obéissance est le plus grand acte de liberté; obéir volontairement, c'est le dévouement de la liberté. Sans obéissance, il n'y a ni ordre moral ni ordre matériel. L'obéissance est la loi de tout être. L'harmonie du corps cesserait si les membres n'obéissaient pas à la tête.

Vous n'avez donc aucune logique dans l'exercice de votre exécrable apostolat?...

Quand chacun serait libre de faire tout ce que bon lui semblerait, il n'y aurait plus de liberté pour personne.

Vous le voyez, votre affreuse doctrine, loin d'être une conquête heureuse dans la carrière de la dignité humaine, est un pas rétrograde vers la route lugubre.

Vous préconisez une société sans Dieu et sans gouvernement, une anarchie perpétuelle, dans laquelle tout homme, envisagé isolément, n'aurait rien de commun, par les croyances et les liens du cœur, avec ses semblables, rien de commun que la froide et sèche solidarité d'échanges égoïstes de produits. Chacun travaillerait et consommerait comme il pourrait, ne devant rien à autrui, ne pouvant rien lui demander. Chacun ferait toutes ses volontés.

Tel est votre système.

Et vous appelez cela l'*avénement de la liberté*! C'est avec cela que vous avez la prétention de renverser l'idéal chrétien, — cet idéal appelé à faire les sociétés si riches, si fraternelles et si heureuses!

Quoi de plus sec, de plus aride, de plus étroit?

Et puis, comme vous êtes en contradiction avec vous-même! Vous avez commencé, comme économiste, par vous déclarer partisan d'un pouvoir spoliateur qui dépouillât les *voleurs*, c'est-à-dire les propriétaires; aujourd'hui, en politique, vous ne ne voulez plus de gouvernement du tout. Vous ne sentez pas quelle inconséquence! quelle contradiction!... Dans le premier cas, l'Etat *demandait* à tous les producteurs de la France, c'est-à-dire à dix millions de citoyens, s'ils voulaient avoir la bonté de s'imposer une cotisation de 1 p. 100

sur la totalité du capital mobilier ou immobilier du pays, de même que Mandrin *demandait* au passant s'il voulait avoir la bonté de lui prêter sa bourse.

L'Etat aurait ainsi plus d'un milliard, ce fameux milliard que les socialistes *demandent* avec tant d'instance. Cet argent aurait servi à la création d'une banque hypothécaire à 1/2 p. 100, dont le but était d'abolir l'intérêt de l'argent, de rendre le crédit gratuit. Vous prêchiez encore l'équivalence des échanges. Avec cette combinaison, l'Etat était tout ; la liberté individuelle, rien.

Maintenant, voilà que, faisant brusquement volte-face et changeant tout à coup de tactique, vous démolissez vos propres fortifications ; vous ne voulez plus de gouvernement ; la liberté individuelle est tout ; c'est à son tour l'Etat qui n'est plus rien.

D'où vient cela ? êtes-vous l'homme d'hier ou l'homme d'aujourd'hui ? Que voulez-vous, définitivement ?

Ah ! je crains bien que votre seul but ne soit de vous faire un nom par le scandale, l'antithèse, la négation, la peur. Vous êtes le croquemitaine de la société. Vous posez tous les problèmes dans un style brûlant et coloré ; vous les posez contradictoirement ; vous vulgarisez le triste talent du pour et du contre. Cette dextérité de sophiste nous récréerait fort si elle n'était dangereuse ; si les sots, les niais, les envieux, les méchants, ne se faisaient une arme de chacun des gobelets de votre arsenal de charlatan.

Maintenant, que vous déclarez que vous voulez la li-

berté individuelle absolue et sans limites, vous ne pensez donc plus que la propriété soit un vol? car le premier exercice que l'homme fait de sa liberté, c'est d'acquérir!

Après avoir d'abord conclu au néant, vous consentez donc à nous laisser notre Dieu!

Allons, franchement, vous n'avez pas de système. Vous n'avez d'autre système que de n'en point avoir. Vous n'avez aucune ligne arrêtée; vous ne suivez aucun chemin. Toutes les routes vous sont bonnes où il y a des fruits à abattre. Et puis, en bon prince, quand vous avez tout détruit, vous voulez bien reconstruire çà et là une partie de ce que vous avez démoli. Ainsi, après avoir anéanti Dieu, la foi, la religion, la propriété, l'idée même de gouvernement, vous nous permettez de remettre tout cela dans votre creuset, et vous daignez nous promettre de les reconstruire par la *science*. Vous avez la science, en effet, mais c'est la science fatale qui perdit notre premier père, c'est la science du mal. Ainsi, où nous conduisez-vous? — Au néant!

Et vous le proclamez avec la folie de l'orgueil.

Votre idée de *Banque d'échange* n'est pas nouvelle, et, de toutes vos idées, je crois que c'est la seule dans laquelle vous persévérez. Vous aviez commis, à l'effet de provoquer un appel de fonds assez agréable, un prospectus d'un lyrisme attendrissant, — la plus pompeuse des réclames. Votre *Banque du Peuple* promettait d'être « l'or-« ganisation du crédit et de la circulation, la solution

« du problème social, sans impôts, sans emprunts, sans « numéraire, sans réquisition, sans banqueroute, sans « loi agraire, sans taxe des pauvres, sans ateliers na- « tionaux, sans association, sans participation, sans « intervention de l'État, sans entrave à la liberté du « commerce et de l'industrie, sans atteinte à la pro- « priété, etc. »

Eh bien! vous n'avez tenu aucune de ces belles promesses. Vous n'avez pas du tout *organisé le crédit et la circulation*; vous n'avez résolu aucun problème, aucun· Vous avez échoué piteusement. D'autres socialistes vous ont bafoué eux-mêmes; ils vous ont accusé « d'avoir *menti* « à votre programme, » — ce morceau le plus transcendant du genre.

En vérité, ce simple et naïf aperçu de ce que vous pouvez faire vous a fait le plus grand honneur!... Après cela, il vous reste la ressource usée de dire que vous n'avez pas été compris; mais l'on vous répondra que ce n'est pas, en tout cas, faute d'avoir fait du bruit.

Si la société pouvait encourager l'application de toutes les utopies, elles se seraient bien vite tuées elles-mêmes par le ridicule. Il en serait de toutes les écoles socialistes comme de la *Banque d'échange* de M. Proudhon et du *communisme icarien* de M. Cabet.

Mais il est impossible à la société de donner à tous les habitants de Charenton ou à tous ceux qui sont dignes d'y être les moyens d'appliquer leurs rêveries; ces extravagances nous coûteraient trop cher. S'ils s'inspiraient

de la religion, nous nous garderions bien de blâmer ces penseurs hardis qui cherchent les moyens d'améliorer le sort de ceux qui souffrent; nous applaudirions de tout notre cœur à leurs efforts, car nous-même, bien des fois, nous avons réfléchi sur le problème hideux de la misère, et notre âme s'est emplie de pitié et d'amertume. Ce que nous blâmons, ce sont ces utopies qui peuvent armer les citoyens les uns contre les autres; ce sont ces doctrines qui n'ont pas eu pour point de départ la pensée de Dieu, — ce foyer de tout bien, de toute grandeur, — cette source ardente de tout ce qui est amour.

Pour résoudre cet effrayant problème, autant que le permet la faillibilité et l'imperfection humaine, il faut d'abord s'inspirer de l'Évangile. Or, c'est ce qu'aucun écrivain socialiste n'a fait jusqu'à ce jour. — De là leur faiblesse.

Les réformateurs modernes se préoccupent par trop des choses matérielles; il semble que l'âme, l'art, les choses de l'esprit, n'existent pas pour eux.

Loin de moi, bien loin de moi, la pensée blasphématoire de dire que tous les ouvriers sont trop heureux, qu'ils ont largement plus qu'il ne leur faut, que le travail ne leur manque pas quelquefois, et qu'il n'y a rien à faire pour leur amélioration morale et matérielle!... Mais, s'i est juste de s'occuper des réformes légitimes qui concernent les ouvriers, il est juste aussi de penser à une multitude d'autres citoyens qui, pour ne pas porter la blous du travailleur manuel, pour ne pas servir de marche

pied à des ambitieux vulgaires, n'en sont pas moins très intéressants. C'est cette foule de pauvres employés, qui ne gagnent pas plus que l'ouvrier, et qui ont, de plus que lui, des frais de représentation que leur imposent, et les devoirs de leur profession et la fréquentation obligatoire monde; cette foule d'écrivains, de savants, d'artistes, qui attendent un nom et creusent le rude sillon dans le champ de la pensée.

Que de misères, là aussi! que de veilles! que de douleurs! que de souffrances! que de larmes! que de découragements! Ah! pour être fièrement supportée, pour être digne, calme et muette, cette infortune n'en est pas moins amère!

Les Socialistes, qui prétendent que l'État doit être fabricant, manufacturier et marchand, — ce qui est reconnu être matériellement impossible, — voudront-ils aussi que l'État donne du travail aux hommes de lettres sans éditeurs, aux journalistes sans journaux, aux employés sans occupation, aux artistes sans commandes, aux médecins et aux avocats sans clients, aux savants sans position? Non! Ils excluent forcément les professions libérales; ils les suppriment dans leur sombre logique, au mépris de la liberté humaine, au mépris des droits du progrès moral et de la civilisation!

Si ces impures et formidables doctrines ne faisaient que sommeiller dans des livres, inutile serait-il de s'en occuper autrement que pour plaindre l'erreur humaine; mais le danger est qu'elles se transportent dans l'arène

ardente des passions enflammées, qu'elles se traduisent en combats sanguinaires, en luttes coupables, en misères douloureuses, en crimes monstrueux.

Les Socialistes sont surtout très maladroits, en ce sens qu'ils ont effrayé les populations. Or, tant que la peur domine, le commerce ne va pas; la consommation se ralentissant, la production s'éteint. La confiance ne se commande pas, et tous les systèmes d'économie politique qui ont un caractère oppressif, qui menacent la sécurité et le repos publics, qui rappellent les jours de terreur et de spoliation, sont par cela seuls mauvais, et doivent être condamnés comme tels. Tout réformateur qui déchaîne les tempêtes, au lieu de les conjurer, ne réussira pas; et il en sera ainsi de tout réformateur qui ne s'inspirera pas, avant tout, de l'esprit de paix et d'amour de l'Évangile.

VIII.

Non, encore une fois, M. Proudhon n'a pas de système. C'est un critique quand même, ce n'est pas un réformateur. Il fait du désordre pour le désordre, comme on fait de l'art pour l'art. C'est un aventurier audacieux sur les mers infinies du libelle et du paradoxe; ce n'est ni un homme d'Etat, ni un philosophe, ni un penseur.

Je l'ai choisi le premier entre tous, parce que, quoi qu'on en ait pu dire, il m'a paru le moins dangereux. On parle de lui comme il parle des autres et de tout, en jouant; c'est un sujet bon pour essayer la plume. Ce grand agitateur n'agitera plus rien. La curiosité même se retire de lui. C'est un Protée orgueilleux et paradoxal, un *bravo* moral, querelleur et répulsif, personnellement moins féroce qu'il ne tient à le paraître; Don Quichotte de la publicité, dont on rirait s'il n'y avait pas en France un nombre suffisant d'imbéciles et de coquins pour l'écouter et lui élever un piédestal. Là est toute sa force, et cela seul l'a rendu dangereux.

IX.

M. Proudhon n'est pas le seul des socialistes qui ne veuille aucun gouvernement.

Un des apôtres les plus résolus du parti socialiste a publié, ces temps derniers, un livre qu'il appelle le *Credo socialiste*. Les doctrines générales des socialistes y sont exposées avec soin, le tout mêlé des plus impudents blasphèmes, des plus impudents mensonges. A signaler ces perfides manœuvres il y a haute obligation. Il y a obligation d'empêcher le pouvoir du faux de prendre un détestable empire sur l'esprit public égaré; il faut à la calomnie opposer la vérité; il faut empêcher que les

méchants n'attisent les haines et ne déchaînent les préjugés ; il faut les mettre dans l'impossibilité de corrompre la sincérité du langage et de dénaturer les droits de la liberté : car il ne saurait y avoir de liberté sous la tyrannie de ces odieuses doctrines.

Voici, en substance, ce qu'il est dit dans le *Credo socialiste* : — Les ennemis des socialistes sont des *voleurs*, des *scélérats*, des *aristos*, qui rampent aux pieds du pouvoir, qu'ils veulent fastueux, riche et omnipotent, parce qu'ils partagent avec le Gouvernement *les dépouilles du peuple*, et qu'ils se livrent aux *plus effroyables débauches*, *aux orgies les plus dégoûtantes*.

— Il faut *dépouiller* ceux qui possèdent.

— Ceux qui veulent un gouvernement n'en sont partisans que pour partager ses excès, pour *s'enivrer* avec lui, pour *séduire avec lui les femmes et les filles du peuple ;* pour se permettre tout impunément, pour échapper aux châtiments que méritent leurs *crimes*. Quand donc, et cela, dit l'auteur, arrive tous les jours, quand ces *bandits* qui sont partisans d'un gouvernement à la tête de la société ont *déshonoré* le pays, se sont *souillés* de *viols* et d'*assassinats*, ils trouvent des procureurs parjures à la justice pour amnistier leur *scélératesse privilégiée*. — Tel est ce beau début. Le public sera très curieux d'apprendre que la société marche de la sorte. Mais c'est pourtant ainsi que le prétend ce livre effronté.

Continuons : — Ce ne sont pas les criminels qui sont au bagne qui méritent le mépris public, ce sont les juges

qui les y ont envoyés ! Le misérable n'est pas le voleur et l'assassin, c'est le volé et la victime ! —

Jamais la rage du crime en délire n'est arrivée à un pareil paroxysme. C'est le renversement de toute justice et de toute morale. D'après les socialistes, « tous ceux qui possèdent, tous ceux qui sont au pouvoir ou qui sont partisans d'un pouvoir *quelconque*, tous ceux qui ont gouverné ou qui veulent un gouvernement *quelconque*, ne sont que *des escrocs*, *des voleurs des assassins et des bandits affreux*. »

Telle est la *ferme conviction* que doit avoir *tout bon socialiste* !

Cela s'est écrit, s'est imprimé et s'est distribué dans les rangs des ouvriers.

Voilà les socialistes !

Et ils ajoutent qu'ils ont des preuves irrécusables de ces calomnies abjectes au moyen desquelles ils espèrent rendre le peuple parjure aux lois de Dieu et des hommes.

Les gueux, les forçats, les *repris de justice*, dit le *Credo socialiste*, sont plus honnêtes et plus dignes d'es- « time que *ceux qui veulent un gouvernement* ! »

Jamais on n'avait fait avec autant d'effronterie l'apologie du crime.

Mais poursuivons.

— Les conservateurs, les adversaires du socialisme, ne sont qu'un *foyer d'infection*, un *cloaque infect*, les *protégés de femmes galantes en crédit*, passant leur temps dans le jeu, dans les excès de *l'intempérance la plus crapuleuse*,

et *à suborner les femmes et les filles du peuple.* Leur vie n'est qu'un tissu de débauches, d'orgies, de turpitudes. Ce sont des *sycophantes*, des oppresseurs, des voleurs; *il faut les tuer !* — Ils doivent tomber, tous ceux qui ne sont pas partisans de *l'an-archie*, « *dans le sang et la boue !* » —

C'est inouï de cynisme. Ces gens-là se voient dans nos yeux.

Ah! oui, vraiment, les socialistes sont tous des fripons, des dupes ou des assassins!

Dites-le, — de pareilles doctrines ne sont-elles pas faites pour dégoûter profondément l'honnête homme? et, si progressif qu'il soit, il a peine à ne pas maudire une liberté qui a enfanté une pareille licence!.....

Ainsi, cela est bien convenu, si ces socialistes-là triomphaient jamais, tous ceux qui sont dans les bagnes ou qui ont mérité d'y être seront au pouvoir, et les autres seront dépouillés et exterminés !

Agréable perspective pour l'humanité! on ne s'étonne plus de trouver tant de voleurs se disant *socialistes*.

Le *Credo socialiste*, ouvrage de l'école de M. Proudhon, compare les professeurs de barricades aux martyrs chrétiens; il les compare aussi à Socrate, à Mahomet et même à Jésus-Christ, — « *ce premier sans-culotte* » que les Pharisiens clouèrent à l'infâme gibet.

On va plus loin dans cet *évangile socialiste*; on fait l'apologie de socialistes condamnés pour *banqueroute frau-*

duleuse et autres crimes ! On les appelle « les sublimes « victimes de l'oppression des forts et des puissants ». Les jurés qui les ont condamnés sont « des réaction- « naires calomniateurs et sanguinaires » ; — et on promet à ces *sublimes victimes* l'admiration des peuples, quand le socialisme aura triomphé. — Elles ont le temps d'attendre !.....

— « Les épithètes de *forçats* et de *repris de justice* sont, dit l'auteur du *Credo*, *des titres au respect des socialistes. L'homme flétri est un martyr qu'il faut vénérer en comparaison de ce qu'il a souffert.* »

A la bonne heure ! voilà de la franchise, au moins !... Ainsi, les honnêtes gens et le peuple sont prévenus, — bien prévenus. Le triomphe des socialistes nous amènerait le règne des forçats et des repris de justice, des *vénérables flétris !*

Tels sont les dogmes du socialisme ; nous ne calomnions pas, ici ; nous n'inventons pas, nous citons textuellement.

Poursuivons : — « La magistrature inspire la *haine et le mépris !* »

Voilà les doctrines, les discours, les écrits, au moyen desquels les socialistes prétendent arriver à l'*émancipation humanitaire*, *à la régénération sociale* !... Les criminels atteints par la loi, condamnés par un jury libre, par leurs concitoyens et par les magistrats du pays, sont « *des martyrs de la cause du peuple toujours persécutée*

et toujours renaissante sous le rostre du vautour gouvernemental ».

Au reste, l'auteur du *Credo socialiste* parle non-seulement pour ses « *frères et amis* », mais il parle aussi pour lui-même, car voici ce que je lis dans le journal d'aujourd'hui sur son compte : « Un individu nommé Dupuy, qui se disait peintre en miniature et homme de lettres, et ancien agent politique de M. Ledru-Rollin, voyageait de ville en ville sous prétexte de propager les *bonnes doctrines démocratiques et sociales*. — Mais, ayant fait des dupes nombreuses à Libourne, il fut incarcéré dans la maison d'arrêt de Périgueux, jusqu'à ce que l'on instruisît son procès. Il a été prouvé, au grand jour de l'audience, devant le tribunal de Libourne, qu'en outre de *cinq années de réclusion* prononcées contre lui, en 1826, par la Cour d'assises de la Seine, pour *vol qualifié*, cet audacieux personnage a été condamné par la cour d'assises du Puy-de-Dôme à un an d'emprisonnement pour cris séditieux; à un mois de la même peine par le tribunal de Gien, pour *escroquerie*; également à un mois d'emprisonnement par le tribunal d'Épinal, pour *falsification de passeport et mendicité*; puis, successivement, par les tribunaux de Grenoble, de Beaune, de Saint-Marcelin, de Nîmes, de Tournon, de Troyes et d'Yvetot, pour *rupture de ban*. — Ces précédents judiciaires ont été reconnus à l'audience par Dupuy, qui n'en a pas moins persisté à se poser en homme éminemment irréprocha-

ble. Il a eu le malheur d'être incompris; l'avenir le réhabilitera. Le tribunal a jugé sa conduite avec moins d'indulgence, et, le déclarant coupable tout à la fois d'*escroquerie*, d'*abus de confiance* et de *rupture de ban*, il l'a condamné à un an et un jour d'emprisonnement, 50 francs d'amende et aux frais. »

Le peuple, heureusement, a trop de religion et de probité pour se laisser entraîner par ces agents de l'iniquité. Il ne prêtera pas l'oreille aux artisans du crime, de l'athéisme et du mensonge. Son âme immortelle ne se laissera pas souiller par ces funestes enseignements. Au symbole socialiste qui désespère et qui donne la mort le peuple préférera toujours le symbole chrétien qui encourage et donne la vie!

Après avoir attaqué le gouvernement politique, les socialistes attaquent l'autorité religieuse.

— « Les prêtres sont des *fourbes*. Les socialistes doivent s'affranchir de leur *joug odieux*. »

Ainsi, ils abaissent l'humanité dans la fange de la matière; ils la précipitent haletante, éperdue, désespérée, dans les sombres abîmes du néant. Ils arrachent les fruits de vie des mains de nos pieux pasteurs, et les foulent aux pieds dans le chemin; ils privent les âmes de leur nourriture céleste; ils éteignent la lumière qui éclaire; ils tuent la Foi qui sauve, l'Espérance qui console, et leur chaste sœur, la Charité! Ils arrachent la croix féconde, et ils la brisent!... Ils soufflent sur le pur et généreux esprit de l'Évangile!... Ils nous prennent tout ce

qui nous faisait trouver la paix, la vie, la liberté!...

La liberté! Ah! comment osent-ils prononcer son nom? Ils prennent pour la liberté la licence odieuse, l'indépendance chimérique de la matière, le rêve ambitieux de leur raison.

Malheureux! ils devraient sentir que la terre manque à leurs pas. Dans leur fol orgueil, ils chantent sur des ruines. Ils chancellent dans leurs excès, ils frémissent dans leur ivresse, et ils se proclament sages! Ils rejettent le joug de Dieu, et ils se proclament libres! Ils se proclament libres, et ils sont esclaves du vice; ils adorent la matière; ils remplacent le ciel par le néant! Ils disent qu'ils sont forts, et ils laissent le mal triompher d'eux!

Libres et forts, ils ne seraient pas les esclaves de cette indépendance insolente qui avilit et dégrade; ils s'affranchiraient de l'empire honteux des passions et des vices qui oppriment le cœur de l'homme.

On n'est fort, on n'est libre, que quand on est vertueux; la liberté, la force, c'est la foi, c'est le dévouement, c'est l'amour de l'humanité, inséparable de l'amour de Dieu, qui l'inspire.

Vous ne résoudrez pas le sombre problème de la misère en dehors de l'esprit religieux.

La misère! Ah! je sais les humiliations, les amertumes, les douleurs, les angoisses, les désespoirs infinis, que causent le manque d'argent, le manque de travail! Je sais les drames déchirants de la misère, et mon âme en pleure et en saigne, et jamais je n'ai vu un frère malheu-

reux sans lui tendre la main, et sans le soulager dans la mesure de mes moyens et de mes forces.

Ce sentiment m'est inspiré par le Christianisme. Si, au contraire, j'étais matérialiste, la douleur des hommes me serait égale; je vivrais pour moi, non pour les autres; — je ferais cela, ou je ne serais pas logique.

X.

M. Proudhon est une plume ardente, un esprit faux, mais brillant, un talent souple, facile et vigoureux. Il dit qu'il aime la liberté, je veux le croire; mais qu'il se recueille en lui-même, qu'il descende dans sa conscience: il y trouvera le témoignage de cette Providence qu'il a tant outragée, qu'il a niée si formellement, — le malheureux! Qu'il ouvre les yeux, qu'il contemple cette belle nature qui ne s'est pas faite toute seule, et que lui, M. Proudhon, n'a pas encore eu la prétention d'avoir faite; et que, saisi enfin par la vérité, il s'incline et prie.

Le recueillement et la prière consolent le cœur; ils calment la fièvre de l'esprit et les orages de la conscience. Qu'il implore la grâce, qu'il demande la foi au divin Créateur; qu'il tombe à genoux devant son image, et, quand il se relèvera repentant et régénéré, il sera plus fort, plus heureux, — et plus grand.

Et quel beau spectacle il donnera au monde qu'il a tant

scandalisé, quand il confessera son erreur avec l'éclat d'un converti sincère, quand, se signant le front et se frappant la poitrine, il abjurera l'idolâtrie de la matière!

Qu'il vienne à l'Église; qu'il vienne à elle dans son humilité et son repentir, ses bras lui seront ouverts encore: car le Catholicisme a des pardons pour toutes les fautes, car seul il procède de l'amour et pratique la charité.

M. Proudhon sera, je le répète, plus heureux alors: car peut-il être heureux celui qui ne croit à rien, et qui, par conséquent, n'espère rien?... Sort lamentable! Il s'est brisé le cœur à plaisir; à plaisir il s'est privé de toutes ces nobles croyances qui font le courage et la joie de l'homme.

Ah! vraiment, je le plains autant que je le blâme.

Nier ce que tout le monde affirme, faire des ruines autour de soi, être le plus grand des sophistes: triste renommée! Calomnier par envie et par orgueil la vérité; se faire une sanglante pâture des débris de toutes les saintes choses; couvrir la terre de désolation; acquérir une popularité scandaleuse, toute de curiosité, une popularité de mépris, non d'estime; être enfin proclamé le plus audacieux des fourbes et des impies le plus effronté: — non, mille fois non, là n'est pas le bonheur.

Allons, courage! il n'y a pas de honte à revenir au Seigneur! Replacez-vous dans la dignité de la foi; débarrassez-vous des langes impurs de l'athéisme; affranchissez-vous du despotisme de la matière! Brisez ce joug

honteux; revenez à la vérité; faites-vous libre! Faites-vous libre, et ne chantez pas tant la liberté. Renoncez-vous vous-même : ce sera le plus dur des sacrifices, je le sais; mais il le faut. Pour être vraiment vertueux, il faut retremper son âme au creuset de l'humilité. Beaucoup vous critiqueront; de nouvelles injures pleuvront sur vous; mais alors vous vous rendrez ce témoignage d'être persécuté pour la justice, tandis que, maintenant, vous n'êtes persécuté que pour l'erreur.

Puisque vous aimez tant la liberté, faites de la vôtre le plus noble, le plus bel usage.

TROISIÈME PARTIE.

M. PIERRE LEROUX ET SA DOCTRINE.

I.

M. Pierre Leroux, — comme tous les autres socialistes, — parle un argot que personne ne comprend. — Seulement, il a encore exagéré leur système d'obscurité. Sa doctrine repose sur trois mots : — *Triade*, — *Circulus*, — *Renaissance dans l'humanité.*

Il nous faudra expliquer tout cela : tâche ingrate et difficile ! ingrate, parce qu'il est triste d'entrer dans un pareil dédale d'erreurs ; difficile, car rien n'est fastidieux comme de rendre compte d'une doctrine remplie des contradictions les plus inouïes, toute imprégnée du mysticisme le plus incompréhensible, des obscurités les plus compactes.

Impossible de donner une idée exacte de ces fantômes qui échappent à l'analyse, de ces rêves impalpables, de

ces idées fuyantes et aventureuses qui s'éloignent dès qu'on s'en approche, et s'évanouissent dès qu'on tend les mains pour les saisir. — L'esprit s'épuise dans cette course sans espoir et sans but. C'est le plus fatigant travail qu'un homme courageux puisse s'imposer ; cette punition aurait dû être prévue dans un de nos Codes. Je le dis sans plaisanterie, mais non pas sans amertume, la dissection de ces chimères est une des plus rudes corvées que nous infligent la nécessité et le devoir de combattre les utopies socialistes. Comment comprendrions-nous celui qui ne se comprend pas lui-même? Ce serait une prétention insensée.

M. Pierre Leroux, quoique compilateur obscur et indigeste, est un écrivain qui ne manque pas de science; il a travaillé, il a cherché, il a appris. Mais il s'est plu, pour le besoin de la justification de son système, à altérer l'esprit de l'histoire, à dénaturer la philosophie des événements, et il a forcé la tradition, qui le condamnait, à conclure comme lui.

Les socialistes coupent certains passages des écrivains; ils se gardent bien de citer ceux qui précèdent et ceux qui suivent ces pages, d'une véhémence peut-être irréfléchie, et ils s'en font des arguments contre la société. Ils classent arbitrairement dans leurs rangs tous ceux qui, de près ou de loin, et avec plus ou moins de discrétion, se sont laissés aller à d'imprudentes critiques.

Nous laissons aux honnêtes gens l'appréciation de la moralité de cette méthode.

Tel, par exemple, qui s'élevait contre le scandale de certains de leurs coreligionnaires, traîtres à l'Évangile, contre l'abus que quelques hommes peuvent faire de la propriété, contre les crimes qui ont souillé certains seuils et ont affligé certaines familles, et qui, cependant, est très attaché à la religion, à la propriété et à la famille, sera, malgré tout, incorporé de force dans les rangs des socialistes par les socialistes. Ils en firent ainsi avec tous critiques virulents.

Revenons à M. Pierre Leroux.

Est-il permis d'oser dire que l'on veut régénérer le monde, de se poser en prophète d'une religion nouvelle, — car telle est-sa prétention, — quand on n'a pour tout bagage qu'une métaphysique désordonnée, ridicule, insaisissable ?

M. Pierre Leroux est athée, matérialiste et communiste. Il ne peut pas échapper à cette condamnation. C'est en vain qu'il veut nous donner le change; c'est forcément là le résumé de ses doctrines, c'est sa synthèse.

Il a, en ceci, la même méthode que M. Proudhon, — son rival et son complice.

Il procède par la protestation; puis il s'embrouille dans les énigmes, dans une phraséologie nébuleuse, dans des hiéroglyphes indéchiffrables, — le tout assaisonné de lourdes et intempestives citations. — C'est le chaos, c'est la nuit.

Plus ennuyeux que « son cher Proudhon », il n'est

ni moins paradoxal, ni moins ardent dans ses attaques contre la société et contre les autres écoles socialistes. Lui aussi s'écrie :

Hors moi, pas de science, pas de vérité, pas de socialisme !

Seulement, il ajoute :

Hors moi, pas de religion !

En cela différent de M. Proudhon, en ce que celui-ci, après avoir détruit la religion, — toutes les religions, — n'en a pas encore inventé une. Et, cependant, il a la même religion que M. Pierre Leroux, qui est de n'en point avoir.

Néanmoins, M. Pierre Leroux, sans doute pour avoir l'air de ne pas faire comme « ses chers amis », s'indigne qu'on attaque Dieu, qu'il appelle l'humanité, — vous et moi, — lui et M. Proudhon, nous tous enfin ; — la famille, qu'il détruit, et la propriété, qu'il abolit.

Il appelle cela les transformer.

Il *transforme* Dieu en le supprimant ; il *transforme* la Famille en la rendant collective ; il *transforme* la Propriété en la donnant à l'État.

Il aurait dû, avant tout, faire un dictionnaire français à l'usage des infortunés qui s'enfoncent dans ces nuageuses ténèbres qu'il appelle sa *doctrine*.

Cette doctrine, réunion d'une foule d'autres utopies, et le beau idéal du genre, est surtout inspirée par le *saint-simonisme*, — prétendue religion de quelques matérialis-

tes prétendus réformateurs, aujourd'hui trépassée, et dont M. Pierre Leroux est demeuré le dernier Don Quichotte.

Avant d'analyser *la doctrine de l'humanité*, autant que le chaos peut s'analyser, — il importe de dire ce que son auteur entend par la *Triade*, — ce pivot autour duquel toutes ses autres folies viennent converger, sur lequel elles reposent toutes.

Dans les deux aspects, l'un religieux, l'autre politique, sous lesquels M. Pierre Leroux a la prétention d'être jugé, il a une *Triade*.

Il a la *Triade religieuse* et la *Triade politique*. Avec l'une, il *rétablit* la religion ; avec l'autre, il *réorganise* la société.

Quand il *triadise* au point de vue religieux, il est prophète et révélateur; quand il *triadise* au point de vue politique, il est historien et publiciste. Dans l'un et l'autre cas, il est métaphysicien et statisticien, philosophe et réformateur, *écrivain humanitaire*. Dans les deux cas encore, il flétrit le vieux mécanisme de la société; son idéal religieux et son idéal politique ont également pour but de la renverser, de la détruire.

En religion, il est athée et partisan de la métempsycose; en politique et en économie sociale, il est communiste; il veut l'égalité absolue, la démagogie jusqu'à l'anarchie, comme M. Proudhon, — toujours par le moyen *triadique* où *triadaire*.

Or, qu'est-ce donc que la *Triade*, — cette immense mystification qu'il fait planer d'une façon si excessive

sur la religion, sur la politique et sur la forme de la société ?

M. Pierre Leroux prétend et suppose que le dogme de la Trinité doit servir de base à toute religion, à toute philosophie, et à toute économie politique.

Avec cette théorie, à laquelle il donne le nom de *Triade*, il conclut, en religion et en philosophie, par la négation de la tradition religieuse, par l'absorption de l'âme par le corps, par un panthéisme greffé sur une métempsycose obscure et vagabonde ;

En politique, par l'égalité absolue, c'est-à-dire par l'anarchie, par l'anéantissement de la liberté individuelle ; en un mot, par un communisme mêlé d'inspirations saint-simoniennes.

Tous ses énormes travaux, tous ses rêves, toutes ses doctrines, doivent donc être résumés par ces deux mots : PANTHÉISME-COMMUNISME.

M. Pierre Leroux est un *panthéiste-communiste*.

Avec son air de bonhomie, il nous pousse à l'athéisme le plus brutal et à la démagogie la plus violente.

M. Pierre Leroux regarde la Trinité comme la loi suprême et générale de la vie.

Écoutez, et tâchez de ne pas rire :

Dieu lui-même est *triple* et *un* ; — l'homme aussi est *triple* et *un*.

La trilogie est partout et dans tout.

Dieu est *trois*, l'homme est *trois*, la nature est *trois* ; — tout est *trois*.

Il cherche à prouver cela par la tradition. Il prend des exemples partout, — même où il n'y en a pas.

Dieu est Être, — Esprit, — Lumière; — total: *trois*.

L'homme est comme Dieu, Trinité; il est esprit, il est corps, il fait partie de l'humanité; *total : trois*.

Donc l'homme est *triple*, ce qui ne l'empêche pas d'être *un*!

Il est *sensation*, — il est *sentiment*, — il est *connaissance*; total : *trois*.

Ce que je cite là est fort sérieux. Et il en est ainsi durant des milliers de pages. — Cette formule trinitaire est le pivot de M. Leroux; — c'est sa marotte.

Dieu est *force*, — *amour*, — *intelligence*; total : *trois*.

Il est *totalité*, — *cause*, — *existence*; — total : *trois*.

Il est un, *donc* il est triple. Son unité est la *preuve* de sa triplicité!

Trois est le chiffre suprême, le total suprême de tous les calculs.

Franchement, on ne peut répondre à une pareille fantaisie, à de semblables folies débitées le plus sérieusement du monde.

La religion a *trois* buts : elle doit expliquer Dieu, la nature et l'homme; — total : *trois*.

M. Pierre Leroux veut bien nous le concéder, le Christianisme était un immense progrès; mais, loin d'être le fils de Dieu, Jésus n'était qu'un philosophe de l'huma-

nité, comme M. Pierre Leroux lui-même, et de plus un philosophe *triadique*, car le Christianisme a dit:

Dieu le Père, — Dieu le Fils, — et le Saint-Esprit; total : *trois*.

Toujours *trois* et rien que *trois*.

Inspiré par l'humanité antérieure, le Christ est venu confirmer la formule vraie, la formule trinitaire, la *triade*; c'était un *homme* de grande valeur, un initiateur distingué de l'humanité, qui a continué l'œuvre de Menou, de Bouddha et de Moïse; — total : *trois*.

C'est M. Pierre Leroux qui se charge de continuer Jésus-Christ, car la religion du Nazaréen devient trop vieille : elle est usée; le monde éprouve maintenant l'impérieux besoin d'une religion nouvelle; de la *religion-philosophie*, — ou *religion de l'humanité*, — ou encore, pour faire le total obligé, la *religion Leroux*.

Or, qu'est-ce que c'est que cette religion?

Elle nous enseigne d'abord que, jusqu'à présent, l'homme a vécu dans une grossière erreur en s'imaginant qu'il était composé de deux substances: l'une matérielle, le corps; l'autre spirituelle, — son âme.

Nous étions des fous, — c'est M. Pierre Leroux qui nous le dit *trois* fois, — nous étions *trois* fois dans l'erreur de croire que notre principe moral était supérieur à notre principe matériel; que, celui-ci mort, celui-là s'élançait immortel vers le ciel, où il avait à répondre de ses bonnes et de ses mauvaises actions sur cette terre.

Eh bien! cette croyance, conforme à la tradition religieuse, conforme à la Révélation, en même temps qu'à la dignité de l'homme et à la justice de l'Etre suprême, cette croyance sacrée, saluée sainte par tant de génies, c'était tout simplement *une bêtise*. C'est M. Pierre Leroux qui le dit, et il se charge de pousser au mouvement des idées et du progrès dans le monde avec la *religion nouvelle*, — la *religion-philosophie*, — ou la *philosophie-religion*; *un*, *deux*, TROIS!!! comme dans l'exercice. Il affirme que l'âme et le corps c'est tout un; l'homme est *esprit-corps*, ou *corps-esprit*. Quand le corps de l'homme meurt, son âme meurt avec lui et passe dans un autre corps. Il nie ainsi l'immortalité de l'âme, comme il a nié Dieu. — Car voici comment il entend Dieu: Dieu existe dans l'humanité; mais, en dehors de l'humanité, il n'existe pas.

C'est absolument le nier.

Il en est de même de l'âme humaine : croire qu'elle survit à la matière, et qu'une vie future lui est réservée, c'est une illusion, une faiblesse, une chimère.; total : trois!

L'homme n'a pas une existence individuelle; il n'est qu'une des portions de ce grand tout qu'on appelle l'humanité. Il n'existe pas par lui-même. Il n'existe que comme humanité, dans l'humanité.

Après avoir répété cela à satiété, M. Pierre Leroux définit l'humanité :

De même que l'homme n'est autre que l'humanité, l'humanité n'est rien autre que l'homme. L'humanité, c'est

l'homme dans son développement indéfini, comme l'homme, c'est l'humanité dans sa mutualité.

L'humanité, c'est l'*humanité-homme*; — l'homme, c'est l'*homme-humanité*!

Si cela n'était pas écrit, je n'oserais l'inventer de peur de passer pour un fou.

Comprenne qui pourra cette savante et ingénieuse définition développée en plusieurs gros volumes, tous semés d'une métaphysique inintelligible; — mais c'est ainsi.

Voilà la *religion-nouvelle*, la *religion-humanité*, — la *religion-Leroux*; — total : *trois*.

Vous l'avouerez, c'est le beau idéal de la folie. On se demande si ce n'est pas fait exprès, s'il n'y a pas là pari.

Ainsi, c'est par orgueil que l'homme prétend à une existence qui lui soit propre : il est humanité. La preuve de ceci, c'est que l'homme *renaît* dans l'humanité. M. Pierre Leroux reconnaît l'immortalité de l'homme, mais absolument comme celle des animaux. L'homme ne périt pas, donc il est immortel; mais il n'est pas immortel dans un autre monde; il est immortel dans celui-ci. Il se manifeste de nouveau; il change, il se transforme; — et ne venez pas lui objecter qu'alors c'est absolument comme s'il n'était pas immortel, puisqu'il change au point de ne plus se reconnaître, puisqu'il cesse d'être lui-même, car il vous répondra que l'homme, se manifestant sous une forme différente, ne meurt pas comme humanité, puisqu'il était humanité.

La vie future est la continuation de la vie actuelle dans l'humanité. L'éternité n'est donc pas en Dieu, mais bien dans l'humanité; Dieu lui-même n'est pas ailleurs que dans l'humanité.

Nous *sommes* non-seulement nos ancêtres, mais encore nous *deviendrons* nos petits-fils ! — *Donc*, nous ne mourons pas !

Telle est cette doctrine désespérante, qui brise nos plus doux espoirs, qui nous prive du ciel et de la véritable, de la seule immortalité, de l'immortalité catholique.

Comment osez-vous prétendre que vous admettez l'immortalité de l'âme avec votre métempsycose ? Quoi ! je ne retrouverai pas au ciel ceux que j'ai aimés sur la terre et qui auront mérité les récompenses éternelles ?... Vous dites que je suis immortel, et je ne me reconnaîtrai pas moi-même ! je n'aurai pas la conscience de mon être! ma personnalité sera détruite, mon individualité détruite, détruite mon identité ! Nous ne conserverons pas même la mémoire ! je ne verrai pas Dieu ! Et vous appelez cela de l'immortalité ! C'est tout simplement du matérialisme.

Après cela, ne venez pas me parler de vos *trois* lois générales de la vie ; ne cherchez pas à me persuader que les religions primitives autorisent une pareille croyance : mon esprit et surtout mon cœur refusent de vous suivre dans ce dédale obscur d'iniquité. Et surtout ne me dites pas que vous êtes original, que vous incarnez en vous une religion nouvelle, que vous êtes un révélateur.

— Non, Monsieur! vous n'avez rien à vous, pas une idée nouvelle, pas une pensée qui n'ait été maintes fois exprimée par des rêveurs et des utopistes qui vous ont précédé dans cette voie ridicule et fatale.

Ils *renaissent* en vous *dans l'humanité*. Vous n'êtes qu'un audacieux et plagiaire. Vous avez puisé dans Platon, dans Pythagore, dans Leibnitz, dans Kant, dans Spinosa, dans le hideux Anacharsis Clootz, même dans l'impur Fourier, et surtout dans Saint-Simon, qui, eux-mêmes, s'étaient inspirés de leurs devanciers.

II

Ainsi, d'après M. Pierre Leroux, nous sommes à jamais condamnés à recommencer cette vie douloureuse !

Il convient que la misère et la douleur sont la rançon de cette vie, que le bonheur est une ombre que jamais nous ne pouvons saisir, et il nie la vie future, un monde meilleur, — un jugement au delà du froid tombeau.

Qu'importe, alors, à l'homme de se conduire bien ou mal ? A quoi sert la vertu ? Chacun de nous peut à l'aise se laisser aller à ses passions, puisqu'il n'a rien à espérer après sa mort, puisqu'il n'y a ni ciel, ni enfer loin de la terre, et qu'il n'y a pas de Dieu hors de l'humanité, hors de ce monde.

D'après M. Leroux, notre erreur, notre faute et notre malheur, c'est d'avoir cru à une vie future, à un Dieu juge de nos actions et de nos pensées ; c'est d'avoir cherché un Dieu éternel et une espérance éternelle hors de cette vie. Il n'y a pas de juge suprême, pas de punitions, pas de récompenses, et toutes nos aspirations vers le ciel et vers la Providence sont des *stupidités* ; — tout cela est *mensonge*, *imbécillité*, *orgueil*, *chimère et folie* !

Ce n'est pas le philosophe de la matière qui ment, ce n'est pas lui qui se nourrit de chimères, ce n'est pas lui qui est fou, imbécile et orgueilleux, — c'est celui qui croit en Dieu et à l'immortalité de l'âme !...

Voilà toute la *religion*, toute la métaphysique de M. Pierre Leroux. Il affirme que Moïse n'avait pas d'autre conviction.

Il représente sa doctrine *triadique* comme la synthèse de toutes les religions passées. Elle remplace directement le Christianisme, *qui n'est plus qu'un cadavre*. Au surplus, il prétend prouver, par la tradition, et l'Évangile à la main, que « *le grand homme* », que nous autres, les *fous* et les *imbéciles*, appelons *N.-S. Jésus-Christ*, était, comme lui, partisan *de la renaissance dans l'humanité*.

Ce qu'il appelait *la vie future* n'était autre, dans sa pensée comme dans celle de M. Leroux, que notre renaissance indéfinie et continue dans l'humanité, sur cette terre qui se perfectionne de plus en plus : car, à mesure que nous renaissons sur ce globe, nous y renaissons

meilleurs, plus intelligents et plus forts. (Compliment de M. Pierre Leroux à sa propre adresse.)

Voilà la théodicée du philosophe de Boussac ! Et il espère rattacher à cette doctrine les plus hautes intelligences !...

Il est bien facile de prouver qu'au fond de toutes ces élucubrations ténébreuses, de toutes ces horribles divagations, de toutes ces hérésies grossières, il n'y a que néant et matérialisme.

C'est le Panthéisme saint-simonien dans toute sa laideur ; c'est la destruction de toute croyance, de toute religion, de toute morale, de toute philosophie. Rien n'est plus monstrueux et rien n'est plus impur.

C'est la négation de la Providence, de l'immortalité de l'âme, de la sainte Révélation du Christ. C'est la doctrine de Satan ; la doctrine de l'iniquité, du néant, de la mort.

Ah ! comme, après avoir lu ces blasphèmes sans pudeur, ces affirmations sans preuves, on éprouve le besoin de se retremper dans les dogmes consolateurs du Catholicisme ! Comme le professorat de l'athéisme ramène à la foi ! Comme le dégoût qu'inspirent le matérialisme et la fureur anarchique rattache fortement le cœur aux pures croyances, aux saintes vertus de notre religion divine !...

III

M. Pierre Leroux ne connaît ni l'homme, ni l'âme de l'homme.

L'homme a un corps matériel et un esprit immatériel, deux substances solidaires sur cette terre, mais parfaitement distinctes.

Le corps est pétri de boue, mais comme la main du Créateur en a fait un bel ouvrage! Plus la matière était vile, et plus l'œuvre est noble et grande! Que d'ordre, que d'industrie! Combien tout cela est admirable!

Et comme l'âme de l'homme est plus sublime encore! C'est ce qui pense et ce qui aime en nous. L'âme est distinguée du corps, quoiqu'elle lui soit unie; — ce sont deux natures dissemblables. L'une ne peut donner l'idée de l'aûtre, et elles n'ont rien de commun entre elles, quoiqu'elles soient intimement liées l'une à l'autre dans l'homme. Ne voit-on pas la volonté de Dieu dans cette puissance supérieure, qui attache ensemble ces deux natures différentes? C'est lui qui commande ainsi; c'est lui qui, avec un empire suprême, tient le corps et l'âme dans une étroite correspondance.

L'âme est supérieure au corps: elle le fait mouvoir, elle le domine, elle est son maître. Le corps lui obéit, comme l'univers obéit au Créateur.

Le corps et l'âme ne sont donc pas une seule et même chose. C'est notre âme qui nous fait trouver en nous des traces de la Divinité.

L'idée de l'unité de Dieu, indépendante du corps, ne peut être corporelle, ni être reçue dans un sujet corporel. Elle nous découvre la nature de notre âme, essence immatérielle, qui reçoit ce qui est immatériel, et qui le reçoit d'une façon immatérielle.

Pour qui ne veut pas subtiliser, le sceau de Dieu est partout : dans les ouvrages de la nature, dans notre corps, dans notre esprit; tout nous parle de lui, tout lui rend témoignage, tout nous l'atteste; l'ordre, l'harmonie, la sagesse, qui président à tout ce qui existe, prouvent un esprit tout-puissant et supérieur, un Dieu, âme du monde entier.

Ne venez donc pas nous dire que Dieu c'est l'humanité elle-même, que notre âme et notre corps sont inséparables et forment une seule et même chose, enfin que l'homme renaît dans l'humanité.

Devant la tradition et la Révélation catholique tous les romans impurs du Socialisme en un moment disparaissent !

M. Pierre Leroux, comme tous les autres socialistes, prétend qu'il veut rendre heureuse l'humanité. Mais que nous apporte-t-il donc pour cela ? Quoi ! il veut nous rendre heureux, et il ne songe pas d'abord à nous rendre meilleurs ! Car où est sa morale ? où est sa vertu ? Quels devoirs nous impose-t-il, si ce n'est le devoir odieux

de nous courber sous le joug dégradant de la vile matière ?

Il veut nous rendre heureux, et il commence par supprimer l'idée de Dieu, c'est-à-dire l'idée de la justice, du bien, de l'éternité, la sainte et brûlante idée de l'amour !

Il veut nous rendre heureux, dit-il, et il détruit tout ce qui fait notre bonheur et notre consolation, l'espoir que tout n'est pas fini pour nous avec cette vie amère, la douce et radieuse espérance d'une existence supérieure !...

Il veut nous rendre heureux, et il nous désespère, et il nous avilit, nous opprime et nous dégrade, et il brise tout notre idéal, tout ce qui faisait notre joie, notre consolation, notre espoir !..,

Il nous réduit à l'état des brutes. Il tue l'âme, le sentiment, l'amour ; il tue notre vie morale. Il nous prive de tout ce qui nous élevait au-dessus des animaux, de tout ce qui nous rapprochait de Dieu.

M. Pierre Leroux est jugé comme grand-prêtre d'une nouvelle religion. Cette religion est l'absence de toute religion, c'est l'athéisme avec les horribles conséquences qu'il engendre, c'est le matérialisme avec son terrible et hideux cortége de vices, de brutalités, d'infamies !...

Comme M. Proudhon, M. Pierre Leroux nie la charité, c'est-à-dire le dévouement. Ils ne peuvent cependant se mettre d'accord entre eux, et ils sont encore moins d'accord avec le sens commun.

Comme tous les autres socialistes, M. Pierre Leroux, avec ce présomptueux aplomb qui les caractérise, déclare que tout le monde est en démence, excepté lui.

Nous sommes fous de la folie la plus réfléchie, la plus consciencieuse, la plus sérieuse, la plus incurable.

Nous sommes des athées; c'est M. Pierre Leroux qui est un homme religieux!

IV

Si la prétendue religion de M. Pierre Leroux n'est qu'un détestable et notoire plagiat de tous les athéismes passés, — un amalgame indigeste de faux mysticisme et de cruel et désespérant matérialisme, sa prétendue science politique et sociale n'est également qu'une conception monstrueuse inspirée par l'aberration d'un esprit en délire.

Au reste, sa théorie politique n'est pas moins embrouillée que sa théorie religieuse.

Nous y retrouvons tout d'abord la *triade*, — cette immense plaisanterie qui a si fort égayé les rieurs aux dépens de son inventeur.

La triplicité de l'homme se reproduit dans la société.

L'homme, sensation — sentiment — connaissance (total, *trois*), est, dans la vie, enfant d'un pays; — il a

des parents; — il possède quelque chose; — il a une patrie, une famille, une propriété; total: *trois*!

Or tout cela est à changer. Ces *trois* aspects de l'homme le rendent également malheureux, *triplement* malheureux; — c'est une *triple* source de douleur.

Toutefois, pour se distinguer de ceux de ses « *frères et amis* » qui ont nettement déclaré, avec une sombre franchise, qu'ils voulaient détruire la Famille et la Propriété, M. Pierre Leroux proteste de son respect pour ces deux institutions; mais il fait à leur égard ce qu'il a fait pour la Religion: il les *transforme*. Or, on sait ce que cela signifie sous sa plume. Cela veut tout simplement dire qu'il les détruit, tout en déclarant qu'il les vénère infiniment. — Il les respecte et il les tue, — absolument comme le brigand qui aborde le voyageur le chapeau à la main et lui enfonce un poignard dans le dos en s'approchant de lui.

Mais ce grossier artifice ne peut tromper personne.

M. Pierre Leroux remplace la propriété, la famille et la patrie, qu'il appelle la propriété-*caste*, la famille-*caste*, la patrie-*caste*, par la propriété, la famille et la patrie collectives.

Il respecte infiniment la propriété; mais, comme elle est un instrument d'oppression dans les mains de quelques-uns, il s'empresse de dépouiller ces *tyrans* qui possèdent, et il donne leurs propriétés à tout le monde.

Il déclare la propriété individuelle oppressive du genre

humain; et voici comment, en promenant sa fantaisie dans le passé, il explique la Bible :

Ce livre saint n'est qu'une allégorie, et voici la vérité, scrupuleusement la vérité :

Adam n'est pas un homme, Adam n'est pas notre premier père : *c'est l'humanité.*

Le péché originel, c'est l'égoïsme qui a engendré le sentiment de la propriété.

Caïn, c'est le riche, le voleur, en un mot, le propriétaire, qui opprime et tue Abel, — le pauvre, le non-propriétaire, le prolétaire.

Il fournit à l'appui de cette assertion, un peu osée, des preuves d'une solidité telle que celle-ci :

Caïn, en hébreu, veut dire ou pourrait vouloir dire propriétaire, c'est-à-dire meurtrier.

En hébreu, Abel signifie pauvreté, non-possession.

Caïn, l'exécrable propriétaire, c'est la sensation; — Abel, la victime, le prolétaire, c'est le sentiment; — Seth, le troisième fils d'Adam, c'est la connaissance; — *triade* !

Triade, comme on dit : *Tableau !*

Toujours *triade*, toujours total : *trois.*

La Bible doit s'expliquer ainsi, et pas autrement, — c'est M. Pierre Leroux qui l'a dit.

Plus un mot ! nous n'avons qu'à nous incliner; il ne nous reste qu'à condamner la propriété en collaboration avec Moïse, les Egyptiens et les Chaldéens.

De semblables plaisanteries se continuent pendant plus de vingt volumes. C'est d'une extravagance abominable, d'un orgueil plus abominable encore.

Eh bien ! voilà où arrivent tous ceux qui s'éloignent de la sainte tradition du catholicisme pour se perdre dans l'outrecuidance d'une philosophie hautaine et stérile !

Comme l'impuissance de tous ces docteurs éclate à chaque pas ! Ils font pitié. Ces malheureux ne manquaient pourtant ni d'intelligence ni d'instruction.

Comment se sont-ils égarés dans de semblables divagations ? Comment ont-ils déshonoré leur raison et souillé leur esprit par ces théories absurdes, folles, incompréhensibles ?...

C'est que la foi leur a manqué, c'est qu'ils ont voulu se mesurer avec Dieu ; c'est que, si l'esprit du mal leur avait inspiré l'audace de l'attaque, il ne pouvait leur donner la force de vaincre !

Plus ils avaient d'intelligence et de puissance, et plus honteuse fut leur défaite.

Ils n'ont pas manqué de capacité, ils n'ont pas manqué d'audace ; — mais ils ne pouvaient triompher de l'immortelle vérité.

Ils eussent été écoutés s'ils eussent prêché l'Evangile, s'ils eussent poussé à la civilisation par la religion divine ; mais ils ont essayé de briser la société au lieu de moraliser les hommes, et ils ont été foudroyés par la puissante main de la logique.

Toute philosophie qui ne s'inspire pas de Dieu s'inspire

de Satan; — il n'y a ni philosophie, ni liberté, ni fraternité, ni amour, ni vertu, ni progrès, en dehors du Christianisme.

V

M. Pierre Leroux se dit révélateur; or, qu'a-t-il révélé?...

Que la charité chrétienne était un principe usé et mauvais, qui devait être remplacé par la solidarité, principe qui ne puise son inspiration que dans l'égoïsme du moi humain.

Il remplace cette divine et sublime parole :

« *Aimez votre prochain comme vous-même* », par cette parole tout imprégnée de matérialisme :

« Aimez-vous dans les autres, aimez les autres en vous. »

Au lieu de procéder par l'amour de Dieu et du prochain, il procède par l'amour de soi. Il détruit la morale, si élevée et si supérieure, du Christianisme, et la remplace par le principe bas et infécond de l'utilité et de l'intérêt. Il tue le devoir, et il édifie à sa place l'égoïsme. Selon lui, ce n'est pas pour Dieu et pour sa conscience qu'on fait du bien à son semblable, c'est parce que c'est une chose utile. L'amour chrétien est remplacé par une solidarité froide et calculée.

M. Pierre Leroux veut la solidarité la plus étroite, la plus tyrannique. Or cette solidarité n'est autre que la Communauté. Voilà ce qu'il veut, incontestablement, et sa captieuse faconde ne nous persuadera jamais le contraire.

Il flétrit la charité, — cette *utopie* du Christianisme. D'après lui, la charité n'est pas précisément en soi une très mauvaise chose, mais enfin ce n'est pas là un principe suffisamment juste, solide et réparateur. Il le trouve *trois* fois imparfait :

1° La charité méprise la nature. 2° Elle a le tort de tout faire rapporter à Dieu. 3° L'homme charitable n'aime son prochain qu'en apparence; il méprise son semblable ou son *non-moi* en lui faisant du bien.

Total : *trois*.

Ce total, qui revient sans cesse, ne vous semble-t-il pas d'une bouffonnerie inouïe?

La solidarité est bien supérieure à la charité; la solidarité est un droit; la charité : c'est une misère, c'est une plaisanterie, ce n'est *que* l'amour!

La solidarité sera réalisée sur la terre quand les hommes appliqueront ces *trois* mots : Liberté, Fraternité, Egalité, correspondant à ces *trois* autres : Sensation, Sentiment, Connaissance.

Et voilà!

La Liberté et la Fraternité doivent passer les premières, et l'on a eu tort d'écrire sur les drapeaux et sur les murailles l'Egalité au milieu. L'Egalité est le dernier

mot de la *science sociale*, le mot suprême du symbole. Mais, pour que l'Egalité cesse d'être une fiction, un leurre, une déception, il faut qu'elle soit *absolue*.

Absolue ! Voilà le grand mot lâché !

C'est par là que ce chef d'école se rattache à toutes les écoles sociales, c'est-à-dire communistes. Il veut l'Egalité absolue, la sombre Egalité de la Démagogie. Il ose proclamer l'Egalité absolue une foi, une religion.

Pour que l'Egalité absolue triomphe, il faut vivre en solidarité, c'est-à-dire en Communauté. Ainsi, par une contradiction qui lui est commune avec tous ses amis politiques, M. Pierre Leroux renverse les bases de la société tout en déclarant qu'il les respecte et qu'il entreprend seulement de les régénérer.

Il régénère la propriété en la supprimant, parce que la propriété individuelle est un empêchement à l'égalité absolue, — ce *criterium* de la justice.

A propos de l'absence d'égalité, M. Pierre Leroux s'élève contre la société actuelle avec une acrimonie excessive. Il faut le reconnaître, car c'est un impérieux besoin de ma conscience, au milieu de toutes ces attaques exagérées et empreintes du venin de la haine, il y a des plaintes amères et douloureuses qui sont justes, il y a des cris de misère qui sont légitimes. Mais est-ce que la religion du Christ ne s'est pas élevée, bien avant les philosophes communistes, contre la corruption, contre le mal, contre tout ce qui perd, avilit et dégrade l'humanité? Qui, plus que ses ministres, a flétri le riche dur

au pauvre, son égal et son frère devant Dieu? N'est-ce pas notre prêtre catholique qui inspire la douce charité, qui flétrit l'égoïsme, qui adoucit nos mœurs, qui, chaque jour et à toute heure, nous rend meilleurs et plus charitables? N'est-ce pas lui qui prêche, avec une autorité inébranlable et un dévouement intrépide, le renoncement de nous-mêmes, la vertu, l'amour, la vraie, la sainte fraternité?

La morale chrétienne renferme toutes les critiques légitimes contre l'égoïsme, contre le vice, contre le mal.

Non, le but de l'humanité n'est pas votre égalité bestiale et vile, c'est la fraternité en Dieu, pour Dieu et par son Evangile.

Il vous sied bien, à vous qui niez Dieu, de venir parler de fraternité! Avez-vous seulement compris ce mot sublime?... Allez! votre égalité nous répugne, nous dégoûte et nous opprime!...

M. Pierre Leroux réclame aussi l'égalité pour les femmes. — Il ne veut plus que les femmes soient opprimées et retenues par notre législation barbare et par nos mœurs stupides; il ne veut plus qu'on continue à leur refuser accès dans les carrières libérales et à les priver de *leurs droits politiques*.

Cette partie de sa doctrine fera l'orgueil et la joie de tous ces *bas-bleus* ridicules, de toutes ces dames d'une moralité douteuse, qui ne se trouvent pas assez

libres et qui réclament *leur place au banquet de l'humanité.*

Ce système d'égalité absolue, de solidarité absolue, est non-seulement, selon M. Pierre Leroux, la loi de l'avenir, mais c'était encore la loi des temps anciens. Il cherche à nous prouver cette hardiesse toujours avec sa rengaîne de la *tradition de l'humanité.* Il fouille de nouveau dans l'histoire des vieux âges détruits, il demande témoignage aux âges antiques disparus : il mêle Minos et Moïse, les Doriens avec les Spartiates, Aristote et Itulus, Pythagore et Lycurgue. Il parle du Sabbat, des Œnotriens, des Crétois, de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, de l'Italie, de l'Assyrie, de la Grèce, etc., etc....

Il mêle tout cela de la façon la plus pitoyable, la plus extravagante, violentant le génie des législateurs, traduisant les langues à sa manière, faisant plier les volontés, torturant les faits, dénaturant les textes au gré de ses caprices, et arrangeant tout cela pour les besoins de sa cause.

C'est affreux.

Cette érudition extravagante et boursouflée donne le vertige. On y distingue que les Anciens mangeaient souvent en commun, que Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il appelle le continuateur du Boudha de l'Inde et le plagiaire des Esséniens et des Thérapeutes, est venu prêcher l'Egalité absolue et les repas en commun, — choses dont M. Pierre Leroux est fanatique.

A l'exemple de ses confrères en Socialisme, M. Pierre Leroux s'occupe surtout des questions de boire et de manger; il semble que là seulement soit le but de la vie humaine. Il borne notre idéal à une misérable question de victuaille.

Il nous montre comment mangeaient les hommes du passé aux *trois* grandes époques qui constituent les *trois* évolutions de l'humanité. Ce compilateur désastreux fait longuement l'histoire des *trois* règnes des *trois* castes : celle de la Famille, celle de la Patrie et celle de la Propriété, et, concluant par l'Egalité absolue, il flétrit, comme « son cher Proudhon », la propriété individuelle, et il lui demande la permission de lui emprunter cette belle définition :

LA PROPRIÉTÉ, C'EST LE VOL.

Enfin, nous y voilà ! la propriété, c'est le vol.— C'est pour en arriver là qu'il nous a fallu traverser cette mer orageuse d'une érudition désordonnée. -- Que ne le disiez-vous tout de suite?

M. Pierre Leroux proteste qu'il n'est pas communiste, et il s'associe au blasphème de M. Proudhon ! Il proteste qu'il n'est pas communiste, et il veut l'égalité absolue ! et il veut l'égalité des salaires ! et il veut que tout capital appartienne à la société ! et il refuse au travail individuel le droit d'acquérir, de posséder, d'amasser !...

Si, vous êtes communiste, et de la pire espèce, comme vous êtes athée; vous êtes athée et communiste en parlant de Dieu et en attaquant les communistes !

Vous avez de moins qu'eux l'audace, de plus qu'eux l'hypocrisie....

Il y a entre eux et vous une parité qui saute aux yeux de tous. Comme vous, ils aspirent à faire sortir l'homme du TRIPLE esclavage des castes ; vos doctrines sont identiques, et votre haine jalouse contre le Catholicisme, contre la Famille et la Propriété est la même. Vous accablez d'injures les communistes, et vous empruntez leurs arguments, et, par une réciprocité charmante, ils vous renvoient vos outrages et se servent contre l'ennemi commun, la société, des armes avec lesquelles vous essayez de la démolir.

Ce que vous appelez *solidarité*, *communion*, — ils l'appellent, eux, *communauté*. Les mots diffèrent, mais le fond est le même. Votre embarras se trahit à chaque page, et vos distinctions subtiles entre la famille-caste et la famille-humanitaire, — la propriété-caste et la propriété-humanitaire, — la patrie-caste et la patrie-humanitaire, ne donneront le change à personne. Nous ne pouvons nous payer de ces roueries de langage. Il faut être bien puéril, pour ne pas dire bien niais, pour espérer un seul instant nous tromper sur les intentions en changeant quelques mots. En vérité, de toutes vos prétentions, celle-là n'est pas la moins audacieuse !

C'est par suite d'un détournement de conséquences, par une phraséologie insidieuse et compliquée, que vous avez cherché à nous prouver que vous n'étiez ni athée ni communiste.

Renoncez à ce stratagène. — Renoncez également à cette religion de la matière, au moyen de laquelle vous voulez détrôner la religion du Christ.

Mais, hélas! que peuvent les conseils de la sagesse et de la raison, sortis d'un cœur dévoué au moins autant que vous à l'humanité, contre la passion aveugle ou perverse, contre le culte du mal, contre l'amour de l'anarchie révolutionnaire?

VI

Pour échapper à l'accusation de communisme, M. Pierre Leroux veut organiser la société à l'aide d'un principe supérieur à toutes les autres combinaisons de ce genre.

Ce principe, il le nomme, comme vous le comprendrez sans peine, la TRIADE.

Il reprend sa formule favorite et divise l'humanité en *trois* classes : les savants, — les artistes, — et les industriels ; total, TROIS.

Ici on sent le souffle du saint-simonisme, — première erreur de M. Pierre Leroux, et qui a déteint sur toute sa vie.

Sensation, — sentiment, — connaissance, voilà l'homme.

Or, les industriels sont les êtres de la sensation ; — les artistes, les êtres du sentiment ; — les savants, les êtres de la connaissance.

S'inspirant de Saint-Simon, M. Pierre Leroux déclare que le guerrier doit être placé dans la même catégorie que l'artiste. Mais, s'il admire la classification de Saint-Simon, il lui reproche de ne pas s'être assez préoccupé de l'égalité. Les TROIS classes de citoyens seront donc, d'après son système, scrupuleusement égales entre elles. Et, pour qu'une fonction soit bien remplie, il importe qu'elle le soit par TROIS citoyens, possédant les TROIS facultés primordiales.

Le travail social doit donc être accompli par TROIS individus. Cette association s'appelle TRIADE.

Chaque fonction a TROIS ateliers; il y a la TRIADE directrice qui préside au labeur de TROIS ateliers.

En un mot, et pour en finir, tout va par TROIS. Dans la profession où il est impossible d'être TROIS, M. Pierre Leroux permet, bien à regret sans doute, qu'on ne soit que deux ou qu'on soit tout seul ; mais il n'en persiste pas moins à maintenir son système ; seulement il dit que, dans ce cas, la triade est *à l'état latent*.

Nous sommes deux, mais c'est absolument comme si nous étions TROIS ; — il en manque un, voilà tout : donc nous sommes TROIS.

Je suis tout seul ; mais je suis TROIS tout de même, car, si je suis un, n'oubliez pas que je suis également triple ; — l'homme est un et triple ; total, TROIS.

Pour ceux qui n'ont pas lu les volumineux travaux de ce philosophe, et il y en a beaucoup, il me reste à déclarer sur l'honneur que ce que j'écris là est la vérité, la rigoureuse vérité. J'en atteste les hommes de bonne foi qui l'ont lu. Je fais appel à la sincérité de leur souvenir; j'avoue que c'est à n'y pas croire, mais c'est ainsi. — Il est athée, il est méchant, il est fou; — total, TROIS.

Vous le voyez, rien d'affreux, rien d'absurde, rien d'inconséquent, comme cette logomachie. Il détruit toutes les notions d'arithmétique; d'après lui, un tout seul fait TROIS; — un et un font TROIS; — tout fait TROIS.

Et il faut voir avec quelle paternelle sollicitude l'inventeur de la *triade* se complaît dans ses conceptions bizarres! comme il s'admire dans son œuvre! comme il méprise l'unité, la décade et la monade! comme son fanatisme pour la TRIADE éclate à chaque instant! comme il la caresse, comme il en parle, comme il l'aime! La triade, c'est son rêve, c'est son Dieu; il lui sacrifie tout: la logique, la vérité, la grammaire, la raison. Il chérit tant ce principe qu'il maintient son existence même quand il s'en écarte le plus. Son fanatisme pour cette trinité va jusqu'à croire à son existence, même quand elle n'existe pas. Il la comprend composée d'un seul ou de deux individus!

La TRIADE est appelée à organiser l'égalité absolue. L'association TRIADIQUE ou TRIADAIRE est le but de la

religion de l'humanité, de la *religion Pierre Leroux*, du Socialisme par excellence.

La *triade* donne à chacun un peu de l'héritage com mun; elle procure à tous le vêtement, la nourriture et l'habitation; total, *trois*.

Chacun a droit à la propriété; la propriété est à tout le monde, comme les instruments de travail et les matières premières.

Il y a TROIS espèces de travail, et le travail a TROIS termes.

Les hommes travaillent en commun, TROIS par TROIS; les produits et les instruments des TROIS espèces de travaux sont partagés entre tous.

Tous les citoyens sont fonctionnaires publics, leur rétribution est TRIPLE et UNE!

Tel est le système d'organisation sociale au moyen duquel M. Pierre Leroux prétend régénérer le monde!

Il a encore un système administratif. Pas n'est besoin de dire que, là encore, la triade sert de base. Il y a la triade administrative, la triade législative, la triade judiciaire, et plusieurs triades éducatrices. Il y a TROIS pouvoirs: l'un législatif, l'autre judiciaire, l'autre exécutif.

Le *projet de constitution démocratique et sociale* de M. Pierre Leroux est d'une bouffonnerie excessive, d'une extravagance échevelée.

Quoi qu'il puisse espérer, il ne sera jamais écouté par des hommes sérieux, car il n'a rien de fécond, rien de

puissant, rien de praticable, et, j'oserai l'affirmer, rien de moralisant et d'honnête.

Ainsi, en religion, il supprime Dieu; en politique, il proclame l'égalité absolue; en économie sociale, il détruit la propriété individuelle et donne le capital à l'État.

Les bénéfices du travail sont arbitrairement répartis, au mépris de la liberté.

Après cela, M. Pierre Leroux ose dire qu'il n'est ni athée, ni communiste; il s'écrie qu'il est un homme religieux.

Imposture! Comme tous les socialistes, M. Pierre Leroux n'a pas de religion.

La religion est tout pour l'honnête homme. Sans religion, vous ne ferez pas de bonnes lois et vous n'aurez pas de bonnes mœurs.

Le Christianisme, c'est la puissante parole qui instruit, c'est la voix sympathique qui proclame la vérité, et s'élève, énergique et convaincue, au-dessus des orages des passions, qu'elle domine, et de l'esprit du mal, qu'elle abat.

Elle commande l'attention et le respect aux plus rebelles. Or, la politique consiste dans l'application de la morale divine aux intérêts de la terre.

Le Christianisme, seul, peut inspirer les moyens de réaliser les améliorations que le peuple a le droit d'attendre.

Le Socialisme ne peut rien pour le progrès; il ne peut

alléger aucune misère, soulager aucune souffrance, consoler aucune douleur.

Le Christianisme se défend par lui-même; il se défend par sa sainteté et par ses actes; le Socialisme se détruit par lui-même.

Ce n'est pas le Socialisme qui est animé du double amour de Dieu et de l'humanité; ce n'est pas lui qui proscrit l'injustice et la violence, et qui, dans sa rigoureuse logique, s'appuie sur le témoignage de l'histoire et sur le droit: c'est le Catholicisme.

Le Catholicisme met en lumière la vérité éternelle.

Comme sa charité est touchante, touchant son langage! Avec quelle émotion ne l'entend-on pas, de sa voix ferme et vibrante, éveiller jusqu'au fond des cœurs les nobles vertus, les généreux sentiments!

Ah! si nous suivions ses préceptes, nous aimerions Dieu, nos semblables, notre patrie et la justice.

Le Socialisme est tout athéisme, tout haine, tout despotisme.

Le Catholicisme est tout amour: amour de Dieu, amour du prochain, amour de la patrie, amour de la liberté.

Les socialistes n'ont pu entraîner après eux le peuple travailleur et honnête, car celui-là croit à Dieu et à l'immortalité de l'âme; il aime sa famille, et, si peu qu'il possède, il ne veut pas le pillage universel.

Les socialistes n'ont entraîné après eux que cette lie, cette fange de la population, qui est au peuple ce que la

boue est à l'eau limpide, ce que le frelon est à l'abeille, — des paresseux, des débauchés, des ivrognes, gens querelleurs et féroces, sans éducation ni dignité, race crapuleuse, misérables abrutis par les passions viles, par le matérialisme le plus immonde.

Au reste, il y a du bon chez tous les hommes, même chez les plus dépravés et les plus terribles; il s'agit de faire vibrer la corde sensible du cœur humain. Or, comment en arriverez-vous là sans le morale du Catholicisme?

Le Catholicisme rend les hommes meilleurs; le Socialisme les rend mauvais et malheureux.

Arrière donc la fausse religion de M. Pierre Leroux; arrière la *renaissance dans l'humanité*, la *triade* et le *circulus!*

Le Circulus! Il faut pourtant que je vous parle du Circulus. C'est ce qu'il y a de plus délicat. En deux mots et pour en finir, le Circulus, c'est...... le détritus de la digestion.

Tout homme rend à la terre la somme de matières qu'il a consommées.

Ce fumier, cet engrais, M. Pierre Leroux l'appelle le *principe supérieur du* Circulus. Ainsi, l'homme produit à mesure qu'il consomme. Il a donc le droit de vivre. Celui donc qui ne fait rien n'est pas absolument inutile, et peut encore avoir le droit de manger. Il est protégé par le *divin principe du Circulus*; seulement, celui qui se

sera mis à l'abri de cette loi ne pourra être ni citoyen, ni associé, ni fonctionnaire; total, *trois.*

Tel est le système agricole qui complète et couronne l'œuvre de M. Pierre Leroux.

La fin est digne du commencement et du milieu; seulement, cette dernière folie est la plus inouïe.

Le Circulus est l'aberration la plus incroyable qu'un cerveau abandonné sans ressources par les médecins puisse enfanter, et il en est ainsi de la *Renaissance dans l'humanité* et de la *Triade.*

M. Pierre Leroux n'est pas seulement un philosophe matérialiste, c'est surtout un révolutionnaire indomptable. Il ne recule pas devant l'appel à la guerre civile; il ne recule devant aucune violence pour renverser la vieille société.

« *Le drame n'est pas fini !* »

S'écriait-il hier.

Que cette menace ne nous épouvante pas, mais qu'elle nous encourage à la vigilance.

Ils méditent l'attaque, soyons prêts pour la défense !

VII

M. Pierre Leroux appelle le Socialisme une religion.

C'est la religion de la matière et du communisme, la religion de l'enfer.

Le Socialisme supprime tout ce qui est du monde de l'âme, tout ce qui nous est inspiré par la Religion.

Il foule aux pieds toutes les saintes traditions; il sanctifie la matière, les passions viles, la jouissance; il confisque la liberté; il ravale l'homme; il lui ôte sa dignité et sa grandeur.

La prétention de M. Pierre Leroux et des autres socialistes à être des hommes religieux et moraux est donc une impudence qui n'a pas de nom.

Les socialistes, c'est-à-dire les athées, les communistes, les matérialistes, tuent toute la poésie de la vie; ils tuent l'amour; ils tuent l'espérance, le sentiment; ils tuent l'art.

Ils nous disent que nos souvenirs et nos espérances sont des rêves stupides. Nous sommes fous quand nous aimons, quand nous nous représentons les personnes chéries par les objets qu'elles nous ont laissés après elles; quand une mèche de leurs cheveux, quand un objet porté par elles, nous console et nous fait palpiter le cœur; quand un air de musique, autrefois entendu, vient chanter en notre âme et nous plonger dans les extases et les délices d'un passé regretté; — quand enfin nous espérons revoir auprès de Dieu tous ces êtres que nous aimions, nous sommes des fous!

Ah! laissez-nous cette sublime folie; gardez, gardez votre cruelle sagesse!

Nous sommes fous aussi quand nous allons pleurer et prier sur les tombes vénérées de nos mères ; il est plus sage de les souiller de pas profanes ; plus sage de vivre par la matière, de n'avoir rien de sacré, d'étouffer en soi toute pensée, toute grandeur et toute croyance !

Le Socialisme, c'est la servitude ; — le Catholicisme, c'est la liberté.

En tout, la vérité est au milieu. Le Catholicisme tend à maintenir l'homme dans cette position raisonnable. Toute société qui se fonderait sur les maximes du Catholicisme et qui suivrait scrupuleusemeut ses maximes serait une société parfaite. Ce n'est pas la faute du prêtre s'il y a si peu de vertu en ce monde ; c'est la faute du péché qui est dans l'homme.

J'ai entendu un athée dire :

« Il ne faut pas détruire Dieu, c'est maladroit ; il faut nier la religion catholique, c'est le plus sûr moyen de détruire l'un et l'autre ! »

Tant il est vrai que la religion catholique est une religion divine, de l'aveu même des méchants !

C'est surtout en écoutant les athées, c'est en lisant leurs ouvrages, que l'on s'attache le plus vivement au Catholicisme et qu'on se sent heureux d'y croire. Ceci prouve que l'aspect de l'erreur peut faire aimer la vérité.

Le matérialisme se suicide lui-même. Les arguments que produisent ses sectaires contre le Catholicisme font sa gloire éternelle. Plus ils l'attaquent, plus ils l'élèvent.

Le Socialisme, c'est la ruine, c'est le mal;

Le Catholicisme, c'est le salut de l'humanité!...

O Religion! c'est là ton privilége immortel et divin que partout où tu plantes la Croix, fût-ce sur le sol le plus aride, tu fais naître une floraison verdoyante et enchantée!

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉCOLE FOURIÉRISTE

I

Fourier est mort. Paix à sa cendre ! Mais sur ses écrits, qui ont agité et agitent encore le monde, je dois dire ma pensée libre.

De toutes les écoles socialistes, celle de Fourier n'est pas la moins dangereuse, car elle a été prêchée d'une façon séduisante. Il importe de dissiper ces illusions, et de montrer que cette doctrine, qui paraît la plus anodine, est, au fond, la plus impure de toutes.

Il importe d'arracher leur masque à ces sectaires dont les conséquences rigoureuses sont le matérialisme et le communisme.

L'utopie fouriériste, — comme toutes les autres utopies socialistes, — n'est ni nouvelle, ni originale.

Frappé du mal qui ronge la société, en dépit des en-

seignements catholiques, hélas ! souvent dédaignés, ayant eu personnellement à souffrir des douleurs lamentables qui affligent les malheureux, Fourier a cherché, lui aussi, un remède énergique et radical. Jusque-là rien de mauvais. Ceci est louable. J'honore et j'aime ce sentiment d'humanité qui pousse le penseur à la croisade contre le vice et la misère qui oppriment les foules coupables et courbées.

Mais, je le répète, ceux qui, dans cette recherche du progrès, ne s'inspirent pas de Dieu, ne tardent pas à tomber dans l'abîme de l'absurde et dans les piéges de l'esprit des ténèbres.

Le Catholicisme nous fait un devoir de vouer à l'humanité et à nos semblables tout ce que Dieu nous a départi de facultés, de biens et de talents, sans rien rapporter à nous. Il nous enseigne la patience, la douceur, la charité, la vertu; aussi tout chrétien qui s'émeut à la vue des souffrances qui pèsent sur beaucoup d'entre nous a-t-il bien mérité de l'Evangile. Ce sentiment est pur et dévoué, aussi jamais n'inspirera-t-il que des réformes calmes, pacifiques et justes, auxquelles tous les gens honnêtes applaudiront.

Mais, quand, au lieu de s'inspirer de la religion, on s'inspire de l'athéisme; quand, au lieu de prêcher l'amour et la paix, on prêche la violence et la haine, on éveille d'implacables protestations.

Et c'est bien. Les hommes religieux peuvent être sans amertume contre leurs adversaires, mais ils doi-

vent avoir l'inflexibilité de la droiture; ils doivent tout immoler à leurs principes, écarter doucement les affections les plus tendres, froisser s'il le faut les amitiés les plus précieuses, et, s'il le faut encore, marcher, hélas ! sur leur propre cœur pour le triomphe de la vérité.

Je fais ainsi. Car plusieurs amis chers, plusieurs âmes bien aimées, se sont laissé prendre aux séductions du Fouriérisme, parce qu'elles n'en connaissaient pas le côté si profondément immoral.

Je leur montrerai le revers de cette médaille infâme; e marcherai à la lumière sans regarder qui est avec moi.

Je n'ai pas, je le confesse, toujours ainsi frayé la sainte voie de Dieu. Quoi d'étonnant? Beaucoup d'autres, plus illustres que moi, n'ont pu échapper à la maladie contagieuse de cette calamiteuse époque. Ils ont eu leurs coupables journées de scepticisme et d'incrédulité. Plusieurs ont été jetés du doute dans le matérialisme, et du matérialisme dans le désespoir. Mais bientôt ils sont ramenés à la connaissance de Dieu et au Catholicisme; et, une fois revenus à jamais dans la croyance chrétienne, leur esprit s'étend et se développe dans toute la liberté conquise par l'examen.

Tel, malheureusement, n'a pas été Fourier; chez lui aucune réaction salutaire ne s'est opérée; et il a bâti son système sur le matérialisme, — sur le néant.

II

Chaque socialiste s'écrie, à peine monté sur les tréteaux de la publicité : « J'apporte la vérité au monde ; je l'apporte, la voilà ! Voilà le bonheur de l'humanité ! J'ai trouvé la pierre philosophale morale ! j'ai trouvé le remède à tous les maux ! et je ne me suis pas trompé ! mon système embrasse toute l'économie politique ; il est complet, rien n'y manque ! Acceptez-le tout entier ; n'en retranchez pas un iota ! Gardez-vous de toucher à une seule pièce de cet édifice *humanitaire*, car vous le feriez écrouler tout entier.... Grâce à moi, les hommes vont enfin être tous d'accord ! »

Le langage des socialistes est ainsi ; et puis ils nous débitent le plus sérieusement du monde les stupidités les plus ridicules, les plus monstrueuses aberrations, le tout en donnant une interprétation arbitraire à la tradition de l'humanité.

Ils réclament les droits les plus excessifs. — Ceux qui demandent des droits avec le plus d'emportement en sont ordinairement les moins dignes.

Les disciples de Fourier n'ont pas manqué, eux aussi, de crier bien haut que le système de ce réformateur était la panacée universelle.

C'est ainsi que chaque école socialiste est une coterie orgueilleuse et misérable.

M. Proudhon, M. Pierre Leroux, M. Louis Blanc, M. Cabet, se sont déclarés, chacun en particulier, infaillibles. M. Victor Considérant affirme que c'est la doctrine de Fourier qui renferme la science infuse.

Ainsi, chaque socialiste se proclame à son tour la plus haute exception, la plus éminente personnalité philosophique.

III

Nul plus que Fourier n'a sanctifié la chair et les plaisirs sensuels, — *quels qu'ils soient.*

Il admet toutes les passions, même les plus immondes, même celles que le délire de certaines imaginations forcenées dans le vice ont inventées. Loin d'opposer des digues au débordement des impuretés, dont le scandale épouvante l'esprit et le cœur, il les encourage, il les invite à inonder le monde.

Dans le phalanstère, toutes les passions ont leur libre cours, — toutes, — sans règle, sans mesure, sans frein légal ni moral.

Plus qu'aucun autre socialiste, Fourier honore le crime et le vice, et déifie la jouissance.

Les courtisanes, rendant de grands services à l'humanité, doivent être RÉVÉRÉES !

Plus une femme se prostitue et plus elle est RESPECTABLE !

La débauche est un SACERDOCE !

Fourier remplace la famille par le culte de la chair. Il se flatte de combler le vide du cœur de l'homme par une ATTRACTION PASSIONNELLE, qui donne satisfaction aux impurs désirs des libertins et brise la pudeur des âmes chastes, des âmes chrétiennes.

Il remplace le mariage par des relations sexuelles, par une immonde polygamie, qui répugne même aux animaux.

Les socialistes sont polygames, comme les plus viles d'entre les brutes, — car les espèces élevées des animaux sont monogames.

De tous les insensés, Fourier est un des plus insupportables; mais : « Il faut répondre au fou, a dit Salomon, de peur qu'il ne s'imagine qu'il est sage. »

M. Pierre Leroux s'est chargé de répondre aux disciples de Fourier; il a démontré combien son système était immoral, et comme il était impraticable.

En effet loin de voir l'harmonie régner dans le phalanstère, comme s'en flattent les docteurs fouriéristes, on assisterait au plus hideux spectacle du matérialisme; ce serait la misère avec la paresse, — le règne de ces vices sans nom qui épouvantent l'imagination.

Vraiment, le courage me manque aujourd'hui pour

suivre le Fouriérisme dans tous les détails de son extravagance et de ses vices.

Fourier a copié ses devanciers, et il n'est pas jusqu'à l'idée du TRAVAIL ATTRAYANT, dont ses disciples sont si fiers, qui ne soit un audacieux plagiat; elle se trouve dans le CODE DE LA NATURE, et dans le TRAITÉ DE LÉGISLATION de Mably.

L'utopie phalanstérienne, qui se rattache par tous les points au communisme, est un ramas impur de toutes les vieilleries, de toutes les ordures démagogiques et matérialistes, qui croupissent dans les égouts du socialisme, et M. Proudhon a eu raison de dire que Fourier était le plus grand mystificateur du monde.

C'est le chiffonnier du socialisme.

Le Fouriérisme, qui fait des sept péchés capitaux sept vertus capitales, est une orgie matérialiste, une orgie sensuelle, monstrueuse, infâme; — c'est une conception déchaînée et furieuse dans laquelle ce sombre bonhomme veut entraîner les générations nouvelles. Malheur à ceux qui se perdent dans le tourbillon de ce rêve insensé! Ceux-là ont abdiqué toutes les croyances enchantées, toutes les souriantes poésies de la vie. Infortunés! ils ne boiront plus à la coupe embaumée et charmante de l'idéal, à la pieuse coupe de la famille; ils ont effeuillé les lilas et les églantiers de la route. Infortunés! qu'ils portent le deuil du printemps qu'ils ont tué! ils se sont laissé arracher toutes les illusions saintes, toutes

les pieuses croyances, — et jusqu'à celle de revoir au ciel les âmes chères qu'ils adoraient, et qui dorment, glacées et pâles, sous l'herbe haute.

Oh! le jour viendra où, désabusés du phalanstère, ils pleureront leurs espérances éteintes; où leurs lèvres dégoûtées repousseront la coupe de fausse ambroisie que les socialistes ont inondée de leur poison aux rayons sanglants. Oh! alors, qu'ils n'oublient pas, ces pauvres trompés, que la Religion sait toujours pardonner à l'erreur; — qu'ils rentrent alors, — enfants prodigues, — dans le sein de leur chaste famille, follement abandonnée pour LA FAMILLE UNIVERSELLE; et leur vieux père méconnu tuera de ses mains tremblantes le veau gras pour les recevoir!

Alors, alors ils redeviendront honnêtes, et puis, comme aux beaux jours d'autrefois, ils garderont dans leur cœur le sentiment de l'amour de leurs semblables, mais ils l'épureront au foyer de la Religion; ils abdiqueront les espérances odieuses de la promiscuité des sexes; ils chercheront leur bonheur terrestre où seul il est possible, dans les soins de la famille chrétienne, dans les joies du foyer; — dans une femme chaste et vertueuse, — dans une seule, — la jeune fille à la démarche pudique, qui laisse après elle l'ambroisie de la vertu dans l'air; — union légitime, bénie par la Religion.

Ils comprendront que le seul moyen d'arriver aux ré-

formes, c'est de s'inspirer de Dieu, non de la matière; ils comprendront que, pour être digne de prêcher la fraternité aux hommes, il faut leur donner d'abord l'exemple des vertus chrétiennes, — être doux et humble de cœur, — et que celui-là qui ne sait pas obéir est indigne de commander!

CINQUIÈME PARTIE

LES COMMUNISTES ANCIENS ET MODERNES

I

De toutes les doctrines socialistes, jusqu'à cette heure répandues, celle du Communisme est la plus radicale. C'est le dernier mot, c'est l'oméga.

Le Communisme est la négation absolue de la liberté humaine et de la civilisation. Tel est son véritable caractère, et c'est ce qui sera facile à démontrer.

Le Communisme réduit l'homme à l'état de la brute, de l'animal.

Une cité communiste serait une immense ménagerie.

Le Communisme déprave l'homme par ses enseignements; le Catholicisme sème dans les cœurs le bon grain de la vérité.

Le Catholicisme dompte les appétits et les inclinations

charnelles; le Communisme leur donne une complète satisfaction.

Le Communisme détruit la propriété, au mépris de la justice éternelle, au mépris du sentiment le plus vivace du cœur humain, au mépris de nos aspirations les plus intimes, de nos tendances les plus radicales.

Tentative inutile! Il y aura toujours le TOI et le MOI, il y aura donc toujours le TIEN et le MIEN.

Le vice profond, le vice radical, des écoles socialistes, c'est qu'elles portent toutes atteinte à la liberté humaine.

Eh bien ! du moment où un système blessera un seul intérêt légitime pour s'appliquer, il est condamné. Il est condamné du moment où il procède par la spoliation et la violence. Après quelques années de ce joug odieux, nous serions devenus les êtres les plus ignorants, et par conséquent les plus féroces, de l'univers. Nous n'aurions plus rien de l'existence morale.

Il faut assurer à tout le monde du pain par son travail, disent-ils; mais manger n'est pas tout; il en est pourtant ainsi dans toutes ces théories. On n'y cherche que la satisfaction des passions animales et des grossiers besoins; — de la vie de l'âme, pas un mot! On veut faire de nous une société d'agriculteurs; on tue, on proscrit, l'art, la science, le sentiment. C'est la barbarie organisée.

Mais, si le Socialisme est infâme au point de vue du sentiment, — il est stupide, inapplicable, au point de vue de l'économie politique et sociale.

Malgré ses superbes prétentions, il ne peut que détruire, il lui est défendu de rien organiser.

II

Le Communisme n'est pas une prédication nouvelle.

L'histoire nous montre cette monstrueuse utopie levant sa tête de vipère dans chaque mare de sang et de boue répandue dans les révolutions violentes qui ont agité le monde.

L'origine du Communisme remonte à l'antiquité. Sa source est là. Aussi les modernes partisans de l'utopie ont-ils cherché dans le passé leur autorité. Ils y ont trouvé des modèles dignes d'eux.

Le Communisme était appliqué à Lacédémone et dans l'île de Crète. Ces pays durent à cette législation leur honte, leur misère et leur décadence.

Pour pouvoir vivre, le Communisme antique commença par s'appuyer sur l'esclavage.

La plus grande partie des citoyens était esclave de la minorité, laquelle vivait en communauté.

C'était donc une aristocratie communiste, opprimant une majorité de serfs. Tyrans entre eux, les gentilshommes républicains-communistes de Sparte étaient les maîtres cruels d'une foule d'infortunés, dont les souffrances,

demeurées célèbres, sont, dans l'histoire, l'éternelle condamnation de leurs maîtres.

Lycurgue, — le premier législateur communiste, — avait procédé par la force, système mis encore en vigueur de nos jours par les disciples du Communisme. Il organisa la Terreur avec une bande de scélérats : les biens furent partagés, et parmi les biens les esclaves, les ilotes; l'argent fut aboli ; les repas durent être pris en commun.

Grâce à ce régime et à l'éducation rigoureuse donnée à la jeunesse, les Spartiates ne tardèrent pas à devenir le peuple le plus dégradé du globe, les plus féroces des animaux.

Pour prévenir l'excès de la population, les législateurs communistes encourageaient *la chasse aux hommes*, — l'extermination des esclaves et l'assassinat des nouveau-nés — L'avortement et l'infanticide étaient permis par la loi.

Au-dessus de ce brigandage organisé planait un gouvernement despotique, terrible, implacable.

Une société édifiée sur ces bases de férocité, d'ignorance et de matérialisme, ne tarda pas à se dissoudre.

« Du fer et du pain ! » Les Spartiates, qui avaient proscrit les arts et les lettres, ne demandaient pas autre chose. Mais bientôt la civilisation, c'est-à-dire la propriété, les engloutit, — car ils n'avaient plus ni pain ni fer. Les lois de Lycurgue, — ces institutions inspirées par l'esprit altier et barbare du communisme, et dont,

par une déplorable ignorance, on ne fait que trop la dangereuse apologie dans nos colléges, — se fondirent, comme la neige sous les rayons du soleil, au souffle brûlant de la civilisation.

Les Lacédémoniens ne tardèrent pas à s'affranchir du joug odieux sous lequel ils gémissaient; ils firent amende honorable au principe de la propriété, détruisirent l'égalité absolue et se laissèrent aller aux inspirations de la liberté individuelle, longtemps étouffées par le régime communiste.

Tant il est vrai que la propriété est un sentiment naturel et profondément inhérent au cœur de l'homme, et qu'il est impossible d'organiser une société heureuse, prospère et libre, sans le plus grand respect pour ce droit sacré!

Ce qui se passa à Lacédémone se reproduisit dans l'île de Crète, dont Minos fut le Lycurgue. — Ces deux prétendus sages se valent l'un l'autre comme législateurs.

En Crète, comme à Sparte, il y avait une aristocratie communiste et des esclaves voués aux travaux, aux fatigues, aux désespoirs, — à la plus horrible tyrannie.

Les mœurs des Crétois étaient dissolues. On y trouve à l'état d'embryon toutes les sales idées de Fourier et des communistes-matérialistes. Les lois de Minos encourageaient la polygamie, la débauche, et puis encore les relations contre nature, infâmes.

Le communisme crétois eut le sort du communisme spartiate. C'était dans l'ordre.

Tels sont ces républicains vertueux de l'antiquité, que quelques pédants sans science ni moralité nous ont représentés, sur les bancs des lycées, comme les meilleurs exemples à suivre. Pour qui pénètre avant dans les faits et comprend la philosophie de l'histoire, ces fiers guerriers n'étaient que des communistes féroces, ignorants, paresseux, vaniteux, débauchés, — et ils furent la cause de la ruine de la Grèce.

Comment en eût-il été autrement ? — Les lois de Minos, entre autres crimes, — proclamaient l'insurrection comme *le plus saint des devoirs*. — Une société ne peut pas subsister avec une pareille législation.

Les jacobins, les communistes, ont hérité de ces maximes.

Avant eux, Platon avait été touché de la profonde sagesse de ces lois, et il avait formulé une doctrine communiste d'après ces belles inspirations.

Dans son Traité de la République, il développe l'idée communiste dans toute sa laideur. Il ne fléchit devant aucune des exécrables conséquences du principe. — C'est le propre des esprits orgueilleux, une fois engagés dans une voie mauvaise avec quelque éclat, de ne jamais revenir sur leurs pas, malgré toutes les bonnes raisons qu'on leur donne, malgré même le cri de leur conscience alarmée.

Tel fut Platon.

Le disciple de Socrate, comme Lycurgue et Minos, admet, d'abord, l'esclavage en bas.

Pour lui aussi, le droit commun, c'est l'esclavage; le nom de citoyen est un privilége du patriciat.

Platon voue à l'ignominie, au mépris, à la misère, à la servitude éternelle, la classe des ouvriers, des producteurs. — Il crée une aristocratie de guerriers, comme à Sparte et à Lacédémone, – à laquelle, — voulant sans doute se réserver une place, ainsi qu'à ses amis, — il adjoint une aristocratie de philosophes.

Chez Platon, comme chez les autres philosophes de son époque, comme aussi chez Thomas Morus, l'idée de patrie est poussée jusque dans ses exagérations les plus égoïstes; le monde n'existe pas pour lui au delà de sa cité mesquine, qu'il veut petite, étroite, éloignée du commerce des autres pays, bien éloignée du contact de toute civilisation. Il parque, en un mot, la communauté dans une prison. Il avilit le travail, que le Christianisme est venu honorer; il méprise la pauvreté; il méprise le peuple. Il appelle infâmes les hommes libres qui *s'abaisseront* à s'occuper utilement: il déclare que « le travail *dégrade* l'homme »; que les ouvriers ne sont que « de *vils mercenaires*, *misérables sans nom*, qui doivent être exclus, *par leur état même*, des droits politiques ».

Platon remplace le mariage par des unions annuelles que règle le sort; toutefois, les magistrats sont autorisés à user de *fraudes patriotiques*, pour unir ensemble les ci-

toyens et les citoyennes, de telle sorte que les races s'embellissent au lieu de s'abâtardir.

Plus tard, Thomas Morus exigea que la nudité la plus stricte présidât à ces unions.

Les enfants appartiennent à la communauté ; ils ne connaîtront pas leurs parents. — Les femmes ne sont plus mères, elles sont *nourrices publiques ;* le nouveau-né est enlevé des bras de celle qui lui a donné la vie, et elle ne le reverra plus que si le hasard les met plus tard en relation. C'est la bestialité dans sa plus sauvage application. — Les enfants mal constitués, difformes ou délicats sont mis à mort.

C'est un moyen radical d'en débarrasser pour toujours la communauté !

L'avortement est non-seulement toléré, mais il est obligatoire. La femme qui aura conçu après sa quarantième année devra se faire avorter, *sous peine de mort*, attendu qu'il est probable que son enfant ne serait pas assez bien constitué, probable qu'il ne ferait pas honneur à la communauté.

La famille est ainsi abolie, avec ses illusions, sa noble ambition, ses poésies et ses bonheurs.

Les enfants sont élevés en commun ; ils reçoivent une éducation commune. Les filles sont élevées comme les garçons ; au mépris de toute pudeur, elles vont nues au gymnase, où elles s'exercent à la lutte ; elles apprennent la chasse et la guerre. Les deux sexes sont assujettis aux

mêmes lois; leur éducation est toute matérielle. — Dans la communauté, dans *la meilleure des Républiques*, les arts, la poésie, la littérature, sont littéralement proscrits.

Telles sont les turpitudes, tel est le dévergondage, qu'engendre la négation du droit de propriété! Il n'est pas permis au philosophe et à l'homme d'État de chercher ailleurs la cause de ces atroces doctrines, qui tendent à ravaler l'humanité au-dessous des animaux.

Comme dans tous les états communistes, il n'y a de liberté, dans la république de Platon, il n'y a de pouvoir et de jouissances, que pour la secte des philosophes, — les grands-prêtres du communisme.

Au milieu de ce honteux dévergondage, de ce plus grand monument d'imbécillité et d'infamie dont l'esprit humain ait à rougir, on voit semées, çà et là, comme une frappante inconséquence, quelques idées justes, qui seules ont rendu Platon célèbre.

Au surplus, l'antiquité rejeta unanimement son système de communauté, bien qu'il fût, avec l'esclavage, plus facile à appliquer qu'aujourd'hui, où l'esclavage est heureusement aboli.

Si attaché que fût ce célèbre utopiste à son erreur, il est bien probable qu'il y eût renoncé dans une société composée de citoyens tous libres, tous égaux devant la loi.

Remarquons encore que Platon, plus logique dans sa criminelle erreur que certains communistes nos con-

temporains, ne prend aucun ménagement avec les bonnes mœurs et la morale. Il comprend que la communauté, c'est l'abolition absolue de la famille comme de la propriété.

Son *Livre des Lois*, traité d'économie politique, faisant suite à *la République*, est le résumé des moyens qui lui paraissent bons pour frapper doucement la propriété et concilier la conservation provisoire de ce *préjugé* avec l'égalité absolue. Mais son esprit s'est engagé en vain à la poursuite de cette chimère insensée. L'égalité absolue et l'égalité des fortunes sont des utopies impossibles à réaliser. Chercher les moyens d'organiser une société durable sur ces bases est une puérilité. C'est perdre son temps de la plus folle manière. C'est même déshonorer sa raison que de tenter de résoudre cet insoluble problème.

Platon, au reste, n'avait accepté cette transaction qu'avec peine; il avait compris qu'il était impossible de marier ces deux mots : Propriété, — Communauté; aussi, tout en essayant de ne pas trop effrayer les partisans de la propriété, il n'en continua pas moins, dans son *Livre des lois*, à se déclarer le partisan de la communauté la plus absolue, c'est-à-dire la plus logique. Il affirme que le comble de la vertu politique, c'est de vivre en communauté, mais dans la communauté radicale; il veut « *les femmes communes*, *les enfants communs*, *les biens de toute espèce communs* », et il recommande « d'apporter tous les soins imaginables pour retrancher du

commerce de la vie *jusqu'au nom même de propriété* ; de sorte que *les choses mêmes que la nature a données en propre à chaque homme* deviennent en quelque sorte communes à tous autant qu'il se pourra... »

Platon fut le plus éloquent défenseur du communisme; mais qu'importe le talent, pour la défense et la propagation du vice et du mensonge? Il n'eut que peu de disciples; aucun peuple, aucune cité, ne voulurent consentir à accepter cette législation. On repoussa ce rêve d'une imagination dépravée et en délire, comme, de nos jours, la conscience publique indignée le repousse encore.

Platon eut un mérite, la franchise. Il ne prit aucun ménagement, aucun détour; il exposa dans toute sa sincérité cette plaie qui devait ronger le monde depuis; il affronta même, dans son fanatisme furieux, les périls de l'impopularité. Je crains bien qu'il n'ait sacrifié à la honte de passer pour l'homme le plus extravagant de son époque l'honneur de passer pour le plus intelligent.

Il commença, il faut le dire, à se rendre justice de son vivant. Il n'osa plus, après les remarquables critiques d'Aristote sur la communauté, et après avoir été repoussé par plusieurs villes auxquelles il avait proposé son système, — il n'osa plus l'offrir à d'autres cités.

L'antiquité tout entière applaudit à la rigoureuse logique d'Aristote, et Platon fut relégué, comme de nos

jours MM. Pierre Leroux, Cabet et consorts, dans le monde des lunatiques.

La philosophie platonicienne n'eut pas d'autre succès, — et ce fut bonne justice.

Lorsque le Christ fut venu affranchir le monde, lorsqu'il eut expiré sur le mont Golgotha, aux portes de Jérusalem, dans les convulsions de l'agonie, cette vieille civilisation édifiée sur la matière s'écroula, et la notion du bien et du mal vint jeter ses lueurs éclatantes dans la conscience humaine.

Alors l'amour remplaça la haine parmi les hommes, ou, du moins, à la place de la haine fut prêché l'amour. De pieux asiles, surmontés par la croix sublime, s'ouvrirent à la souffrance honorée, à la place de ces cirques où les hommes s'égorgeaient entre eux pour le plaisir de quelques patriciens.

L'idée communiste, jusque-là basée sur l'esclavage, reparut dès lors, mais disant s'être purifiée au feu du Christianisme.

Mais la perfidie et l'injure de toute assimilation du Socialisme au Christianisme ne tarda pas à éclater à l'esprit même des moins pénétrants. Le Christianisme conservait la famille, la propriété individuelle et l'hérédité des biens, que le communisme abolissait. Quelques hérétiques, sortis du Christianisme, professaient, il est vrai, le communisme, mais ils furent repoussés avec une profonde horreur par l'universalité des chrétiens.

Comment, en effet, confondre le Christianisme, qui est la déification de l'esprit et de l'âme, avec cette doctrine immorale qui déchaîne les passions impures, glorifie la chair, fait du sensualisme le but de la vie, et se base sur l'athéisme, sur le panthéisme?...

C'est ce que tentèrent pourtant, au XVI[e] siècle, quelques sectaires fougueux et fanatiques, plus avancés encore dans la route de la rébellion que les chefs de la Réformation, mais aussi plus logiques dans leur rage, plus conséquents dans leur crime. — Ils procédèrent, comme tous les révolutionnaires utopistes, par le brigandage et la guerre civile, par la terreur et l'anarchie.

Luther avait attaqué l'autorité de l'Eglise, mais il respectait l'autorité civile et politique. Il avait prêché la révolte contre la Papauté et le Catholicisme; d'autres, parmi ses disciples, allèrent plus loin, et, prenant la logique du principe révolutionnaire jusque dans ses dernières conséquences, prêchèrent la révolte contre les pouvoirs politiques établis, puis contre la société elle-même, contre la Propriété et la Famille. S'ils se fussent contentés de protester contre le despotisme, contre la servitude dans laquelle une foule d'hommes attachés à la glèbe gémissaient, misérables et courbés, rien de mieux. Mais, je l'ai dit, ils firent plus.

Ainsi procédèrent Nicolas Stork et Thomas Münzer, — fondateurs de la religion nouvelle connue sous le nom d'Anabaptisme.

Luther, protégé par les rois et les princes, par les grands, s'éleva contre Stork et Münzer avec une extrême vigueur, et pourtant ces deux sectaires n'avaient fait autre chose, dans l'ordre politique et social, que ce qu'il avait fait lui-même en matière religieuse.

Les fondateurs de l'anabaptisme prêchaient l'inutilité du baptême pour les nouveau-nés et la nécessité d'un nouveau baptême pour les adultes. — De là le nom qui leur fut donné.

Ils se firent remarquer tout d'abord par l'emportement de leurs discours. Ils faisaient un brûlant appel aux passions les plus égoïstes du cœur humain.

Entre tous Thomas Münzer se distinguait particulièrement par la fougue de sa parole, par l'ardeur de ses prédications. A des populations ignorantes, accablées par la dureté du régime féodal, il prêchait l'égalité absolue, le communisme avec toutes ses divagations, dans tout son radicalisme; en un mot, il ne tendait à rien moins qu'à remplacer le despotisme de la noblesse privilégiée par le despotisme non moins affreux et plus dégradant encore du communisme, à remplacer une inégalité vraiment inique par l'atroce égalité absolue. S'il eût triomphé, l'humanité eût rétrogradé; la route du progrès lui eût été pour jamais fermée; la civilisation eût été anéantie.

Parmi les chefs de ce mouvement, un aubergiste du nom de Georges Metzler se fit remarquer par la férocité de son audace et par ses vices.

Il se mit à la tête d'une bande de brigands, et la lutte commença, horrible, atroce, sans merci. Les révolutionnaires déshonorèrent la cause de la liberté, non-seulement par leur propagande communiste, mais encore par les crimes qu'ils commirent dans tous les pays qu'ils parcoururent. Ils dévastaient les campagnes; ils ne faisaient pas de prisonniers, massacraient sans pitié dans toutes les villes qu'ils traversaient, pillant, faisant orgie, violant les femmes, égorgeant les paisibles habitants qui refusaient de se joindre à eux. — Ces bêtes féroces portaient partout le carnage et la débauche.

Ils se vautraient dans la crapule de l'ivrognerie et il n'est pas d'excès devant lesquels leur brutalité ait reculé.

Tandis que ces malfaiteurs portaient ainsi partout la misère, le désespoir et la mort, sous la conduite du cruel Metzler, Münzer, le grand-prêtre du parti, plus distingué de formes que l'aubergiste de la Franconie, Münzer, homme instruit, éloquent, rempli de capacité, répandait la doctrine communiste dans toute l'Allemagne.

Cette concurrence déplut aux réformateurs, et Luther essaya de ramener à lui Münzer, dont il avait apprécié le talent. Ils eurent ensemble plusieurs conférences, mais sans succès. Ils ne purent pas plus s'entendre que ne peuvent s'entendre entre eux, de nos jours, les modernes Socialistes et les Protestants.

Ces deux hommes, également fougueux, se sépare-

rent ennemis. Luther, tout imprégné de l'esprit d'intolérance de son époque, avait déjà fait persécuter les sectes réformées qui n'avaient pas embrassé toutes ses idées et n'avaient pas voulu consentir à le considérer comme leur chef suprême; il lança de violents anathèmes contre les anabaptistes.

Nous ne suivrons pas ces sectaires dans toutes les phases de leurs brigandages. Disons, toutefois, que Münzer alla s'installer à Mulhausen, capitale de la Thuringe; qu'il fit chasser par ses acolytes le sénat de cette cité et s'empara violemment du pouvoir.

Maître absolu dans cette ville infortunée, il commença par décréter la communauté et l'égalité absolue.

Il s'installa dans un palais splendide, - comme plus tard, à Paris, M. Louis Blanc au Luxembourg. Mais, comme il avait la puissance suprême, Münzer ne se contenta pas d'exciter les ouvriers à la révolte, il ne se borna pas à attaquer les bases de toute société humaine par la parole, il appliqua radicalement le communisme. Tous les citoyens qui possédaient quelque chose furent dépossédés; quiconque recélait une partie de ce qui lui appartenait était livré à la populace, à la vile multitude. On appelait cela le jugement, la justice du peuple.

Le dictateur rendait arbitrairement la justice, et sans appel; il distribuait les dépouilles des riches à ses complices. Il rendait des oracles et se prétendait inspiré d'en haut. Il déclarait que le communisme était une révélation de Dieu.

Il avait su acquérir ainsi une grande influence sur des masses grossières, ignorantes et fanatiques. Et puis, les mauvais ouvriers qui étaient nourris à rien faire, et passaient leur temps sur les places publiques ou dans les cabarets à dépenser l'argent spolié, ne manquaient pas de trouver que Münzer était un grand législateur.

Cependant un pareil scandale ne pouvait durer. La conscience de l'Europe s'était émue, et ceux-là même qui étaient avides de la liberté, conquise depuis, mais que révoltaient les forfaits de Münzer et de ses acolytes, se préparèrent au combat. Münzer, comme tous les hommes jetés dans le crime, en se vautrant dans le communisme, cherchait à oublier combien sa puissance était éphémère, en en exagérant l'audace. Mais il ne put se donner le change à lui-même, — et le moment décisif arriva enfin (1525). Il essaya un instant d'arrêter le torrent qu'il avait déchaîné, mais il fut débordé, comme cela arrive trop souvent aux chefs révolutionnaires. — Pour ne pas perdre son influence sur cette multitude dont il avait caressé tous les vices et flatté toutes les passions, il fit des préparatifs de défense.

Mais, au lieu de se battre, ces vaillants communistes se contentèrent d'entonner des cantiques. Münzer, en présence de l'ennemi, donna des preuves de la plus grande lâcheté. Ce charlatan avait promis l'appui de la Providence aux anabaptistes. « N'ayez pas peur de l'artillerie ennemie, leur disait-il : je recevrai tous les

boulets dans la manche de ma robe, qui vous servira de rempart. »

Cette plaisanterie rendit aux anabaptistes quelque confiance; mais c'est en vain qu'ils attendirent le miracle annoncé. Les boulets ne vinrent pas se blottir dans la manche de Münzer.

Les anabaptistes prirent la fuite vers Frankenhausen, — où ils furent poursuivis. Münzer, qui s'était caché, fut fait prisonnier. — Un *frère* avait vendu sa retraite. Cela se voit quelquefois.

Chose bien digne de remarque! dans toutes les révolutions, les mêmes faits se reproduisent constamment, pour l'éternel enseignement des peuples! Ce sont toujours des intrigants, des ambitieux, qui se mettent à la tête des foules en délire; rien n'est plus superbe que leur langage, rien n'est plus hautain que leur attitude; ils sont sans pitié quand il s'agit d'égorger leurs ennemis désarmés, sans pudeur pour commettre l'iniquité et la spoliation; mais, lorsque le moment solennel est venu où il faut payer de sa personne, ils laissent les dupes exposer leur vie et ils s'empressent de chercher leur salut dans la fuite.

Condamné au supplice, Münzer tomba en défaillance au moment fatal. — Le duc de Brunswick, qui avait ordonné sa mort, le conduisit jusqu'au lieu de l'exécution, l'assistant de ses soins et de ses prières, — spectacle bizarre qui peint toute une époque historique!

Pourtant, au moment où le bourreau le saisit, Mün-

zer, ayant demandé à parler, le fit en termes d'une extrême éloquence. Sa parole était haute et pure. Il ne parla pas de communisme. Il se contenta d'adresser aux princes de la terre une exhortation pleine d'onction chrétienne, dans laquelle, au nom de l'Evangile, il leur recommandait l'ardente charité envers les malheureux chrétiens qui gémissaient dans la servitude. Rien de touchant, rien de pathétique, comme ces derniers adieux d'un coupable à la vie. Münzer, qui avait vécu comme un brigand, mourut comme un juste.

En présence de ce supplice et des nobles paroles qui le précédèrent, on se sent à peine la force de flétrir ce malheureux. Et pourtant il faut être inexorable pour ces hommes qui abusent de leur talent pour égarer les peuples; qui, dépassant le but légitime des réformes, poussent l'ambition de la liberté jusqu'aux horreurs de la licence, et, dans l'égarement de leur fanatisme, rêvent le renversement de la société.

Münzer ne fut nullement, comme les démagogues l'ont représenté, le pieux apôtre et le sublime martyr de la fraternité, — dogme de paix et d'amour; — ce fut un factieux sanguinaire, soldat vaincu du communisme, — dogme de guerre et d'abrutissement. S'il avait réellement aimé les malheureux, les pauvres, les souffrants, il ne les eût pas avilis en leur imposant le joug dégradant de la matière; il n'eût pas sanctifié le crime, le meurtre; il n'eût pas flatté les populations dans leurs vices, et n'eût pas abusé de leur crédulité pour se faire

passer pour prophète. Il eût cherché sa puissance dans la force de la morale, non dans le prestige artificieux de l'imposture; il n'eût pas avili le peuple par des violences sans nom; il ne l'eût pas poussé dans les horreurs de l'anarchie. — Apôtre de la fraternité, ses armes eussent été la persuasion, non la haine.

La Guerre des Paysans ne se termina pas à la mort de Münzer; il y eut d'affreux excès, des crimes atroces. Les démagogues de l'Allemagne furent bientôt reniés par les populations, qui les avaient accueillis d'abord comme auxiliaires pour conquérir une liberté légitime; elles les abandonnèrent à la vue de leurs forfaits épouvantables. Ils furent terrassés et voués en masse au supplice.

Les représailles furent atroces, comme atroces avaient été les crimes des terroristes. On en fit une boucherie épouvantable. Ce fut un carnage horrible.

Cependant la doctrine déplorable de la communauté n'était pas étouffée.

L'anabaptisme, chassé sur ces points, parut abdiquer pour un moment toute prétention à la suprématie politique; il s'introduisit en Suisse, dans une certaine partie de l'Allemagne et en Pologne, comme une religion nouvelle.

Les anabaptistes de la Suisse se montrèrent plus pacifiques. Ils se contentèrent de prêcher, ne se sentant pas assez forts pour imposer leur utopie par les armes.

Ce que Luther avait fait en Allemagne contre la papauté, Zwingle l'avait fait en Suisse.

Sollicité par les anabaptistes de pactiser avec eux et d'embrasser leurs doctrines, Zwingle, comme Luther, refusa.

Chassés de Zurich, les anabaptistes, qui s'étaient établis dans cette ville, allèrent se réfugier à Zolicone, où ils perfectionnèrent la doctrine antisociale du communisme, et la formulèrent sous le titre de : *Profession de foi de Zolicone* (1525).

Le principe fondamental des dogmes de cette profession de foi est la communauté des biens. Les hommes seront imparfaits tant qu'ils ne vivront pas dans l'égalité absolue.

Vient ensuite l'abolition de la magistrature, — ce rêve chéri des malfaiteurs. Les magistrats sont *inutiles;* un vrai chrétien ne peut être magistrat.

Il est également interdit au chrétien anabaptiste de participer au service militaire, de prêter serment en justice et de soutenir des procès.

Les anabaptistes sont déclarés *impeccables suivant l'esprit*; par l'âme, ils vivent ici-bas comme les saints au ciel; par le corps, toutes les impuretés leur sont permises.

Les anabaptistes ne tardèrent pas à pratiquer également la communauté des femmes. Ils se vautraient dans toutes les débauches et prétendaient n'en être pas moins très purs.

Leurs âmes, par le nouveau baptême, étant impeccables, les excès auxquels ils se livraient ne pouvaient les souiller.

La luxure se trouvait ainsi protégée, dans ses déréglements, par la religion. Ils affirmaient que, plus ils se déshonoraient dans les honteuses voluptés de la chair, plus ils se rapprochaient de la perfection divine. Plus souvent un anabaptiste changeait de femmes, et plus il était vertueux !

Tous les vices étaient ainsi sanctifiés, honorés, donnés en exemple. On ne rougissait plus de rien dans la communauté.

Ajoutez à cela les extravagances de la folie, les contorsions des convulsionnaires, les visions des crisiaques et les révélations de prétendus devins et pythonisses, et vous n'aurez pas encore une idée exacte de l'effroyable état de dégradation et de démence dans lequel vivaient ces misérables.

Leur fanatisme les poussa quelquefois même aux plus grands crimes. C'est ainsi que, prétendant ou croyant réellement en avoir reçu l'ordre de la Providence, des anabaptistes égorgeaient leurs parents, leurs meilleurs amis, et offraient à Dieu ce *douloureux sacrifice.*

Les anabaptistes se répandirent dans toute la Suisse, essayant de séduire les travailleurs par l'espoir de l'oisiveté, les pauvres par celui d'un riche butin, les débauchés par celui de jouissances sensuelles infinies. Ils troublaient l'ordre de la République helvétique, exci-

taient à la sédition, et quelquefois même essayaient de fomenter la guerre civile. Ils furent l'âme de plusieurs conspirations. Après les avoir trop longtemps tolérés, après les avoir souvent avertis d'avoir à se contenir dans les bornes d'une propagande pacifique, les magistrats de la Suisse, inspirés d'ailleurs par l'esprit du protestantisme rival qui avait envahi ce pays, sévirent contre eux, et cette fois cruellement; ils leur firent payer cher leurs avertissements dédaignés. Poursuivis comme des bêtes fauves, les anabaptistes furent condamnés à être noyés, sentence horrible qui fut impitoyablement exécutée.

Luther avait été l'instigateur le plus actif de ces terribles représailles. Il s'efforçait de faire oublier la complicité morale, qui l'unissait à cette jacquerie niveleuse et barbare, par l'éclat de ses emportements contre ses auteurs. Sentant que la Réforme serait compromise à jamais s'il ne séparait pas nettement et avec bruit sa cause de celle des révoltés, il se prononça contre eux avec vigueur, déclarant qu'ils avaient exagéré ses doctrines.

« Puisqu'ils n'ont pas écouté mes exhortations, s'écria-t-il, *qu'ils soient exterminés !* que les seigneurs prennent les armes ! »

Trente mille de ces misérables ayant été taillés en pièces, Luther, dont les enseignements leur avaient mis les armes à la main, en ranimant le vieux ferment hussiste, qui couvait toujours en Allemagne, se montra sans pitié; au lieu d'intercéder pour eux, il excita, au con-

traire, les vainqueurs à ne pas écouter les inspirations de la clémence.

« Pas de grâce pour les paysans, s'écria-t-il; ils sont dans le ban de Dieu et de l'empereur! qu'on les traite *comme des chiens enragés!* »

Ceux des anabaptistes qui survécurent aux noyades se sauvèrent où ils purent; ils se répandirent sur les bords du Rhin, en Hollande, en Pologne, dans la Silésie, en Bohême, où ils fomentèrent de nouvelles anarchies.

Divisés ainsi par l'oppression des sociétés civilisées, les anabaptistes se partagèrent en diverses sectes (1529). En assez grand nombre ils se réfugièrent en Moravie, où ils fondèrent des établissements communistes, sorte de couvents pour les deux sexes réunis.

Leurs fondateurs furent Hutter et Gabriel Scherding, — disciples de Stork.

Campanella devait s'inspirer d'eux un jour.

Ces deux illuminés imposèrent un joug de fer à leurs partisans. Mais l'austérité ne put leur être infligée qu'au prix de leur liberté individuelle, et bientôt un grand nombre de *frères moraves* se détachèrent de cette association abrutissante. Les vices inhérents au système communiste firent le reste. Le vol, l'ivrognerie, la luxure, rongèrent les établissements de la Moravie. En même temps, la jalousie avait été une cause de discorde entre Hutter et Gabriel Scherding, les deux grands-prêtres anabaptistes; ils s'étaient disputés, puis séparés,

puis anathématisés. De là deux camps, deux partis. Les socialistes ont de la propension à se diviser et à devenir égorgeurs les uns des autres.

Hutter, qui s'était retiré, ayant été répandre le poison communiste en Autriche, fut pris et mis à mort. Son compère, resté seul, alla fonder de nouvelles colonies communistes en Silésie, qui n'eurent pas un autre succès que toutes les fondations de ce genre.

Cependant, la religion anabaptiste n'était point détruite; les protestations de Martin Luther étaient impuissantes à vaincre les nouveaux sectaires. Cela se conçoit aisément. Après avoir déchaîné le mal, Luther n'avait ni le droit ni la puissance d'en arrêter les effets. La même liberté qu'il avait invoquée contre l'Église pour se séparer d'elle, les anabaptistes l'invoquaient contre lui pour ne pas accepter son autorité. Et de fait, quand il avait livré l'Évangile à l'interprétation de la raison humaine, il n'avait pas à s'étonner que la raison conclût à une autre interprétation que la sienne. Ses emportements contre tous ceux qui se séparaient de sa réformation étaient donc profondément ridicules.

Ceci montre combien la division est au fond de toutes les révoltes contre l'autorité! Procédant du doute, quoi qu'ils en aient pu dire, les réformateurs du christianisme au XVIe siècle arrivaient fatalement au doute. Le mal a des conséquences inexorables. Ses pentes sont inflexibles. C'est ainsi que le socialisme nous

conduit au communisme, de même que le protestantisme nous conduit au matérialisme par le doute, — ce dissolvant de toute croyance.

Au surplus, Luther, avant de se mettre sous la protection des puissants de la terre, les avait flétris, et avait indiqué lui-même la conséquence politique qu'on n'allait pas manquer de tirer de ses théories religieuses :

« Les princes, avait-il dit, servent à Dieu de licteurs et de bourreaux ; ils sont, presque tous, ou les plus grands des imbéciles ou les plus mauvais des débauchés. »

La Réforme était entraînée, par la force même de ses principes, à renverser toute espèce d'autorité.

La Réformation, comme aujourd'hui le socialisme, manquait d'unité. Ses chefs étaient affreusement divisés. Ils vivaient dans la haine les uns des autres, ne s'épargnaient aucune injure, et ne consentaient à se faire mutuellement aucune concession.

Leur polémique, toute remplie des outrages les plus bas et des plus indignes violences, trahissait, comme celle de nos socialistes entre eux, la fureur de l'envie et la rage de l'impuissance.

La presse, au début de sa carrière, était déjà ce qu'on ne l'a que trop vue malheureusement depuis : outrageuse, vénale, sans dignité.

Notre époque rappelle celle-là. C'est la même licence, la même mauvaise foi, le même dévergondage dans les idées.

« Jamais on ne vit rien de plus séditieux ni de plus licencieux, dit un contemporain (1). On met le feu à la maison pour consumer les ordures. Le peuple secoue le joug des supérieurs et ne veut plus croire à personne. »

N'est-ce pas là le douloureux spectacle qui s'offre à nos yeux? Les honnêtes gens étaient tremblants devant le déchaînement de ce dévergondage; ils étaient « au milieu de ces démagogues comme Daniel dans la fosse aux lions ».

Comment eût-il pu en être autrement? Les paysans insurgés avaient commencé par adresser des demandes équitables et modérées; mais bientôt ils avaient écouté les sanguinaires discours de Münzer, que nous avons vu prêcher l'égalité absolue, le travail manuel obligatoire pour tous, et la communauté des biens.

« L'heure des méchants est venue, s'écriait Münzer avec la fureur du fanatisme révolutionnaire; — en avant, *que le glaive chaud de sang ne refroidisse jamais!* »

Horribles paroles! atroces provocations! voilà bien l'éternel langage des révolutionnaires, des socialistes de tous les pays et de tous les temps!

Cependant, l'idée luthérienne continuait à jeter l'anarchie dans les esprits, les entraînant vers le *rationalisme*, conséquence orgueilleuse du protestantisme, comme l'indifférence en matière de religion.

(1) Erasme.

C'était le développement de l'hérésie d'Arius et de l'hérésie de Pélage.

La société était tourmentée par le doute; beaucoup d'esprits ne tardèrent pas à tomber dans le matérialisme, plaie dévorante qui ronge encore le monde à cette heure.

Le cynique Rabelais, matérialiste audacieux, vint faire l'apologie de la jouissance, sanctifier les sens, la matière; attaquer l'ordre social, toutes les croyances, la religion, la science, le sentiment; faire l'apologie de tous les désordres, de toutes les anarchies, de tous les sensualismes.

Tel fut, dans le monde moral, le résultat du protestantisme. Il ôta au christianisme son sublime et divin caractère; il arracha les saintes croyances du cœur de l'homme; il entraîna la société civile au matérialisme et au néant, et poussa la société politique à la révolte contre toute espèce d'autorité, à l'anarchie, au communisme.

Et, tandis que ces affreuses théories fermentaient dans les têtes, les anabaptistes, soulevés de nouveau à la voix des sectateurs de Münzer, essayèrent de traduire en faits les conséquences dernières de la révolte religieuse.

Leur nouveau chef, Jean Mathias, boulanger, disciple de Melchior Hoffmann, l'anabaptiste hollandais, avait embrassé la religion nouvelle pour pouvoir répudier sa femme légitime et vivre dans le concubinage avec la fille d'un brasseur. Rapprochement bien digne d'être constaté : dans le même temps et pour le

même motif, Henri VIII, roi d'Angleterre, répudiait sa femme, Catherine d'Aragon, pour Anne de Boleyn, et se séparait de l'Église, qui n'avait pas voulu prêter une main complice à ce scandale ! Et voyez quels terribles résultats ces deux événements, — l'amour adultère d'un boulanger et l'amour adultère d'un roi, — eurent sur les destinées de l'Europe et du monde chrétien !... Jean Mathias révolutionna de nouveau l'Allemagne, sur laquelle il souffla le communisme; Henri VIII, tyran sanguinaire et libertin, jeta sa patrie dans les erreurs du protestantisme, — tout en feignant de rester catholique.

Mathias le boulanger était un intrigant qui ne manquait ni d'audace ni de faconde. Il avait cette éloquence populaire qui, bien que très éloignée des formes littéraires, n'en est pas moins, jusqu'à un certain point, séduisante par son abondance, sa chaleur, sa fougue entraînante et le pittoresque de sa diction.

Mathias prit le nom d'*Enoch*, à l'imitation de son maître Hoffmann, qui s'était intitulé *Elie*; — puis, cet acte de haute modestie accompli, il se nomma douze apôtres, qu'il chargea d'aller répandre parmi les nations la théorie de l'anabaptisme et du communisme. Il avait été l'un des auteurs de l'évangile de cette secte, livre infâme, première et sensuelle parodie du saint Évangile du Christ. On y prêchait :

La venue du Sauveur avant la fin du monde,

L'extermination des puissants de ce monde par le fer et la flamme,

La déchéance des magistrats,
L'égalité absolue,
La communauté des biens,
Et la pluralité des femmes.

Les complices de Mathias allèrent porter partout leur mysticisme démagogique; ils parvinrent enfin à s'emparer par la ruse de la ville de Munster, — capitale de la Westphalie. Ils en chassèrent les magistrats, pour se mettre à leur place, et commencèrent, comme jadis Münzer à Mulhausen, à mettre à exécution leur rêve politique, social et religieux.

A la tête de la république communiste de Munster se distinguaient : Rothman, ancien prêtre catholique, puis ancien pasteur luthérien, puis ancien partisan de Zwingle, puis enfin anabaptiste, esprit capable, puissant orateur, mais homme immoral et versatile, sans conscience, n'ayant ni la dignité de son talent ni la majesté de sa science, intelligence de premier ordre tombée dans l'avilissement, dans les égouts de la démagogie : nouvel exemple que la capacité ne suffit pas pour réussir quand elle n'est pas accompagnée de la probité dans le caractère et dans les convictions !

Puis Knipper-Dolling, bourgeois orgueilleux, instrument grossier dans des mains habiles, persuadé qu'il était très supérieur parce qu'on le lui disait pour mieux se servir de lui; dupe se croyant doué d'une grande rouerie, en somme maladroit; sacrifiant à l'ambition vulgaire de devenir chef d'insurgés le repos de sa famille,

le salut de sa personne et le calme de sa conscience.

Puis enfin, de tous celui qui devint le plus célèbre, Jean de Leyde.

Son véritable nom était Jean Bocold. Il était hôtelier dans la ville de Leyde.

Il avait reçu une certaine éducation dans sa première jeunesse; il en abusa pour prendre un détestable empire sur les masses. Répudié par son père, riche bourgmestre en Hollande, il avait épousé la fille d'un pilote. Sa maison ne tarda pas à devenir une sorte de club où les jeunes gens les plus exaltés se réunissaient pour écouter les productions du poëte-hôtelier. Là les têtes se montaient; on s'enivrait de brûlantes paroles de révolte et de haine, en même temps que de liqueurs alcooliques. — La demeure de Jean de Leyde servait également de lieu de rendez-vous à la débauche: — honte qui n'est pas rare parmi les insulteurs de l'autorité.

Avec son éducation manquée, l'ardeur de son ambition et l'audace de sa vanité, Jean de Leyde offre le type, connu dans toutes les révolutions, de ces jeunes gens impatients de bien-être, mais sans vertus, sans résignation, sans austérité de mœurs, qui, incapables de s'élever dans une société régulière au rang que leur eussent mérité leur intelligence mieux cultivée et une vie différente, se vautrent comme à plaisir dans la démagogie, dominent la populace trompée de l'ascendant de leur parole et deviennent les chefs des insurrections.

Jean de Leyde était un homme à passions brutales,

ardent à la poursuite des jouissances, supérieur à sa profession par ses capacités, inférieur aux artisans par sa paresse, son immoralité et son orgueil.

L'anabaptisme promit à ce débauché un moyen facile d'arriver à la satisfaction de ses goûts; il l'embrassa avec une fureur délirante. Il chassa sa femme, et vint ensuite en vainqueur à Munster. Il se donnait alors comme prophète, et, lui aussi, se faisait appeler *Élie*. — Il était accompagné de Mathias. Après en avoir imposé à l'ignorance de la multitude par des prophéties, de faux miracles, de prétendues révélations et de terribles menaces, — les deux sectaires, devenus maîtres de la ville, y organisèrent la terreur. On vit des foules de catholiques, hommes, femmes, enfants, vieillards, chassés, menacés dans les rues aux cris de :

« *Le nouveau baptême ou la mort* ! »

Ou la mort ! tel est l'éternel refrain des démagogues !

Munster ne tarda pas à offrir le plus indigne spectacle. Les cérémonies du culte catholique furent parodiées dans de hideuses mascarades. L'athéisme profanait la religion : c'était le carnaval du socialisme.

Tout ce qu'il y avait d'honnête et de modéré à Munster s'était enfui ou avait été assassiné.

Les brigands démagogues étaient restés maîtres souverains de la place. Les églises et les habitations particulières furent pillées, tout fut dévasté. Le communisme inaugura son règne infâme par la destruction de tout ce qui était art et poésie. On brûla les tableaux et les bi-

bliothèques; les vitraux précieux, les statues, furent brisés : c'était le vandalisme démagogique dans toute son horreur. Cette pauvre cité était devenue le théâtre de toutes les monstruosités que le crime puisse enfanter.

La littérature, les arts, la science, furent officiellement bannis de la république.

Il est bon de remarquer que partout l'esprit révolutionnaire est le même; c'est toujours le même fanatisme, les mêmes ruines. Tout ce que nos pères ont vu en 1793 se passait à Munster en 1535. C'était le même gouvernement, despotique et sanguinaire dans ses actes, avec des paroles de liberté et de fraternité; c'étaient les mêmes saturnales, l'espionnage encouragé, la délation récompensée, la mort pour ceux qui possédaient quelque chose, — et, au milieu de tout cela, l'anarchie, la jalousie, la haine entre les chefs.

Mathias avait usurpé la dictature sous le nom ridicule de *premier prophète inspiré.*

Tombé, dans une sortie, au pouvoir des épiscopaux qui assiégaient la ville communiste, il fut remplacé au pouvoir suprême par Jean de Leyde.

Ce jeune débauché se fit nommer *roi de Sion*, se donna une cour pompeuse, et fournit l'exemple de la plus ignoble luxure au pouvoir. Il avait greffé la polygamie et la communauté des femmes sur la communauté des biens, dès le principe proclamée et mise en pratique.

« Une de ses dix-sept femmes vint à douter de lui,

il la décapita de sa main au milieu des seize autres, prosternées et chantant des cantiques (1). »

Les débauchés de la ville ne manquèrent pas d'imiter l'exemple donné par le chef; la prostitution devint la publique occupation de la communauté; les mères qui refusèrent de livrer leurs enfants, les jeunes filles dont la pudeur se révolta contre ce libertinage effroyable, furent violentées, quelquefois même mises à mort.

En un mot, c'était le règne dégoûtant du matérialisme, de la bestialité, de la barbarie.

Toutefois, Jean de Leydè ne put détruire la religion, la propriété et la famille, sans opposition. Il y eut des pères qui refusèrent de laisser leurs filles à la merci des libertins; — la morale chrétienne, la famille, la société, outragées, trouvèrent quelques héroïques défenseurs. Mais ils tombèrent bientôt, martyrs de cette plus sainte des causes. Ils furent massacrés par les communistes; leurs cadavres furent déchirés en morceaux et traînés dans les rues par les socialistes, avec ces hurlements sauvages, ces rires féroces, ces cris barbares, dont la France retentit dans les jours de la terreur.

On raconte que Jean de Leyde, ivre de vin et d'impudiques voluptés, s'arrachait parfois des bras de ses concubines pour venir massacrer lui-même quelque *modéré*, quelque *réactionnaire*, de sa propre main. Il aimait, dans son âcre soif de carnage, à plonger son bras

(1) Th. Lavallée.

nu dans le ventre ouvert et sanglant des victimes, à jouer avec leurs entrailles chaudes et leur cœur palpitant encore, comme font le tigre et la hyène aux animaux qu'ils vont dévorer.

Qu'il se trouve de tels monstres parmi les hommes, voilà ce que l'on ne comprend pas. L'esprit humain recule épouvanté devant tant de scélératesse.

Ah ! que les communistes disent, s'ils le veulent, que nous sommes *les ennemis du progrès et de l'humanité ;* qu'ils nous outragent à leur aise ; mais nous ne cesserons de dire aux peuples que le matérialisme socialiste est la route de la barbarie, et qu'il nous mènerait tout droit à la sombre et dure agonie des empires qui ont perdu l'espérance avec la foi !

Jean de Leyde s'était mis au-dessus du commun des mortels, lui et tous les membres de sa cour, et par son luxe et par ses crimes. Il rendait la justice et appliquait lui-même la sentence, qui était ordinairement la mort. Ensuite il ordonnait des danses *sacrées* autour des cadavres de ses victimes.

Le poëte de Leyde était devenu le plus cruel de toutes les bêtes féroces de Munster.

Voilà le résultat de l'application du communisme !...

Enfin, Jean de Leyde et ses complices, assiégés par l'évêque de Munster, furent vaincus ; la ville fut prise d'assaut ; Jean de Leyde, fait prisonnier, périt dans les supplices. — Il n'avait pas vingt-sept ans.

Jean de Leyde avait vainement attendu des secours des communistes-anabaptistes de la Hollande. Ceux-ci avaient tenté une insurrection à Amsterdam, ils avaient massacré quelques soldats et s'étaient emparés de certains points stratégiques; mais leur exécrable complot avait échoué, comme plus tard échoua à Paris celui de Gracchus Babœuf. Ils ne purent assassiner les principaux habitants, décréter l'égalité absolue, le partage des biens, le nouveau baptême et la communauté des femmes, comme ils se l'étaient promis. L'insurrection fut étouffée la même nuit (10 mai 1535).

Le communisme, chassé de la Hollande et de la Basse-Allemagne, ne fut pas encore anéanti. Le mal est dans l'humanité.

Les doctrines des anabaptistes franchirent la Manche et passèrent dans la Grande-Bretagne; elles enfantèrent là le puritanisme, qui devait engendrer une république militaire et religieuse.

Débarrassé de l'anabaptisme, la religion catholique resta encore en présence du protestantisme, qui avait déchaîné l'impétueux torrent de ces passions révoltantes.

Voici les principaux chefs de cette secte des anabaptistes :

Melchior Hoffmann, — mourut en prison à Strasbourg.

Jean Tripenmacher, — périt en Hollande sur un bûcher.

Jean de Leyde, le plus fameux de tous, que nous avons vu nommé roi par les anabaptistes et qui avait établi la polygamie, périt avec Knipper-Dolling et Krechling, ses conseillers, dans les plus affreux supplices, après avoir été montrés tous les trois dans des cages de fer (1536). — Leurs cadavres furent replacés dans ces cages après l'exécution, et y restèrent, suspendus à une haute tour.

En Hongrie et en Moravie, les anabaptistes eurent le même sort.

En Angleterre, on les laissa plus libres après les premières persécutions. — Les *Quakers* peuvent être, jusqu'à un certain point, regardés comme les descendants des anabaptistes anglais.

Les modernes socialistes qui infestent la France se sont très évidemment inspirés de l'atroce démence des anabaptistes.

C'est là que MM. Louis Blanc et Pierre Leroux ont été chercher l'idée de confondre le pouvoir religieux et le pouvoir politique; c'est là encore que Fourier a pris la pensée de faire de la terre un paradis matériel; le culte de la chair, prêché par les saint-simoniens, était en honneur à Zolicone et à Munster; — enfin, toutes les turpitudes, toutes les folies, toutes les débauches, que nous prêchent les socialistes du XIXe siècle, étaient prêchées et traduites en odieux faits par les anabaptistes.

Ces aberrations frénétiques s'enchaînent toutes les unes les autres comme des anneaux maudits ; les mœurs, les folies, les crimes, des socialistes de ce temps-là, ont été renouvelés par leurs successeurs dans la voie d'iniquité, et ne manqueraient pas de l'être encore par nos adversaires s'ils avaient un moment le dessus.

Les modernes sectaires du socialisme se sont inspirés de leurs devanciers ; leurs écrits respirent le même esprit que celui qui domine dans la *République* de Platon, dans la *Profession de foi de Zolicone* et dans le livre du *Rétablissement*.

Les anabaptistes eux-mêmes avaient renouvelé toutes les horreurs commises autrefois (1318) par les *Jacques*, ces autres adversaires de la propriété, qui « attaquaient les châteaux, les brûlaient, massacraient leurs habitants, accablaient leurs prisonniers d'outrages et de tortures, violaient les femmes, brûlaient les enfants ».

Car partout les ennemis de la propriété se ressemblent.

Quelle meilleure preuve en voudrait-on que de mettre en regard de ces atrocités les crimes commis par les monstres forcenés de la Terreur, en 1793 !

Voici les chiffres approximatifs des victimes de ce temps de brigandage, que les *Républicains rouges*, les Républicains sanguinaires, les Républicains logiques, espèrent nous ramener :

Ces chiffres ont la douloureuse éloquence du martyre.

On compte, et c'est un Républicain lui-même qui en

a fait le relevé, 18,613 guillontinés pendant la Terreur, savoir :

Ci-devant nobles.	1,278
Femmes idem.	750
Femmes de laboureurs et d'artisans. . .	1,467
Religieuses.	350
Prêtres.	1,135
Hommes non nobles, de divers états. . .	13,633
Total.	18,613

Femmes mortes par suite de couches prématurées.	3,400
Femmes enceintes et en couches. . . .	348
Femmes tuées dans la Vendée.	15,000
Enfants idem	22,000
Morts dans la Vendée.	90,000
Victimes sous le proconsulat de Carrier, à Nantes.	32,000

dont : Enfants fusillés, 500. — Enfants noyés, 1,500. — Femmes fusillées, 264. — Femmes noyées, 500. — Prêtres fusillés, 300. — Prêtres noyés, 460. — Nobles noyés, 1,400. — Artisans noyés, 5,300.

Victimes à Lyon.	31,000

Il n'est pas question ici des massacres, des égorgements, noyades et fusillades de Versailles, des Carmes, d'Avignon, de Toulon, de Marseille, etc.

Tel est le lâche spectacle de l'assassinat des femmes et des enfants, que seule la République terroriste de Paris a donné au monde ! — N'oublions pas que la moderne Montagne et les démocrates socialistes dont nous exposons les idées acceptent la solidarité de ce temps calamiteux, en outragent les victimes et en glorifient les bourreaux. Cela suffit pour les condamner et pour frapper de la malédiction du peuple leurs principes et leurs traditions.

Cependant, tandis que les anabaptistes tentaient par les armes d'établir la communauté, un philosophe anglais, du nom de Thomas Morus, publiait, sous le titre d'*Utopie*, un ouvrage qui fit grand bruit, non pas à cause de l'attrait qu'offrait aux imaginations trompées la société idéale inventée par l'auteur, mais bien en raison des vigoureuses, incisives et quelquefois saines critiques qu'il renfermait contre les abus de son époque.

Que Thomas Morus, chancelier du roi d'Angleterre, fût réellement communiste, c'est ce dont plusieurs ont douté; mais ce qu'il est impossible de ne pas reconnaître, c'est qu'il fut très utile à nos socialistes modernes, car c'est chez lui que plusieurs d'entre eux, et principalement M. Cabet, ont été prendre leurs systèmes de régénération sociale.

Thomas Morus critique avec la plus grande amertume la propriété individuelle; ces passages de son livre sont empreints d'une violence passionnée; ses déclamations

ont servi de modèle à tous les socialistes qui se sont produits depuis, et le nom de son livre est resté à ce genre de tentative.

Nous expliquerons les moyens d'application de M. Cabet, plagiaire de Thomas Morus; — aussi bien est-il inutile d'entrer ici dans ces détails.

L'*Utopie* est un pays imaginaire comme l'*Icarie*.

Comme en Icarie, le luxe est inconnu en Utopie. Le travail est commun à tous; il y a un uniforme pour tous les associés. — On mange tous ensemble. Thomas Morus conserve les belles-lettres, les sciences, et principalement la musique.

Il y a des hôpitaux pour les malades; — nul ne peut être soigné à part.

Il est défendu à tout communiste de l'Utopie de voyager sans la permission des magistrats, car, et cela est bien remarquable, tous les faiseurs de systèmes socialistes s'arrangent toujours de façon à supprimer d'une manière ou d'une autre la liberté individuelle !...

Thomas Morus prétend qu'en Utopie, la famille est *conservée*, mais le divorce est parfaitement admis; chaque famille doit avoir le même nombre de personnes; celle qui compterait plus d'un certain nombre de membres serait obligée de déverser ce trop-plein dans une famille moins nombreuse.

Ce sont les magistrats qui opèrent ce transvasement selon leurs caprices. — Thomas Morus appelle cela *con-*

server la famille. M. Pierre Leroux a commis le même abus de langage.

On le voit, toujours cette institution de la famille est tellement liée à celle de la propriété que ceux qui détruisent l'une ne peuvent s'empêcher de porter atteinte à l'autre, directement ou indirectement.

Comme à Lacédémone et dans l'île de Crète, il y a des esclaves en Utopie; ils sont recrutés parmi les condamnés et les prisonniers de guerre.

Les *frères associés* qui refusent de travailler pour la communauté et comme il convient aux magistrats utopistes sont réduits en esclavage, — nouvelle atteinte à la liberté individuelle, à la spontanéité de l'homme!

Ce système social renferme tous les défauts des autres productions de ce genre : c'est toujours l'homme plongé dans la servitude; l'indépendance personnelle opprimée; le citoyen réduit à l'état de machine, de bête de somme; l'âme étouffée, engourdie, énervée; — despotisme, anarchie, matérialisme.

La politique étrangère de l'île de l'*Utopie* n'est pas moins hideuse que sa constitution sociale.

L'argent, qui est méprisé dans l'île, sert pour corrompre les diplomates étrangers, pour encourager et salarier les querelles intestines et les guerres civiles dans les autres pays. C'est la politique de la ruse, de la perfidie, de l'injustice, de la force. Rien de plus immoral que cette politique artificieuse. C'est celle de l'Angleterre protestante.

Tel est le livre de l'*Utopie*. Ajoutons que les magistrats ordinaires s'appellent *syphograntes* ou *philarques*; que les magistrats supérieurs s'appellent *protophilarques* ou *tranibores*.

En ceci les socialistes du XIX[e] siècle ont encore imité Thomas Morus, en inventant des mots bizarres pour désigner les choses les plus simples.

L'*Utopie* amusa, dès son apparition, les représentants du principe autorité; nul d'entre eux ne vit le danger caché dans cette fantaisie. Ils ne soupçonnaient pas que, quelques années plus tard, les anabaptistes allaient mêler ces principes subversifs à leurs idées religieuses et offrir à l'Europe le spectacle d'horribles scandales.

En somme, Thomas Morus exerça une action funeste dans le monde par la publication de son livre.

Que, dans les invectives de Thomas Morus contre la société de la Grande-Bretagne, il y eût, à travers une foule d'exagérations, certaines critiques qui ne manquaient pas de justesse, cela est bien évident. Que les misères des classes laborieuses signalées par lui soient aussi vraies que poignantes, qu'elles l'aient été encore davantage dans son temps, cela est encore certain. Et nous n'aurions que des éloges à prodiguer à son indépendance s'il se fût contenté de signaler les abus, de flétrir l'égoïsme et d'élever une voix calme, pacifique, généreuse, en faveur de souffrances horribles et imméritées. Rien de mieux; nous l'applaudirions de toutes nos forces : car, nous aussi, nous sommes de ceux qui aiment ar-

demment nos semblables, de ceux qui prêchent la charité évangélique, la fraternité chrétienne. Mais Morus dépassa ce but honnête; il attaqua les fondements mêmes de l'ordre social, et fournit des inspirations aux anarchistes.

Ce ne fut qu'un siècle plus tard qu'un écrivain, Campanella, vint continuer l'œuvre de Thomas Morus, et, exagérant encore les principes développés dans l'Utopie, prêcha le communisme radical tel que les anabaptistes de Munster l'avaient pratiqué.

Thomas Campanella, dominicain, publia un ouvrage communiste intitulé : *La Cité du Soleil*, dans lequel il se déclare partisan du despotisme et de l'anéantissement absolu de la Famille.

Nul, autant que Campanella, n'a méconnu les lois de la nature, les besoins de l'âme humaine. Moine, il veut faire du monde un immense monastère. Il prescrit la pauvreté générale et absolue.

Comme plus tard les saint-simoniens, il veut un chef, souverain pontife, père suprême, un pape de contrebande, — une contrefaçon ridicule, qu'il appelle *Soleil*.

Comme Platon et Lycurgue, Campanella veut la communauté des femmes : car il a compris qu'il est impossible d'arracher le sentiment de la propriété du cœur de l'homme, si auparavant on ne l'a pas dépravé au point de le détacher de celui de la famille. Il confesse que, tant que l'homme aimera sa femme, ses enfants, son père et sa mère, il voudra travailler pour eux, non pour les autres, et qu'il sera attaché à la propriété.

Rien de cynique, rien d'immoral, rien de dégoûtant, comme son système de l'*accouplement des sexes* sous la direction tyrannique de ses magistrats. Platon est dépassé.

Ce n'est guère la peine d'ajouter que chacun est obligé de travailler manuellement; que les repas se prennent en commun : — c'est toujours et partout, chez tous les écrivains communistes et dans toutes les écoles, les mêmes moyens, — le même esprit, les mêmes erreurs.

Comme de nos jours M. Pierre Leroux, Campanella s'égare dans les brouillards d'une métaphysique incompréhensible.

La maladie socialiste offre les mêmes caractères chez tous ceux qui en sont atteints. Ils ne s'arrêtent plus dès qu'ils ont rompu avec la raison, ils se perdent dans les mêmes routes de l'erreur.

Il y a très peu de différences entre tous ces systèmes. Les uns prennent pour base de l'émulation la peur des châtiments, comme Thomas Morus; les autres le fanatisme impossible du devoir, de la fraternité, etc.., comme Campanella, M. Louis Blanc et d'autres.

On ne fit pas attention à *La Cité du Soleil* de Campanella de son vivant; mais ses déplorables doctrines ont été exhumées, depuis, avec enthousiasme par les socialistes : nous avouons qu'il était digne de cet honneur.

Son communisme est assez radical, assez despotique, assez impudique, pour qu'il ait mérité que les ennemis de la propriété et de la famille lui aient décerné leurs honteuses couronnes.

La communauté ne pouvait manquer de trouver des partisans dans ce XVIIIe siècle où la débauche de l'esprit apparut dans toute sa vigueur, dans toute son audace.

Le XVIIIe siècle eut le tort de propager cette idée, que l'antiquité grecque et romaine était un temps très regrettable et le type de la plus haute civilisation à laquelle l'humanité puisse jamais atteindre.

La philosophie de cette époque fut matérialiste, et par conséquent ennemie du Christianisme. Le détruire devint le but de tous ses efforts; elle le tenta par le déisme épicurien de Voltaire, par l'athéisme de Diderot, par les tristes adorations de Rousseau pour l'état sauvage, par le scepticisme de Bayle, par les critiques de Bolingbroke, par les attaques contre la propriété dirigées par une foule de publicistes, attaques enveloppées d'un sentimentalisme humanitaire chez Jean-Jacques, exposées avec un cynisme jusque-là inconnu par Brissot de Warville, que les évènements rendirent plus tard célèbre.

Mais si, de tous ces hardis démolisseurs, il n'en est pas qui se fussent positivement déclarés communistes, car la plupart critiquaient sans conclure, avant eux, Morelly et Mably avaient osé prêcher la communauté.

Morelly, comme Platon et Campanella, continuateur de Lycurgue et de Platon, composa un roman socialiste qu'il appela *Iles flottantes*, *ou La Basiliade* (1753).

Cet ouvrage, dans lequel il préconise une société vivant sous les lois du communisme, ayant été l'objet des

attaques les plus vives, Morelly publia, deux ans plus tard, en réponse aux défenseurs de la propriété, un autre livre intitulé *Code de la Nature*, dans lequel il résuma ces idées qu'il avait prônées comme très originales, bien qu'il les eût prises dans la tradition funeste, torrent impur dont nous avons rapidement remonté le cours.

Toutefois, plus hardi que ses devanciers, Morelly, pour donner une base morale au système, nia résolument les sentiments les plus intimes du cœur de l'homme. Il nia que l'homme ait en lui l'amour de soi, — sentiment naturel, nécessaire à sa propre conservation, dont l'exagération s'appelle égoïsme, mais que tempèrent la raison, la morale, la pensée de Dieu.

Comme Fourier, Morelly légitime toutes les passions. — C'est la tendance générale des matérialistes, des réformateurs socialistes.

Le péché originel, d'après Morelly, est une pure fiction. L'homme sort parfait des mains du Créateur; c'est la société qui le déprave, c'est la propriété qui le rend pervers.

Les moralistes, les législateurs, les hommes religieux, qui ont méconnu cette vérité fondamentale, sont des fourbes, des méchants, des empoisonneurs publics. Il n'y a qu'un vice, l'avarice; détruisez la propriété, vous détruisez l'avarice. Plus de cause, plus d'effet. — M. Proudhon, qui se prétend si neuf, si hardi, si original, a spolié tout cela.

Dans la société telle que la comprend Morelly, la propriété individuelle est abolie, comme chez M. Cabet; tout citoyen est fonctionnaire public, comme chez M. Pierre Leroux; tout le monde travaille selon ses forces et ses talents, et les devoirs seront réglés là-dessus, comme chez M. Louis Blanc; les produits sont répartis, comme chez Thomas Morus; toutes les passions doivent être encouragées, comme chez Fourier; enfin, ses déclamations contre l'ordre social se retrouvent dans tous nos démolisseurs modernes, et s'étaient déjà produites avec plus ou moins de violence chez les démolisseurs qui l'avaient devancé dans la lice.

Comme après lui Rousseau, Morelly ne veut pas qu'on parle de Dieu aux enfants avant qu'ils aient atteint l'âge de raison; l'*Emile* de Jean-Jacques est, à certains égards, la brillante traduction des élucubrations de Morelly.

L'organisation du travail, les lois, les décrets de Morelly, égalent tout ce qu'on connaît dans ce genre.

Comme quelques-uns, les plus inconséquents des communistes, — Morelly conserve la famille et le mariage, mais il autorise, il encourage le divorce.

La *tendresse sociale* est obligatoire. — L'homme, étant créé bon, et n'étant plus dépravé par l'infâme propriété, aimera tous ses frères avec idolâtrie.

On ne reconnaîtra d'autre religion que celle de la Divinité; — c'est le culte de l'Être suprême de Robespierre, c'est le déisme vague et sentimental de Rousseau.

Morelly interdit les sciences et les arts. Le *frère associé* est attaché à la terre ; on étouffe son âme, on dégrade son intelligence, on en fait un stupide animal.

Tous les communistes se ressemblent, et ces détails deviennent fastidieux. Passons vite.

L'organisation politique de la communauté de Morelly, on la connaît déjà. Chacun est fonctionnaire à son tour ; c'est l'égalité absolue organisée. Rien ne manque au bagage ordinaire de tout bon socialiste.

Les lois de Morelly ne sont pas douces, surtout à l'égard des scélérats qui auraient l'audace de prononcer le mot exécrable de *propriété*. Celui qui aura parlé de cette chose détestable sera enfermé vivant et pour toute sa vie dans un affreux tombeau, « *comme fou furieux et ennemi de l'humanité* ». Les enfants et autres parents de ce grand criminel quitteront son nom, désormais déshonoré par le plus grand des forfaits.

Tel est le sort exécrable que messieurs les communistes réservent tous, sans exception, à leurs adversaires, si jamais ils triomphent.

Malgré leur peu de modestie, ils avouent implicitement, par les tortures qu'ils inventent contre ceux qui ne voudraient pas se soumettre à leur régime, qu'ils prévoient qu'on leur ferait une opposition dangereuse s'ils réussissaient à s'emparer un moment du pouvoir. Ceci démontre encore une fois le peu de cas qu'on doit faire de leurs protestations pacifiques et de l'affectation de leur respect pour la liberté.

Il est également prouvé que ces tyrans ne sont pas de bonne foi : car, s'ils étaient sûrs de faire le bonheur de l'humanité, comme ils le disent si haut, ils ne prendraient pas de semblables précautions contre les récalcitrants, car ils n'admettraient pas qu'il pût y en avoir. Effectivement, qui serait assez insensé pour refuser de vivre sous une législation qui ferait de la terre un paradis?...

Cette nécessité des châtiments, qu'ils reconnaissent indispensables, est une protestation d'eux-mêmes à eux-mêmes. Si le communisme ne peut s'établir par le consentement unanime, il froisse donc la liberté humaine et nos sentiments les plus chers? La propriété est donc un droit et un besoin naturel? Puisque vous faites des lois pénales d'une sévérité inouïe pour nous forcer à travailler en commun, c'est donc que nous ne le voudrions pas de cette façon et en dehors des justes conditions que nous trouvons dans la société actuelle, c'est-à-dire avec l'assurance de toucher le prix de nos peines et d'en pouvoir disposer selon notre volonté? Vous comptez donc bien peu sur le charme qu'on trouverait dans votre société, que vous inventez d'affreux supplices pour ceux qui seraient tentés de s'en affranchir? — Allons, en vérité, vous n'êtes pas forts, vous n'êtes pas plus forts les uns que les autres; mais vous êtes despotes et corrompus au même degré.

Le ton sentencieux de Morelly, son orgueil, sa présomption étroite, son absence de toute pudeur et de

toute modestie, ont évidemment servi de modèle à l'insupportable et triomphale outrecuidance de M. Louis Blanc. Tous deux se déclarent juges et infaillibles avec le même aplomb; Morelly *renaît dans l'humanité* en M. Louis Blanc, — comme dirait M. Pierre Leroux, — avec toutefois cette différence grande que, dans l'hypothèse de M. Pierre Leroux, il y a amélioration et progrès dans la renaissance, tandis que, dans la nôtre, ici il y a abâtardissement et décadence.

Entre Morelly et Gracchus Babœuf on trouve un historien, Mably, qui, lui aussi, vint donner son coup de pied de socialiste à la propriété.

Il n'a fait que reproduire, dans ses *Doutes sur l'ordre naturel et essentiel de la société*, les critiques exagérées de tous ses devanciers contre l'ordre social et leurs pauvres arguments en faveur de la vie en commun. — La propriété est la source hideuse de laquelle découlent tous les maux qui assiégent l'humanité, tous les vices qui la dégradent; — la propriété n'est ni dans la nature, ni dans le droit: c'est une usurpation *morale;* — la vérité, c'est *la communauté des biens*, *l'égalité absolue*, etc. Toujours *ejusdem farinæ*. — Il y a des refrains à l'usage de ces écrivains sans principes.

Mably publia aussi un *Traité de la législation* et un autre livre, *Des droits et des devoirs du citoyen*, dans lesquels il s'efforce de démontrer l'excellence de l'Utopie. — Lui aussi il remplace le sentiment de la personna-

lité par *le dévouement*, *l'amour*, *la fraternité*, qui ne peuvent manquer de régner dans le cœur des heureux mortels vivant en communauté. Ce n'est pas la propriété qui inspire l'ardeur du travail, c'est la passion du communisme, cette chimère de l'âge d'or, si facile à réaliser, dit Mably.

L'auteur ne manque pas d'invoquer l'éternel exemple de Sparte, essai cependant bien loin d'être en faveur de l'Utopie; il adore les institutions de ce pays; Lycurgue est son Dieu, Platon son modèle. Il n'ose pas, malgré cela, se déclarer athée et amateur de la communauté des femmes. Il admet, avec Platon, MM. Louis Blanc et Leroux, qu'on doive commencer par passer par un état transitoire avant d'appliquer radicalement le communisme. La société est malade de la propriété, comme on est malade de la peste, et il faut prendre beaucoup de ménagements pour la guérir.

Plusieurs écrivains de cette époque (comme plusieurs écrivains de la nôtre), sans oser se déclarer absolument communistes, se firent néanmoins remarquer par leurs invectives à la propriété.

Tel fut Jean-Jacques Rousseau : nul plus que lui ne mêla avec un plus admirable talent la vérité à l'erreur.— Au reste, plein de contradictions, déclamateur imprudent contre la propriété dans un passage, ardent et sage défenseur du même principe dans un autre, il ne peut, en somme, être classé parmi les communistes, et c'est

par une de ces perfides interprétations qui leur sont familières que les communistes le proclament un des leurs.

Malgré ses erreurs, ses paradoxes, et quelque funestes et déplorables qu'aient été certaines de ses doctrines, il n'est pas permis d'oublier que Jean-Jacques a solennellement déclaré que la société humaine *n'était pas possible sans la propriété.*

Ensuite, si scandaleuse qu'ait été sa conduite privée comme père, ne se déclara-t-il pas l'ardent admirateur, le poétique et dévoué défenseur de la famille, de la famille et du mariage chaste et dévoué selon Dieu ?..... S'il échappa à la vérité catholique, au moins se montra-t-il constamment adorateur religieux et sincère de la Providence.

Rousseau a violemment critiqué la société et même la civilisation ; mais il n'a jamais conclu à des bouleversements absolus dans les bases de l'édifice. — Les égorgeurs de la Terreur, qui affectaient tant d'admiration pour lui, et torturaient ses écrits pour les plier au caprice de leur féroce ambition, eussent été très certainement désavoués par lui. Rousseau n'eût pu voir, sans protester, de pauvres femmes et des enfants en bas âge jetés pêle-mêle dans les cachots, égorgés dans les charniers démagogiques ; insultés, mutilés, outragés dans leur sainteté, leur faiblesse et leur pudeur ; puis traînés, pâles, échevelés, sanglants, par des brigands hideux, sur

l'échafaud de la république, élevé *par les hommes de la fraternité !*

Oui, les socialistes modernes se sont presque tous inspirés de quelques amères satires du *citoyen de Genève ;* mais, ces pages éloquentes et voilées par la pudeur de la forme, ils les ont traduites dans le langage le plus cynique et le plus honteux. Ces falsifications impures et et déloyales, très frappantes surtout chez Fourier et chez M. P.-J. Proudhon, ne nous donnent pas le change. Rousseau, malgré ses fautes, ses erreurs et ses paradoxes, quelquefois funestes et souvent trop rigoureusement pris à la lettre, est un des adversaires du communisme. C'est par opposition aux vices de la civilisation de son siècle qu'il oppose l'état de nature. Ses critiques s'appliquent bien plutôt à la société si corrompue, si matérialiste, si sensuelle, dans laquelle il vivait, qu'à la forme sociale en général ; et, s'il existait encore, il serait dans notre camp, défendant, avec ce style à la fois chaste, pur, spiritualiste et nerveux, — Dieu, la famille et la propriété. Les terroristes de 93 l'eussent égorgé, ils l'eussent envoyé à la boucherie démagogique comme *modéré ;* les socialistes modernes le maudiraient, toujours comme *modéré ;* ils l'appelleraient *aristocrate*, *homme à préjugés*, *jésuite*, tout en espérant une victoire qui leur permît de l'envoyer à l'échafaud, en compagnie de tous les défenseurs de la société, de la civilisation, de la liberté et du progrès.

Rousseau, âme froissée et malheureuse, esprit maladif; si élevé par les inspirations, si ignoble dans sa vie; tantôt fange, tantôt lumière; imagination chagrine, fut un des moins coupables de ces économistes de la destruction et de l'anarchie; dans ce débordement d'immoralité, il plaida le culte des vertus domestiques méconnues et tournées en dérision; il comprit, il aima, les illusions et les poésies de la famille et de la maternité Si ses théories politiques engendrèrent l'erreur, s'il essaya de faire rétrogader la civilisation vers l'état ancien, si les niveleurs de la Convention, les ennemis de toute hiérarchie et de toute autorité, purent s'inspirer de quelques-unes de ses paroles, on n'en doit pas moins remarquer qu'il fut le plus souvent l'apôtre de la famille, des devoirs, de la propriété.

Quand Rousseau a dit :

« Pour deux cœurs qui s'aiment, la communauté des biens est un bonheur et un devoir »,

Il a parfaitement dit vrai, mais il n'a pas du tout fourni cet argument en faveur des communistes.

Il est évident que deux cœurs qui s'aiment et pour lesquels les biens de l'un sont à l'autre, d'après leur volonté, ont parfaitement ce droit. C'est même le devoir d'un ami de faire tous les sacrifices à son ami, même ceux d'argent, qui sont les moins pénibles pour les âmes élevées.

Mais quel rapport cette communauté ainsi restreinte et volontaire, qui n'est, dans tous les cas, qu'une manifes-

tation de la liberté individuelle, a-t-elle avec ce communisme obligatoire et tyrannique, dont le premier et plus monstrueux résultat est de confisquer cette liberté ?.... — Assurément aucun.

On demande rarement l'exercice d'un droit quand ce droit est un devoir.

Aussi ceux-là seuls qui n'ont rien et n'ont pas le courage de travailler sont-ils tous partisans de la communauté, tandis que ceux qui ont quelque chose ou qui travaillent dans l'espérance de posséder se gardent bien de vouloir de ce système.

Si, comme disent les socialistes, le dévouement collectif, la tendresse pour tous les hommes, étaient dans notre cœur, le communisme ne serait pas aussi universellement repoussé.

Non, il n'est pas communiste celui qui a écrit ces nobles lignes :

« Quoi donc ! (1) faut-il détruire la société, *anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours ?* Conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer... ...... Quant aux hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbe et de gland *ni se passer de lois et de chefs ;* ceux qui furent honorés dans leur premier père de leçons surnaturelles ; ceux qui verront,

(1) *Origine de l'inégalité*, note 9.

dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elle n'eussent de longtemps acquise, la raison d'un précepte indifférent par lui-même et inexplicable dans tout autre système; ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appela tout le genre humain aux lumières et au bonheur des célestes intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connaître, de mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre. *Ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres*; ils aimeront leurs semblables et les serviront de tout leur pouvoir; *ils obéiront scrupuleusement aux lois et aux hommes qui en sont les auteurs et les ministres*; *ils honoreront surtout les bons et sages princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler. Ils animeront le zèle de ces dignes chefs*, en leur montrant sans crainte et sans flatterie la grandeur de leur tâche et la rigueur de leurs devoirs..... »

Ce texte est positif, il me semble, et suffit pour laver la mémoire de Jean-Jacques de la flétrissure que les ennemis de la société ont cherché à lui imprimer. Malgré ses erreurs lamentables, Rousseau, au fond de son cœur, était partisan et défenseur du principe tutélaire de l'autorité.

Il n'est certes pas sans reproches; sans le vouloir, sans s'en rendre compte, ce philosophe donna des armes aux démolisseurs, aux adversaires systématiques de l'ordre, de tout repos public, — aux lâches et cruels ennemis des saintes doctrines sur lesquelles repose la société.

Il eut un enthousiasme béat et stupide pour les républiques antiques, pour ces institutions de Lycurgue et des autres *sages* dont notre siècle a fait justice. Cette vaste intelligence ne comprit pas le premier mot du véritable sens de l'antiquité. Cette tendresse classique l'a empêché de saisir le caractère immoral, matérialiste et oppressif de la législation de Lycurgue et des rêves de Platon.

Cette admiration ridicule fut le tort de tous les publicistes français de cette époque; il n'est pas jusqu'à la haute intelligence, jusqu'au vaste génie de Montesquieu, qui ne soit tombé dans cette erreur déplorable.

C'est une leçon que les écrivains profondément dévoués à l'ordre et à la liberté ne doivent pas laisser perdre! Toute imprudence commise est une arme jetée à nos ennemis! Admirons avec réserve; avec réserve aussi critiquons les torts vrais de la société, car de notre enthousiasme inconsidéré et de nos mordantes critiques nos adversaires se servent contre nous-mêmes, contre la cause sacrée de l'humanité que nous défendons.

C'est l'histoire de l'ours de la fable: pour ôter la mouche que la société a sur le nez, ne lui écrasons pas la tête.

Mais, si Rousseau doit être déchargé par l'histoire impartiale de l'accusation de communisme, il ne saurait en être ainsi de Brissot, dit de Warville.

Atuant Rousseau est élégant et chaste dans l'expres-

sion, autant Brissot est cynique et crapuleux dans son style.

Brissot, comme auparavant Diderot, et plus tard les saint-simoniens et les fouriéristes, ravale l'homme au niveau de la brute, et veut l'abolition de la famille et du mariage. Il prétend, avec les anabaptistes, que le type de la perfectibilité chez l'homme, c'est l'état sauvage, dans lequel la chasteté est proscrite, et où le désir charnel est la seule loi de l'union des sexes.

Les sauvages, c'est à constater, sont les modèles les plus parfaits que les socialistes nous offrent eux-mêmes. Toute théorie ayant pour but de nous rapprocher de ce type de dégradation est accueillie par eux avec des applaudissements frénétiques.

Toutes les erreurs qui avaient jusque-là déshonoré l'esprit humain, et qui nous ont tant agité depuis, se retrouvent dans le livre de Brissot. Au moment où les attaques produites contre la religion prenaient les proportions les plus alarmantes, les attaques contre la morale, la famille et la propriété, venaient pousser encore à la dissolution sociale. Voltaire flétrissait dans Jeanne d'Arc ce que le sentiment religieux, uni à celui de la patrie, offre de plus héroïque ; l'école matérialiste de l'*Encyclopédie* niait tout ce qui ne tombait pas sous la grossièreté des sens ; les doctrines dissolvantes de Diderot et d'Helvétius avaient des admirateurs ; l'affreuse perversité de D'Holbach et de La Mettrie était à la mode, lorsque parut Brissot, qui les surpassa tous.

Son pamphlet (1) est une furieuse attaque contre la propriété, dans lequel, de nos jours, nombre de socialistes ont puisé, et très particulièrement M. P.-J. Proudhon.

Avant celui-ci, Brissot avait dit que *la propriété exclusive était un vol dans la nature.*

C'est donc à l'ignorance publique que M. Proudhon et ses pareils doivent leur triste succès de scandale et d'originalité.

On sait que Brissot de Warville racheta plus tard les fautes de sa jeunesse, désavoua un passé de violence et d'iniquité, et qu'enfin il mourut défenseur de la propriété, victime des montagnards, des communistes.

Aussi bien est-il juste de pardonner à Brissot des erreurs qui furent celles d'une foule d'autres qui, depuis, se sont séparés des exaltés et sont devenus soldats aussi sincères, aussi intrépides, de la vérité, qu'ils s'étaient montrés actifs dans leurs premiers égarements.

Le parti de l'ordre et de la liberté est tolérant, il sait pardonner au repentir; il comprend qu'il est juste d'amnistier ceux qui, après avoir frayé les routes de l'erreur, comprennent enfin la vérité et s'y rallient amoureusement.

Mais nous voici arrivé au règne des montagnards, des socialistes : — la Terreur.

(1) *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et le vol.*

Cette fois, ils ne discutent plus, — ils tuent!

Et ces odieuses doctrines, les niveleurs les ont dans l'âme. Ils ne les cachent pas, ils les défendent. — Si leur règne fatal eût duré, ils les auraient bien autrement appliquées!

Le programme du parti montagnard, c'était l'échafaud en permanence, le massacre organisé, la brutalité matérialiste remplaçant la famille, le droit impie du pillage substitué au droit sacré de la propriété.

Malgré les protestations de Robespierre et de Saint-Just contre toute accusation de communisme, ils ne peuvent se soustraire à ce jugement de l'histoire. Leurs actes et leurs écrits sont là. Ils voulaient le droit au travail et l'égalité absolue, — qui aboutissent nécessairement au communisme. Ils décrétèrent la spoliation; ils prêtèrent la main au pillage; ils souillèrent de sang humain le sol de la patrie, au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité!

Quel spectacle, ô mon Dieu! quel spectacle fut offert au monde par le parti jacobin, dont les socialistes se proclament hautement les admirateurs et les continuateurs!

Dès le commencement de l'anarchie, les doctrines du communisme se produisirent. Le 10 août avait renversé tous les pouvoirs réguliers; les fureurs populaires étaient déchaînées; la plus ignoble démagogie ensanglantait cette désastreuse époque; la Commune dominait l'Assemblée; les législateurs obéissaient à l'insurrection.

Marat, l'un de ses chefs, était évidemment communiste. La popularité de ce monstre sauvage n'a pas peu contribué à couvrir la Révolution d'opprobre. Ce scélérat, dont le nom inspire encore aujourd'hui le dégoût et l'horreur, répandait dans les rangs du peuple des publications sanguinaires et prêchait ouvertement le meurtre et l'extermination de tous les citoyens qui possédaient quelque chose. Il traînait à sa suite des vagabonds, coureurs de bouges, voleurs, assassins, bonnets verts devenus rouges, socialistes qui crient *Vive la république !* dans les poches des autres, — selon l'expression pittoresque et cynique de l'un deux. Ils assassinaient de leurs mains ridées de sang leurs victimes palpitantes, au milieu des cris confus, des hurlements féroces, — triste et farouche émeute du crime !

Que vit-on ? — Dans leur rage furieuse, les Jacobins coururent aux prisons et massacrèrent des milliers d'infortunés. L'affreuse boucherie était présidée par un communiste, Hébert, d'exécrable mémoire, rédacteur du plus infâme des journaux, *Le Père Duchêne*.

Les montagnards de quelques autres villes imitèrent l'exemple des montagnards de la capitale, et assassinèrent également les prisonniers.

Puis, après la mort, venait le vol. La hideuse démagogie ne se contentait pas de s'emparer de la vie des citoyens, c'était surtout à leur argent, à leurs propriétés, qu'elle en voulait. Les églises et les maisons particulières furent pillées par la populace et par ses chefs, les

socialistes de l'époque, membres de la Commune pour la plupart. Ces *frères et amis* se partageaient les dépouilles de leurs victimes. — Les voleurs ordinaires avaient beau jeu; ils exerçaient leur industrie en pleines rues, en se disant *patriotes*; on en vit, disent les historiens, dans les promenades publiques, *arracher les bijoux des femmes pour en faire, disaient-ils, don à la patrie* (1).

Les historiens montagnards disent :

« Comme les *patriotes* étaient vertueux sous la Terreur! la preuve qu'on ne volait pas, sous ce gouvernement moral et paternel, c'est que les prisons ne renfermaient pas de voleurs. »

Je le crois bien, les voleurs étaient patriotes; ils assassinaient dans les prisons les innocents dont elles regorgeaient.

Ah ! oui, ils étaient communistes, ces bandits révolu-

(1) Les modernes jacobins ressemblent à leurs maîtres; ils se recrutent dans les mêmes rangs. En 1849, le 13 juin, les socialistes, détenus politiques à Sainte-Pélagie, avaient nommé BOURREAU *de la République démocratique et sociale* un de leurs *frères*, VOLEUR DE PROFESSION, condamné aux galères. Si le mouvement du 13 juin avait réussi, il est probable que cet homme fût entré en fonctions le 14. — Plus tard, le 30 janvier 1850, les gardiens de cette prison saisirent chez les détenus politiques républicains une guillotine en bois.

« Voilà où nous vous enverrons tous, *aristos!* » disaient-ils à quelques autres détenus politiques connus par leurs opinions modérées.

tionnaires, ces forcenés scélérats, ces fous furieux, ces lâches hypocrites qui affectaient la saleté, portaient des haillons, proscrivaient non-seulement le luxe, mais jusqu'à la propreté, faisaient appel aux instincts sanguinaires, aux appétits brutaux, aux extravagances barbares; il était communiste, cet Hébert, escroc de profession, ce *Père Duchêne*, qui, disait Camille Desmoulins, poussait au désespoir vingt classes de citoyens et plus de trois millions de Français qu'il enveloppait dans une proscription commune; qui, pour s'étourdir sur ses remords et ses calomnies, avait besoin de se procurer une ivresse plus forte que celle du vin et de lécher sans cesse le sang au pied de la guillotine (1).

Ils étaient communistes, ces atroces assassins, voleurs politiques, filous socialistes, écume du monde, — ces sans-culottes qui ordonnaient le tutoiement et proscrivaient le titre de monsieur, qui envoyaient au supplice tous ceux qui avaient de l'argent, une propriété, de l'intelligence ou du talent! Ah! que leurs admirateurs et leurs disciples n'espèrent pas que ce temps revienne jamais! par le ciel! qu'ils ne l'espèrent pas; nous les attendons: cette fois, la liberté, l'ordre, l'éducation, le talent, sauront se défendre contre le despotisme, l'anarchie, la crapule et l'ignorance!

Les conventionnels chargés de républicaniser les départements attentaient à la vie et à la propriété des ci-

(1) *Le Vieux Cordelier*, n° 4.

toyens et s'abandonnaient avec emportement à leur goût pour la lubricité et la luxure.

Certes, les Jacobins étaient communistes : ils ne cessaient d'exciter le peuple à la haine de ceux qui possédaient quelque chose. — Ils faisaient décréter un versement de 7 millions, payables par les *bourgeois*, pour nourrir les paresseux et les assassins. « La Convention, disaient-ils, a senti qu'il était temps de faire vivre les pauvres aux dépens des riches. »

« Il faut piller les magasins, s'écriait Marat, et pendre à la porte les accapareurs ! »

Il en fut ainsi. La canaille, les hommes sans foi ni loi, les forçats dociles aux leçons de leurs chefs, pillèrent les boutiques des épiciers.

Les Girondins, dont l'immortel honneur est d'avoir, malgré leurs fautes, lutté jusqu'à la fin contre le communisme des Jacobins, et qui périrent à cette sublime tâche, étaient impuissants à empêcher ces excès.

La Convention décréta une taxe proportionnelle aux fortunes, et l'établissement du terrible tribunal révolutionnaire.

Cet exécrable tribunal, qui envoya tant d'hommes à la mort, jugeait sans appel les *suspects*, c'est-à-dire ceux qui avaient de l'argent, des biens ou de l'éducation, ceux aussi qui élevaient une voix indignée contre tant d'excès.

Ce n'était pas assez. L'établissement d'un comité de salut public fut décrété. Ce comité fut composé des dé-

putés les plus exaltés, les plus furieux, les plus féroces, tous jacobins.

Les terroristes étaient maîtres de toutes les existences par le tribunal révolutionnaire, de toutes les libertés individuelles par la loi des *suspects*, de toutes les fortunes par le maximum et les réquisitions; — on sait comment ils disposèrent sans pitié ni scrupule de la fortune et du sang du peuple!

Les Girondins, au milieu de ces brigandages, protestèrent par la bouche éloquente du député Vergniaud, prince de la parole, contre cette spoliation infâme. Il prouva, dans le plus beau langage, dans quelle infamante erreur étaient tombés tous ces philosophes socialistes qui préconisaient chez nous les gouvernements communistes de Sparte et de Lacédémone. Il fit justice de leur exagération, et de l'ignorance dans laquelle ils étaient en prétendant que ces républiques antiques étaient un bon modèle à suivre.

Vergniaud défendit courageusement la propriété menacée; il défendit publiquement la société contre les attaques de ses ennemis. En descendant dans l'arène pour la lutte, il fit preuve de beaucoup de courage et de beaucoup de prudence. Forcé de dire des vérités déplaisantes pour ceux qui vivaient du mensonge, il tâchait de ne pas trop les humilier. Il tempérait le vif éclat de la lumière par la distinction et la délicatesse de la forme avec laquelle il la présentait. Vergniaud avait les qualités les plus capables de conduire au succès, si le

succès de la bonne foi eût été possible alors. Son calme dans le danger annonçait un de ces courages froids qui sont greffés sur la prudence, un de ces caractères forts qui savent dominer les tempêtes. — Comme orateur, il était entraînant et logique. En se baissant jusqu'à ses ennemis pour les combattre, il dédaignait d'employer comme eux l'injure. Il avait autant de modération dans la forme que de vigueur dans la pensée. Il n'élevait pas ses adversaires jusqu'à sa colère. Dès son début, il commença par se déclarer contre le despotisme des Jacobins. Sa dignité en imposait aux cœurs les plus pervers, qui, en le détestant, ne pouvaient se défendre de l'admirer. La sainteté de la cause de la société, qu'il défendait, lui donna le courage de résister à des hommes puissants et corrompus. Il triompha d'eux. Ne pouvant le vaincre, ils le tuèrent.

— « La république ne discute pas, disaient-ils, elle frappe ! »

Mais, jusqu'à la fin, Vergniaud et ses amis firent entendre le libre langage de la justice éternelle.

Hélas ! que peut l'éloquence contre la fureur du brigandage? Contre le crime tout-puissant que peuvent les protestations de la vérité et de la vertu?...

Aux paroles de tolérance politique et de sagesse les Jacobins, entraînés par l'ivresse du sang et par la rage aveugle du fanatisme, répondaient par les exécutions, par la mort. Et, comme si la pompe et le mensonge du langage étaient capables de tromper les victimes et l'his-

toire même, ils n'avaient sur les lèvres que d'hypocrites paroles d'*amour*, de *fraternité*, de *vertu*.

Ils ne regardaient comme leurs *frères* que leurs complices; les autres étaient *des traîtres*, *des modérés*; ils n'avaient rien de commun avec eux et s'en débarrassaient comme l'homme détruit les animaux nuisibles :

— « Il n'y a de citoyens dans la république que les républicains; les autres ne sont pour elle que des *étrangers*, ou plutôt des *ennemis*. »

Ainsi disait le farouche Robespierre.

Et Saint-Just ajoutait :

— « Celui-là *seul* a des droits dans notre patrie qui a coopéré à l'affranchir ! »

Et Collot-d'Herbois s'écriait :

— « Une goutte de sang versée des veines généreuses d'un patriote me retombe sur le cœur ; mais je n'ai point de pitié pour les conspirateurs. On parle de sensibilité : et nous aussi nous sommes sensibles ! Les Jacobins ont toutes les vertus : ils sont humains, compatissants, généreux ; mais tous ces sentiments, *ils les réservent pour les patriotes, qui sont leurs frères* ; et les aristocrates ne le seront jamais ! »

— « O liberté ! s'écria madame Roland en saluant l'échafaud sur lequel ces tigres l'avaient condamnée à périr, — ô liberté ! que de crimes se commettent en ton nom ! »

— « Les forfaits ne se rachètent point contre une république, écrivait Billaud-Varennes à l'un des com-

missaires conventionnels : — Ils s'expient sous le glaive ! »

« Il n'y a pas une rue, disait Collot aux Jacobins, pas un carrefour, où il ne se trouve un traître qui médite un dernier complot : que ce traître trouve la mort, et la mort la plus prompte ! »

« Il faut que nos ennemis périssent, disait Barrère à la Convention : il n'y a que les morts qui ne reviennent point ! »

« Cela va bien, disait Fouquier-Tinville : les têtes tombent comme des ardoises ! »

Ce mot est si grand dans le mal que je ne connais rien au-dessus.

Et comme Fouquier, pour aller plus vite encore, voulait faire dresser l'échafaud dans la salle même du tribunal, afin de pouvoir guillotiner *cinq cents jugés* par jour, Collot-d'Herbois l'arrêta :

« Veux-tu donc démoraliser le supplice ? » lui dit-il.

Eh bien ! Tous ces misérables voulaient l'égalité absolue, la communauté ; une république à la façon de Sparte.

« Ceux qui n'ont rien sont les puissants de la terre, disaient-ils : tout homme qui possède est l'ennemi du genre humain. — Nous voulons assurer le bien-être à chaque individu. »

Pour eux, leurs complices composaient tout le peu-

ple. Ils ne cherchaient pas à les moraliser, ils les adoraient dans leurs vices.

Par toute la France, le sang fut versé par ces *patriotes* comme par délire. On tuait par fournées. Ce furent des masses de citoyens, hommes, femmes, enfants en bas âge, qui furent ainsi voués à la mort. Ces bêtes féroces n'épargnaient rien pour livrer leur mémoire à l'exécration des générations futures : vols, débauches, massacres.

Et comme la guillotine et le marteau n'allaient pas assez vite, ils organisèrent les noyades, les *mariages républicains*, les égorgements en masse.

« C'est par principe d'humanité, s'écriait le monstre Carrier, que je purge la terre de la liberté de ces monstres ! »

C'était aussi *par principe d'humanité* qu'ils avaient livré au bourreau la pauvre Marie-Antoinette et les Girondins : Vergniaud, Brissot, Gensonné, Fonfrède, Duchâtel, Valazé, Lacaze, etc...

Lebon dans le Nord, Barras et Fréron à Toulon, Collot-d'Herbois et Fouché à Lyon, Carrier à Nantes, Tallien à Bordeaux, — firent, eux aussi, acte d'*humanité*, en se vautrant dans l'or et dans le sang de milliers de citoyens !...

C'est sur de semblables forfaits que les Jacobins d'aujourd'hui entonnent des hymnes de triomphe et des chants de gloire ! Et qu'on ne dise pas qu'ils ne tuèrent

que les nobles et les prêtres. Ils ont assassiné 18,923 hommes du peuples, 2,231 femmes d'ouvriers ou de laboureurs ; — ils ont guillotiné, fusillé et noyé 2,000 enfants !

Pareils crimes ne s'étaient jamais vus dans aucun temps et dans aucun pays de la terre !...

Eh bien ! il n'y a pas à hésiter à le dire, ce parti forcené était communiste, depuis les prétendus déistes Robespierre et Saint-Just jusqu'aux ignobles Marat, Hébert et Chaumette. Leurs moyens étaient différents, mais leur but était le même : la confiscation de la liberté individuelle, l'abolition de la Propriété, l'anéantissement de la Religion et de la Famille. Malgré leurs rivalités particulières, leurs jalousies furieuses, ils étaient d'accord dans leur haine contre la société.

C'est au fantôme du communisme qu'ils ont sacrifié tant de victimes infortunées.

Ils étaient communistes ceux qui, après avoir essayé de détruire la propriété par le pillage, tentèrent de détruire la famille par la prédication du matérialisme le plus grossier, et la religion en assassinant ses ministres.

Salut au martyre de ces magnanimes soldats de la liberté chrétienne tombés sous les coups du despotisme d'une minorité matérialiste, saintes victimes de la tyrannie d'une poignée d'athées factieux ! Ils sont morts pour la liberté, car ils sont morts dans l'esprit de Dieu : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas.*

Ils sont morts comme leur maître, bravant les injures d'une populace ignorante et féroce et les outrages de leurs bourreaux.

Avec les prêtres, les Jacobins tuèrent le culte.

Le cynisme de la cruauté n'éclatait pas seulement dans les actes; les journaux de la démagogie, du matérialisme, poussaient effrontément aux plus grands excès. Le plus abominable de tous, *Le Père Duchêne*, rédigé par Hébert, paraphrasait ces deux vers atroces de Diderot, présage infâme de ce qui devait se commettre :

Et mes mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
A défaut de cordon, pour étrangler les rois.

— *Des boyaux du dernier des prêtres étranglons le dernier des rois !*

Telle fut l'horrible traduction de cette horrible poésie. Si bien qu'un jour, le rédacteur du *Père Duchêne*, et un baron allemand, du nom d'Anacharsis Clootz, — l'orgueil uni à l'imbécillité, inventèrent le *culte de la Raison*. Ils entraînèrent Gobel, évêque de Paris, qui vint, avec ses onze vicaires, déclarer à la Convention qu'il abdiquait le Catholicisme, — « parce que, dit-il, il ne devait plus y avoir d'autre culte public et national que celui de la Liberté et de l'Égalité ». (7 novembre 1793.)

Un prêtre, membre de l'Assemblée, seul protesta courageusement en ces termes :

« Catholique par conviction et par sentiment, prê-

tre par choix, j'ai été désigné par le peuple pour être évêque; mais ce n'est ni de lui ni de vous que je tiens ma mission...... On ne m'arrachera pas une abdication ! »

A partir de cette époque, la métropole fut transformée en *Temple de la Raison*, et les représentations de hideuses mascarades et de stupides cérémonies païennes furent données au public. Les statues des saints furent brisées, les reliques et les ornements sacerdotaux brûlés; les prêtres arrêtés, poursuivis, assassinés; la Commune décréta l'abolition de tous les clochers, parce que, « par leur domination sur les autres édifices, ils semblaient contrarier les principes de l'Égalité ! »

C'était le triomphe de l'athéisme sur la foi, l'ineffaçable honte de la révolution, « l'orgie d'un ramassis de brigands révoltés contre Dieu même ».

Et puis, dans leur sanglant vertige, ils se tuèrent tous les uns les autres : après les Hébertistes, ce fut le tour des Dantonistes de monter sur l'échafaud; et il fallut, enfin, que Robespierre et Saint-Just, qui avaient tant fait couler de sang, payassent leur tribut à la démagogie.

Souvent le méchant tombe dans le piége qu'il a tendu.

Tous ces héros du jacobinisme doivent être, je le répète, rangés dans la famille communiste.

Il était communiste ce Gracchus Babeuf, leur admi-

rateur et leur disciple, qui, quelques années après, tenta, par une conspiration demeurée célèbre, de s'emparer du pouvoir par la force.

On le voit bien, toujours et partout les communistes sont les mêmes : ils se ressemblent par le but et les moyens.

Les Jacobins de la France n'étaient pas moins communistes que les Jacobins de Munster.

Toutes les maximes de nos socialistes, ils les professaient, depuis l'impôt progressif et le droit au travail jusqu'à l'égalité absolue.

Le temps leur manqua.

Ces idées n'étaient pas encore parfaitement nettes dans leur esprit; ils ne se préoccupaient pas des moyens de passer de la théorie à la pratique, mais toujours est-il qu'ils exécraient la propriété et lui portaient chaque jour de nouveaux coups.

« Il faut donner des terres à tout le monde, disait Saint-Just. — L'opulence est une infamie. — Il faut distribuer les biens nationaux aux pauvres. — Le travail doit être obligatoire pour tous. — Tout propriétaire âgé de plus de vingt-cinq ans doit être forcé de travailler à la terre jusqu'à cinquante ans. »

En un mot, il professait, ainsi que ses complices, toutes ces idées communistes que nous avons exposées plus haut.

Il déclara les Jacobins *incorruptibles*, de même que les anabaptistes se déclaraient *impeccables*.

Enfin, en proclamant la liberté, ils nous conduisaient au plus hideux des despotismes, au communisme.

Les observateurs ont remarqué que plus les gouvernements révolutionnaires parlent de liberté, plus absolument ils la confisquent.

Ainsi firent les Jacobins.

Gracchus Babeuf, leur successeur dans la route du crime, faisait partie de la lie révolutionnaire, de ces terroristes qui, privés d'appui dans toutes les classes de la population, pour la plupart anciens complices des Jacobins, et particulièrement d'Hébert, s'étaient jetés dans les sociétés secrètes pour s'emparer de l'autorité.

C'était Babeuf qui avait formé le plan de la conjuration; son but, il le disait dans un journal rédigé dans le même esprit que l'avaient été celui de Marat et celui d'Hébert, c'était « de faire régner le bonheur commun, — de livrer les riches aux pauvres ».

Avec ce projet de destruction sociale, il avait organisé un vaste complot; il avait recruté nombre de séides parmi les bandits, les voleurs, les scélérats, — ces ennemis de profession du bien d'autrui.

Les conjurés avaient pris le titre de *Société des Égaux*, — pour indiquer qu'ils étaient partisans de l'égalité absolue.

Parmi eux on distinguait Sylvain Maréchal, ancien député, auteur du *Dictionnaire des Athées*; — un Italien d'illustre origine, Buonarotti, indigne descendant de Michel-

Ange, qui devint l'ami de M. Louis Blanc, après avoir été celui de Robespierre et le complice de Babeuf.

Trahi et arrêté (10 mai 1796), Babeuf fut jugé et condamné à mort. Ses complices connus furent déportés. Le gouvernement acheva de rendre odieux les hommes de 93 en publiant le plan des *Egaux*.

Les conjurés essayèrent un coup de main au camp de Grenelle (10 septembre), et furent repoussés. Ils n'ont plus demandé de succès à la force, depuis, qu'en juin 1848.

Les *Egaux* se déclaraient franchement communistes et matérialistes. Leur triomphe eût englouti la civilisation et la prospérité de la patrie, avec la liberté des citoyens.

Ils disaient, eux aussi, que « la terre est à tous et les fruits à personne ; — que tout législateur *vertueux* doit abolir radicalement le droit de propriété ; — que la guerre contre ce droit infâme est *sainte* et *vénérable*. »

Voici comment ils cultivaient la liberté et la fraternité :

— Toute opposition devait être vaincue sur-le-champ par la force ; les opposants devaient être exterminés. — Tous ceux qui se seraient opposés au triomphe de l'insurrection devaient être immédiatement mis à mort. Les *Egaux* devaient être logés dans les maisons des conspirateurs, — c'est-à-dire de ceux qui n'étaient pas dans la conspiration. — Une assemblée devait être chargée, après le triomphe de l'insurrection, de terminer la révolution ; mais, comme ils prévoyaient que la majorité n'eût pas été assez *vertueuse* pour vouloir la communauté, les

députés ne devaient être nommés que par les *Egaux*, par les insurgés de Paris et des départements où d'autres sociétés secrètes semblablent existaient.

« L'égalité absolue ou la mort ! s'écriaient-ils. Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle ! »

Ils se défendaient de vouloir la loi agraire.

« Nous tendons à quelque chose de plus sublime et de plus équitable : le bien commun, ou *la communauté de biens. Plus de propriété individuelle*; nous réclamons, nous voulons, la jouissance commune des fruits de la terre ! — La nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens. »

Enfin, c'était le résumé de toutes les iniquités, de toutes les spoliations, de toutes les aberrations de cette détestable doctrine; la terreur et l'assassinat comme moyen, — le communisme radical comme but.

Tous ces conjurés voulaient porter atteinte à la propriété, mais beaucoup, parmi eux, n'étaient pas absolument partisans du système de la communauté radicale, et, en conspirant avec les *égaux*, ils espéraient bien leur disputer le pouvoir et les en chasser après la victoire. Inutile inconséquence ! La vérité est une; en dehors de la vérité, il n'y a que mensonge. La moindre atteinte portée à un principe fondamental provoque la destruction de ce principe. Les pentes du mal sont rapides; une fois qu'on y est engagé, il n'est plus possible de s'arrêter; il est donc logique et vrai de dire que tous

ceux-là sont communistes, qui touchent au droit de propriété, depuis le socialiste timoré qui ne demande que l'impôt progressif jusqu'au socialiste radical qui veut l'égalité absolue.

Depuis la déconfiture des Babouvistes, les socialistes reparurent en armes en juin 1848. Maintenant l'émissaire socialiste va faire de la propagande dans les faubourgs, dans les ateliers. Il fait appel aux plus mauvaises passions de l'homme; il excite son envie. Il a de l'insistance; une fois lié à lui, on ne peut s'en débarrasser; il est le maître de nos croyances, de nos pensées, de notre être. Il n'est pas jusqu'à certaines femmes qu'il n'ait enrôlé dans ses rangs. Les femmes sont naturellement faibles, surtout si on sait les dominer. Comment résisteraient-elles, comment se soustrairaient-elles à ce tyran ?...

Et cependant il faut qu'elles sachent bien que leur pudeur, leur dignité, leur bonheur, n'ont pas de plus cruels ennemis que les socialistes.

Depuis la défaite de juin 1848, les communistes restent cachés. Mais ils sont toujours prêts à revenir à la remorque, ô honte ! de ces insurgés maudits qui veulent imposer leur domination exécrable à la patrie ensanglantée. Ils attendent l'heure de la curée pour se jeter sur la France honteuse et opprimée, comme autrefois leurs frères de 93, — époque fatale où l'on vit ces corbeaux s'abattre sur les flancs déchirés de la patrie, et lui ronger le cœur pendant quinze mois ! — En attendant,

ils se font petits, humbles, rampants; mais ils sont tout prêts à relever la tête contre la société.

C'est là l'œuvre ténébreuse de ces hommes dont les noms ne se sont jamais trouvés mêlés qu'aux douleurs et aux humiliations de la civilisation, de la religion, de la société.

Vaincu par la force, le Communisme n'en devait pas moins reparaître dans le monde. Seulement il prit le masque pacifique. Au lieu de se produire tel qu'il est, brutal, sanguinaire, sauvage, cherchant dans les barricades les moyens du triomphe, il se réfugia dans la science.

Le successeur direct de Gracchus Babeuf est Owen. Celui-là n'ose pas faire de révolutions, il se contente de prêcher. Il pose en principe que la propriété individuelle doit être abolie, l'égalité absolue proclamée; il veut, en un mot, tout ce qu'ont voulu avant lui les autres communistes. Comme eux, il part de cette erreur fondamentale que les hommes sont créés égaux et ont tous un droit égal au partage des biens de la terre, doctrine dont la fausseté est démontrée par le bon sens, car les biens ne sont que le produit du travail, car la terre ne donne aucun bien sans travail. Il est absurde et injuste de faire partager à tous les fruits du travail et de l'intelligence de quelques-uns.

Frappés de cette inconséquence, commune à tous les socialistes, les saint-simoniens, qui vinrent ensuite, déclarèrent qu'ils se séparaient complétement des com-

munistes. Ils dirent : *« A chacun suivant sa capacité ; à chaque capacité suivant ses œuvres.»*

Rien ne paraît, à première vue, plus rationnel ; mais, en pénétrant au fond du système saint-simonien, on ne tarde pas à voir que ce n'est qu'un communisme déguisé. L'adoption de cette rémunération proportionnelle aux capacités et au travail n'est qu'une ruse, qu'une machine de guerre plus adroite. Le saint-simonisme, cette prétendue religion de l'avenir, n'est qu'une variété du communisme. En effet, il commence par abolir la famille et l'hérédité. Il proclame la sainteté de la jouissance, la *réhabilitation de la chair* ; c'est l'organisation de la luxure et du matérialisme, — ces conséquences naturelles de tout communisme.

Enfin, le saint-simonisme nous courbe sous le joug d'un *pape industriel*, — chef de la religion et en même temps chef de l'Etat, — prince absolu qui dispose à son gré de la vie, de la propriété et de la liberté des citoyens.

Ce matérialisme impur, renouvelé des Anabaptistes, se retrouve chez Fourier, dont nous avons exposé la doctrine.

Le saint-simonisme n'eut pas plus de succès que le communisme d'Owen, qui, comme M. Cabet, échoua dans ses tentatives pratiques.

III

On voit, par ce rapide coup d'œil rétrospectif, ce que c'est que le communisme.

Eh bien ! tous les systèmes socialistes sont des routes pour arriver au communisme.

Pas un homme raisonnable et capable de discernement qui n'avoue la vérité de cette assertion.

Or, « le Communisme, c'est l'organisation de la peste », a dit M. Proudhon.

Comme le communisme est ce qu'il y a de plus hideux, les socialistes s'en défendent pour la plupart, à l'exception des *Icariens* et des *Communistes matérialistes*, qui ont eu l'affreux courage de porter haut leur drapeau sanglant.

Les premiers ont pour chef M. Cabet, repris de justice, on le sait, pour escroquerie. (Affaire de l'Icarie.)

Les seconds, successeurs d'Hébert, de Babeuf et d'Anacharsis Clootz, ont leur Bible, leur Évangile, leur Coran.

Nous exposerons leurs théories, qui sont le *nec plus ultra* du genre.

Le *communisme humanitaire* est ce qu'il y a de plus *avancé* dans le socialisme moderne.

Il faut voir avec quel sombre dédain les *communistes*

matérialistes ou *humanitaires* flétrissent les préjugés des *communistes spiritualistes*, des *communistes purs !*

Mais, avant de parler de ceux-là, il nous faut expliquer le communisme de M. Louis Blanc et le communisme de M. Cabet, — ces deux apologistes des saturnales de 93, des forfaits de la Terreur.

IV

M. Louis Blanc est de tous les socialistes celui qui a conduit avec le plus de rage les citoyens à la boucherie démagogique.

Aussi est-il le plus généralement méprisé.

Ce petit bonhomme, tout infatué de sa mince personne, a contribué d'une façon bien coupable à égarer les masses laborieuses, qu'il n'aime pas, auxquelles il se regarde comme très supérieur, mais dont il voulait faire un piédestal à sa grotesque ambition.

Ce piètre personnage, orgueilleux comme l'ange déchu de Milton, est d'une incurable absurdité. Et il ne se contente pas d'être imbécile, il est infâme.

Oh ! la critique doit être sans pitié pour celui-là, car il a dépravé et ruiné le peuple ; il s'en est fait un marche-pied.

Il le méprise en le flattant ; en le trompant, il l'avilit.

Je voudrais que ce qu'un chrétien éprouve d'indignation en entendant M. Louis Blanc pût passer dans le cœur de ces malheureux ouvriers qu'il a trompés, qu'il a voulu avilir et déshonorer.

M. Louis Blanc, qui, dans ses ouvrages, avait pris le manteau hypocrite d'un homme pacifique, ne voulant rien détruire, mais seulement améliorer tout doucement la société, s'est subitement dépouillé, après la Révolution de Février, de sa tunique d'emprunt. Après avoir répandu le désordre dans l'esprit des ouvriers, il a essayé de les pousser aux combats impies. Il peut revendiquer sa lugubre part dans la funèbre et sanglante paternité des journées de mai et de juin 1848.

« Prolétaires! disait-il du haut de la tribune du palais du Luxembourg, où s'étaient hissés son orgueil et son incapacité; — prolétaires! vous êtes soldats! »

Et ils sont devenus soldats, ces malheureux! non pas soldats de la sainte cause de la liberté menacée, non pas soldats de la patrie envahie, mais soldats égarés et fratricides de l'anarchie!...

Vaincus, les uns sont tombés sanglants, morts et blessés; les autres, pris et brisés, ont été envoyés dans les prisons, sur les pontons.

M. Louis Blanc, lui, s'est sauvé.

Que de pauvres veuves éplorées! que de tendres mères en deuil! que de sang! que de douleurs! que de souffrances! que de larmes! ô mon Dieu!

Et sur qui doit retomber la terrible et hideuse re-

sponsabilité de ces événements lamentables? Evidemment sur ceux qui ont allumé le fanatisme, soufflé les colères, inspiré les atrocités; sur ceux qui ont excité ces fureurs par leurs prédications, sur ceux qui ont dit :

« Prolétaires ! vous êtes soldats ! »

Et voyez la nouvelle inconséquence des socialistes.— Ces forcenés, qui ont poussé une minorité factieuse dans les barricades de juin, ils avaient passé toute leur vie à réclamer le suffrage universel, à demander le respect des majorités, — à l'appeler pierre de touche du droit, — dernière loi des nations libres!...

Le triomphe d'une minorité factieuse contre la majorité conservatrice et religieuse serait le triomphe de l'anarchie, — de l'anarchie qui nous donnerait des fers.

M. P.-J. Proudhon ayant publié une violente polémique contre les utopies de M. Louis Blanc, et l'ayant appelé *controversiste* et *insulteur*, celui-ci répondit par d'autres grossièretés; il déclara que M. P.-J. Proudhon n'était qu'un *insolent*, et il le renvoya « *à l'antichambre, son théâtre naturel* », ce qui n'est pas mal aristocratique pour un républicain partisan de l'égalité absolue. Il est vrai qu'il est plus facile à M. Louis Blanc de répondre par des injures à M. P.-J. Proudhon, lui reprochant d'être un crâne vide, « *de n'avoir rien dans sa panetière* », que de répondre par des preuves de bon sens et des études sérieuses.

M. Louis Blanc affirme que la société déprave l'homme.

C'est nier le dogme chrétien du péché originel et le remplacer par une injure à l'humanité.

Non ! le mal n'est pas dans la société, il est dans l'homme. Chacun de nous le porte avec soi. Celui qui répudie la doctrine de la chute et condamne la tradition du Christianisme éteint en lui le sentiment moral, justifie toutes les passions ; il proclame la jouissance sainte.

C'est quelque chose d'inouï que l'impudence de ces gens-là, qui se proclament les plus vertueux et les plus savants de leur époque, tandis qu'ils en sont les plus vicieux et les plus ignorants.

Il a fallu que nous fussions descendus bien bas pour qu'un homme comme M. Louis Blanc pût être écouté et arrivât au pouvoir. Quelle honte pour la France ! Ah ! comme ce petit misérable a déshonoré la patrie ! quelle humiliation ! comme il a déshonoré les noms de Dieu, de fraternité, de dévouement, ces noms sacrés que sa bouche profane à toute heure !

Ce professeur de barricades n'attaque pas la société de front, mais de biais. — Il ne produit pas le communisme en plein soleil. Il s'efforce d'en dissimuler la laideur sous le masque de la passion de l'humanité. Nul plus que lui ne cherche à se faire passer pour un réformateur pacifique, pour un navigateur prudent, éloigné des rivages maudits du communisme.

Il est, au contraire, le plus actif propagateur de la doctrine communiste ; c'est en vain qu'il enveloppe sa pensée dernière sous l'emphase d'un langage préten-

tieux. Il ne pourra surprendre la bonne foi de personne. D'ailleurs, avec quelle admiration n'a-t-il pas salué le martyre de l'exécrable Babeuf?... Comme lui, il invective la *bourgeoisie*; comme lui, il s'élève, avec une passion sauvage et brutale, contre la propriété; comme lui, il admire le dogme de l'égalité absolue; comme lui encore, il déclame violemment contre la société et rejette sur elle tous les maux qui assiégent l'humanité.

Eh bien! non! le mal n'est pas dans la société : le mal, c'est le péché, et le péché est dans l'homme. De là ses crimes et ses vices. Certes, il est des misères hideuses, et les chrétiens doivent s'appliquer à les soulager. Mais souvent la misère est le fruit du péché, le fruit amer de l'inconduite, de la débauche, de la paresse; souvent elle est le résultat de l'abus que nous faisons de notre liberté. La fraternité, prêchée par l'Évangile, n'est pas souvent dans le cœur de l'homme, pas plus dans le cœur du pauvre que dans celui du riche.

« Fraternité! s'écrie M. Proudhon, frères tant qu'il vous plaira, *pourvu que je sois le grand frère et vous le petit*, pourvu que la société, notre mère commune, honore ma primogéniture et mes services en doublant ma portion! »

Voilà l'homme.

Voilà le raisonnement secret que fait l'égoïsme de l'homme. Plus un homme a été pauvre, et plus il se montre dur quand il est devenu riche. Plus un homme est dans une position basse, et plus il abuse grossière-

ment de l'occasion qui lui est offerte de faire acte de puissance. La vanité est au fond de notre nature.

L'homme veut dominer et n'aime pas à obéir.

L'homme ne sort pas parfait et bon des mains du Créateur : il en sort avec la liberté de faire le bien et le mal, et sa vie est une tentation de toute heure. La vertu consiste à surmonter la tentation, à triompher du péché, à jeter le mal sous ses pieds. Le chrétien accompli, c'est l'homme fort qui n'est jamais vaincu par le destin ; l'homme que rien ne décourage dans la voie du Seigneur, ni la misère, ni la calomnie ; qui regarde ses défaites comme des triomphes, et qui contemple avec une égale indifférence ce que l'on est convenu d'appeler malheur et bonheur.

Il est donc absurde de rejeter la responsabilité du mal et de la douleur sur la société : la source en est dans l'homme.

Il y a dans la critique, méchamment exagérée, sans doute, de M. Louis Blanc, certaines vérités douloureuses que notre impartialité nous oblige à reconnaître. Ce n'est que trop vrai : il est des misères affreuses dans la vie, des misères atroces, imméritées. Mais osez-vous bien prétendre guérir ces misères, dont à plaisir vous exagérez l'horreur, avec votre socialisme? — Il n'y a que la religion, il n'y a que le Catholicisme, qui puisse porter remède à ces immenses douleurs, car lui seul est le droit, la vérité, la justice ; — lui seul est l'amour !

M. Louis Blanc propose, en attendant que la communauté radicale et absolue puisse être appliquée, en attendant que nous soyons, *par nos vertus*, dignes de ce *bienfait*, en attendant que nous ayons *mérité* le communisme, il propose des moyens transitoires. Ce sont :

La création d'*ateliers nationaux*. L'Etat fournirait gratuitement aux ouvriers de ces ateliers des capitaux et des instruments de travail.

Les salaires seraient égaux ; les paresseux et les maladroits seraient rétribués à l'égal des travailleurs laborieux et habiles. — Il n'y aurait aucune sécurité, aucune protection spéciale accordée à la bonne volonté et au talent.

Puis il préconise la vie en commun, et jusqu'*aux plaisirs* en commun.

Or, savez-vous ce que c'est que *les plaisirs en commun?*

Un monsieur Mallarmet, disciple de M. Louis Blanc, nous l'apprend. C'est tout simplement *la communauté des femmes et des enfants !*

Ainsi, les communistes égalitaires, les communistes humanitaires de l'école de M. Louis Blanc, espèrent établir la communauté radicale de logement, de gamelle, de femmes et d'enfants ; c'est pousser loin la logique. Un disciple de M. Proudhon, auquel M. Mallarmet a bien voulu confier la chose, pour son édification particulière, s'est montré lui-même scandalisé d'une pareille doctrine. Au reste, il ne s'est décidé à faire cette révé-

lation qu'après avoir vu son chef, M. Proudhon, son divin maître, attaqué par les délégués du Luxembourg, disciples de M. Louis Blanc. Ils avaient accusé *l'homme de l'anarchie* de vouloir se faire *chef de brigands*, de vouloir se mettre à la tête de la populace des bagnes, ces *pauvres victimes* qu'une société inconséquente et marâtre a repoussées de son sein, après les avoir *contraintes* d'être criminelles. Ils dénoncent M. Proudhon comme voulant faire servir d'instruments à son audacieuse ambition ces *malheureux irrités des avantages sociaux arbitrairement dévolus à l'oisiveté privilégiée.*

Et aux partisans de M. Louis Blanc, qui prétendent que M. P.-J. Proudhon ne demande *l'anarchie*, la suppression des lois, l'ouverture des prisons et des bagnes, que « *pour pêcher en eau trouble* » dans l'océan propriétaire, les partisans de M. P.-J. Proudhon répondent que M. Louis Blanc et ses amis aspirent à la communauté des femmes et des enfants.

Ces mutuelles accusations sont fort édifiantes. Le peuple est averti, et il saura se tenir en garde et contre l'anarchie de M. Proudhon et contre la promiscuité des sexes de M. Louis Blanc!

Avec le système de M. Louis Blanc, les ateliers nationaux font concurrence à l'industrie privée, et forment entre eux, par l'association, une vaste communauté.

Eh bien! c'est une mesure impraticable et inique; c'est établir, en faveur de quelques ouvriers, un privi-

lége monstrueux, privilége qui profiterait surtout aux moins habiles et aux moins laborieux.

La terre, également devenue propriété nationale, appartiendrait à la communauté et serait exploitée par « *les frères associés* ».

M. Louis Blanc dit qu'il n'est pas communiste. Mais la propriété confisquée par l'Etat, l'égalité des salaires, la vie en commun, n'est-ce pas là le communisme le plus radical? En voulant mettre la fortune publique entre les mains de l'Etat, les socialistes veulent la mettre dans leurs poches.

L'Etat, c'est eux.

« Ces hypocrites commencent par prêcher le com-
« munisme, dit M. Proudhon, puis ils confisquent la
« communauté au profit de leur ventre. »

C'est vrai. Ils veulent jouir, et rien de plus. Telle est leur moralité; elle est à la hauteur de leur savoir.

Ainsi fait M. Louis Blanc. Il flétrit l'activité humaine; il supprime la liberté; il nous jette sous l'oppression de l'Etat, qu'il veut faire distributeur du capital et du crédit.

L'organisation du travail, *le droit au travail*, sont les plus grands obstacles que le progrès vrai puisse rencontrer. Ce serait le despotisme le plus monstrueux.

Jamais l'homme ne se contentera d'un salaire fixe; il a en lui le sentiment de l'indépendance, il a en lui une ambition légitime dont ne tiennent aucun compte ceux qui travaillent à la dissolution de la société par l'organi-

sation du travail. Chacun veut être récompensé en raison de son travail, en raison de sa capacité; personne ne voudra être forcé de travailler pour son voisin. Le dévouement de l'homme a des bornes; il faut prêcher la fraternité; mais, du moment où l'on prétend l'imposer, ce n'est plus qu'une odieuse oppression, contre laquelle se révoltent énergiquement le sens commun et la conscience humaine.

L'homme ne travaille qu'en vue du bénéfice, du bien-être; il a le droit d'espérer de faire fortune. Il ne souffrira pas que vous borniez d'avance sa destinée.

L'organisation du travail tue l'émulation; elle nous courbe tous sous le hideux niveau. Comme toutes les choses humaines, la concurrence a ses excès; mais le principe est bon, il enfante les plus grandes choses.

La haine de M. Louis Blanc à ce sujet a été l'objet des attaques les plus sensées de la part de tous les publicistes de bonne foi, et il n'est pas jusqu'à M. P.-J. Proudhon qui ne se soit emporté contre ce système rempli d'ignorance, d'illogisme, tout empoisonné du venin de la jalousie et de la haine.

— « M. Louis Blanc, dit M. Proudhon, raisonne de la logique et de l'économie politique comme un aveugle des couleurs. Par le mélange perpétuel qu'il fait dans son livre des principes les plus contraires, l'autorité et le droit, la propriété et le communisme, l'aristocratie et l'égalité, le travail et le capital, la récompense et le dévouement, la liberté et la dictature, le libre examen

et la foi religieuse, M. Louis Blanc est un véritable hermaphrodite, un publiciste au double sexe.

« Son système se résume en trois points :

« 1° Créer au pouvoir une grande force d'initiative, c'est-à-dire, en langage français, rendre l'arbitraire tout puissant pour réaliser une utopie ;

« 2° Créer et commanditer aux frais de l'Etat des ateliers publics ;

« 3° Eteindre l'industrie privée par la concurrence de l'industrie nationale. Et c'est tout. »

C'est tout, en effet ; ou plutôt c'est trop.

C'est la tyrannie de l'Etat, c'est la ruine et l'anéantissement de l'industrie.

C'est comprimer les tendances les plus légitimes de l'homme, c'est décréter la spoliation, c'est exproprier ceux qui possèdent au profit de quelques amateurs de démagogie.

M. Louis Blanc est le plus forcené propagateur du *droit au travail*, que M. P.-J. Proudhon a traité ainsi :

« Je soutiens que la garantie du salaire est impossible sans la connaissance exacte de sa valeur, et que cette valeur ne peut être découverte que par la concurrence, nullement par des institutions communistes ou par un décret du peuple, car il y quelque chose de plus puissant ici que la volonté du législateur et des citoyens : c'est l'impossibilité pour l'homme de remplir son devoir dès qu'il se trouve déchargé de toute responsabilité envers lui. Or, la responsabilité envers soi, en matière de

travail, implique nécessairement vis-à-vis des autres concurrence. Ordonnez qu'à partir du 1er janvier 1857 le travail et le salaire seront garantis à tout le monde : aussitôt un immense relâche va succéder à la tension ardente de l'industrie ; la valeur réelle tombera rapidement au-dessous de la valeur nominale ; la monnaie métallique, malgré son effigie et son timbre, éprouvera le sort des assignats ; le commerçant demandera plus pour livrer moins ; et nous nous retrouverons un cercle plus bas dans l'enfer de misère dont la concurrence n'est encore que le troisième tour. »

Pour accorder le *droit au travail*, il faudrait que l'Etat fût riche, puissant et indépendant en dehors des individus. Or, c'est précisément le contraire qui arrive. L'Etat n'est rien par lui-même, par lui-même il n'a rien ; toute sa force, il la puise dans les citoyens ; il leur demande le crédit, il ne peut leur en donner.

Le monopole du crédit entre les mains de l'Etat, ce serait la dissolution de toute société, la mort de l'industrie et du commerce, de l'agriculture ; ce serait ruiner tout le monde, et, par conséquent, n'enrichir personne. Il y a plus, l'application de ce système est impossible. Aucune puissance ne pourrait organiser une société sur ces bases, quand bien même il n'y aurait pas d'oppositions.

Et Dieu sait s'il y en aurait !

L'égalité des salaires a soulevé les protestations de la plus grande partie de la classe ouvrière. Les paysans

surtout ont le bon sens qui les porte à repousser les socialistes. L'instinct de la conservation combat chez eux les effets de la propagande démagogique.

« Je ne veux pas nourrir tes enfants, répondait hier un jardinier auquel un FRÈRE ET AMI prêchait l'égalité des salaires ; — je ne veux pas nourrir tes enfants, je veux travailler pour nourrir les miens. Va à tous les diables !... »

Le travailleur honnête et sensé dit :

« Je ne voterai pas pour ceux qui veulent que mon travail nourrisse les paresseux. Je ne veux pas être forcé de travailler pour mes trente-six millions de *frères !* »

Le droit au travail est une prétention insensée, une pression barbare que les socialistes prétendent imposer à la société.

Certes, au premier abord, rien ne paraît plus juste que de donner du travail à l'ouvrier honnête, à l'homme laborieux et de bonne volonté qui en demande pour ne pas mourir de faim. Mais à cela il faut répondre que la société ne doit pas reconnaître un droit au nom duquel on viendrait tous les jours lui imposer à coups de fusil des conditions qu'elle ne pourrait pas remplir. Ce droit serait une arme dangereuse dans la main des factions. La société ne peut pas reconnaître comme un droit l'obligation pour elle de fournir du travail à qui en manque, ou de faire aux ouvriers sans ouvrage des rentes à rien faire. Ce qu'on veut, c'est, sous prétexte d'humanité, désarmer la loi, déchaîner la guerre civile. La

Charité, si dédaignée par les socialistes, est là pour venir au secours de ceux qui souffrent; et puis, quand l'ordre règne dans un pays, quand on n'y fait pas de barricades, quand il y a de la sécurité, de la confiance, du crédit, du luxe, il y a du travail pour les hommes de bonne volonté. Le luxe du riche déborde sur le pauvre. Non, la charité n'humilie pas le chrétien; l'aumône n'est point vile, car celui qui la fait prête à Dieu, et il peut la recevoir demain à son tour. Reconnaissez le droit au travail, ce ne seront pas les bons sujets, les ouvriers honnêtes et laborieux, qui viendront, le fusil à la main, vons demander l'exercice de ce droit impossible, — ce seront les bandits, les paresseux, les filous, les ivrognes.

Quand l'État est calme, la consommation est excessive, la production est grande; quand il y a crainte, la consommation s'éteint et la production se ralentit.

La société a pour mission de protéger le citoyen dans l'emploi qu'il a su trouver de ses capacités, de son intelligence, de ses bras; mais ce n'est pas à elle à lui en chercher un; — et, le voulût-elle, elle ne le pourrait pas, — qu'on le sache bien.

Multiplions la consommation, mais n'exagérons pas la production, car c'est là ce qui engendre les chômages. — Pour qui l'Etat produirait-il, s'il n'y a pas de consommation?

Avec ses conséquences absolues, le droit au travail, c'est donc la ruine de l'État, et, partant, la ruine de

l'ouvrier. L'État, faisant concurrence à l'industrie particulière, l'anéantirait et s'anéantirait lui-même.

Cette obligation absolue qu'on veut imposer à l'Etat est une chimère. L'Etat ne peut pas plus donner du travail à un ouvrier des manufactures qu'à un médecin, à un avoué, à un homme de lettres, à un artiste. Que si vous objectez que l'Etat ne doit du travail qu'à certains ouvriers, je vous répondrai que vous créez une aristocratie, un monopole, un privilége, et que, au nom de votre égalité, je veux, moi publiciste, que la société me donne du travail comme à mon voisin le quincaillier, le boucher, le boulanger, le bottier, le tailleur. Avocat, je vous demande impérieusement des causes; médecin, des malades; artiste, des commandes et des leçons : nous vous ferons, de force, au nom du droit au travail, des ouvrages, des tableaux et jusqu'à des saignées; — nous plaiderons des procès qui n'existent pas ! Et si vous ne pouvez pas nous donner du travail, alors nous voulons de l'argent; il nous faut, à nous aussi, du travail ou du pain, — ou la mort, — ajouteront les socialistes.

Voilà la conséquence du principe!

Vous ne pouvez pas, vous le voyez bien, forcer l'Etat à donner du travail à tout le monde; vous ne pouvez raisonnablement, comme le Catholicisme, qu'engager l'Etat à venir au secours des ouvriers honnêtes sans travail, et que prêcher la bienveillance, la fraternité, à ceux qui peuvent aider leurs semblables.

Et encore l'Etat, comme le particulier, a-t-il le droit

de soulager le malheur honnête à l'exclusion de l'infortune factieuse, la misère touchante à l'exclusion de la misère vile, la souffrance vraie à l'exclusion de la souffrance supposée.

Que l'Etat soit prévoyant, qu'il cherche tous les moyens de rendre heureux les ouvriers, de faire cesser les chômages; qu'il garde pour ces temps d'arrêt dans l'activité industrielle privée les travaux qu'il a à faire exécuter; que nos lois et bien plutôt nos mœurs soient inspirées par l'âme de l'Evangile: oh ! cela est juste, cela est bien, et pas un chrétien qui n'applaudira dans son cœur; — — que le particulier sache noblement tendre à son semblable une main dignement acceptée, — rien de mieux: c'est le but de tous les efforts des hommes religieux; — mais le droit au travail, jamais!

L'*association*, — cette autre utopie socialiste, — n'est pas d'une application plus facile que le droit au travail. Avec toute la bonne volonté du monde, l'Etat ne peut fournir des capitaux à certains ouvriers pour s'enrichir: car, outre que ce serait créer en faveur de ces ouvriers un véritable privilége, l'Etat n'a pas les moyens de se faire le banquier des pauvres.

L'association commanditée par l'État, ce serait l'anarchie introduite dans l'industrie, par la suppression de la concurrence, qui est un principe d'émulation, dont on tait à dessein les avantages èt dont on exagère les inconvénients; ce serait créer un monopole injuste au profit de quelques-uns.

L'association, — les socialistes sont contraits de le reconnaître eux-mêmes, — ne peut convenir qu'à une minorité de travailleurs. Elle n'est applicable qu'à quelques ouvriers agglomérés sur certains points du territoire. Elle n'a été imaginée par les chefs de quelques bandes que dans l'intérêt exclusif de ces bandes. Vous pourriez associer quelques milliers d'ouvriers dans les grands centres manufacturiers, mais il vous est défendu d'associer les travailleurs des campagnes, bien plus nombreux, bien plus malheureux, et au moins tout aussi intéressants que les ouvriers des villes.

L'État ne peut être la *vache à lait* de tout le monde, — comme on dit vulgairement. L'État n'a pas des milliards à sa disposition pour fournir des capitaux à tous les citoyens auxquels il plairait de s'associer.

L'association est la machine de guerre du parti de l'anarchie. Ce serait un système ruineux pour l'État et pour l'industrie, et d'ailleurs inapplicable à la grande masse des travailleurs; sans compter que jamais l'homme actif et habile ne consentira à s'associer avec le paresseux et le maladroit.

C'est mentir au peuple, c'est lui mentir effrontément et sciemment, que de venir lui dire que l'association est un souverain remède à ses maux. L'association ne profiterait qu'à quelques meneurs avides qui exploitent bien autrement les ouvriers que tous ces patrons tant décriés, et sur lesquels, quoi qu'on puisse écrire, pèse toute la responsabilité.

L'association, ce serait le règne violent, le despotisme haineux de quelques ouvriers sur le capital, puisqu'il est reconnu, encore une fois, que l'association ne peut s'appliquer qu'à une poignée d'hommes qui travaillent dans des ateliers communs, et nullement à ceux qui ont des professions dans lesquelles la force individuelle est suffisante, non plus qu'aux millions de citoyens qui travaillent dans les campagnes.

Ensuite, l'État n'a pas le droit de prendre l'argent des contribuables pour entretenir des ateliers d'associés, pour se livrer à des tentatives imprudentes et hasardeuses au profit d'une très petite partie des travailleurs. Il n'a pas le droit de favoriser ainsi quelques citoyens sous prétexte qu'ils sont plus mutins. Et s'il ne prend pas l'argent chez les contribuables, où en trouvera-t-il ? Ce ne sera assurément pas dans la poche des particuliers, à moins qu'il ne le leur prenne de force : car personne ne voudrait encourager de semblables entreprises, qui ne seraient qu'une injustice pour la masse et une prime d'encouragement donnée à la violence et à la paresse.

De quelque côté donc qu'on examine la question, on n'y voit qu'anarchie, — ce monstre hideux qui proscrit l'ordre, la sagesse, la sécurité, la justice.

L'anarchie dans l'industrie, c'est-à-dire l'association, ce serait la misère générale. Nous aurions bien véritablement alors l'égalité absolue, la cruelle et barbare égalité de la faim, du mal, du désespoir.

L'association dans une manufacture ne tarderait pas à être suivie de l'interruption des travaux : car, chacun étant l'égal de son compagnon, voudrait commander, personne ne voudrait obéir. L'empire, — car en tout il faut une direction, — ne serait pas au plus capable, au plus habile, mais au plus audacieux. On ne voterait pas pour le plus honnête, ni pour le plus instruit, mais bien pour le plus intrigant. Et quand bien même on élirait le plus capable, dans quelle considération pourrait se maintenir un pareil chef ?...

La dignité du pouvoir est la première loi des sociétés régulières. Les ennemis du repos public ont assez attaqué le principe du pouvoir pour que nous le regardions comme le premier soutien de l'ordre général, le soutien le plus ferme de notre pauvre société.

C'est là le dernier espoir des gens de bien.

Dans une société de *frères et amis* associés, le chef actif qui exigerait un travail assidu ne tarderait à être chassé par les paresseux ; et l'on verrait bientôt, là comme dans la société, se former deux camps : — celui des ouvriers modérés, laborieux, raisonnables, — et celui des hommes violents, paresseux, méchants.

C'est la guerre. — En politique, comme en industrie, besoin est d'une autorité forte, toute-puissante et respectée, et c'est pour avoir méconnu l'autorité en France que nous sommes réduits à ce piteux état d'avilissement, d'anarchie, de misère, dans lequel nous ont plongés les adversaires systématiques de toute autorité.

Il y a plus, des ouvriers associés, si vertueux, si disposés à bien faire que vous les supposiez, n'auraient, n'en doutez pas, ni l'expérience, ni la possibilité, ni la capacité de se conduire, et ils ne tarderaient pas à échouer là où souvent succombe elle-même l'unité de volonté jointe à la science le plus incontestable et à la connaissance pratique des affaires.

Pour obvier à la paresse des « *frères associés* », M. Louis Blanc a inventé un moyen qu'il trouve d'une infaillibilité fort ingénieuse, et qui nous paraît à nous d'une naïveté délirante.

Dans chaque atelier commun s'élèverait un poteau sur lequel on lirait ces mots :

Le paresseux est un voleur.

M. Louis Blanc trouve cela d'un beau idéal suprême; il le répète à satiété.

« Singulière inconséquence, fait remarquer M. Sudre, que celle qui prend pour mobile et pour sauvegarde de la communauté le sentiment naturel de répulsion qu'inspire la violation de la propriété ! »

Ainsi procèdent les socialistes, par l'extravagance et l'absurdité.

Ils se sont fort apitoyés sur le sort des prolétaires qui ne peuvent pas sortir de l'état de dépendance du capital, qui ne peuvent, sauf quelques exceptions, devenir maîtres à leur tour. Et, tout en déclamant de la sorte, ils ont, par l'abolition du *marchandage*, empêché les prolétaires

intelligents, économes et habiles, de participer aux bénéfices de capital.

Le travail à la tâche était le seul moyen qu'eût l'ouvrier, n'ayant que ses bras et sa bonne volonté, de participer aux bénéfices de son patron, et de devenir, avec le temps, — qui nous élève en nous usant, — patron à son tour.

Payer l'ouvrier très habile à la journée sur le même pied que l'ouvrier inhabile, c'était assurément une injustice. Rien de plus impie, rien de moins encourageant, en effet, que de salarier le premier sur le même pied que le second.

En effet, la rémunération doit être en raison de la tâche accomplie. Mais ce système déplaisait aux malhabiles et aux paresseux, il excitait leur jalousie; les socialistes, leurs amis, n'ont pas manqué d'abolir ce genre de rétribution. Qu'arrive-t-il? C'est qu'il n'y a plus ni émulation, ni encouragement, ni possibilité, pour celui qui préfère travailler plutôt que d'aller au club ou au cabaret, de s'acquérir un petit capital qui lui permette de s'établir à son tour. C'est réduire le savant à l'état dégradant de celui dont la crasse ignorance demande l'égalité des salaires; c'est attacher fatalement l'intelligence à la médiocrité, la force à la faiblesse, l'honnêteté au vice; c'est porter atteinte à la liberté individuelle; c'est en même temps et surtout nuire le plus fâcheusement au travail, — car le travail périt, se dégrade, se ralentit, là où il n'est pas encouragé; — c'est parquer à jamais dans

les abîmes du prolétariat et de la pauvreté de jeunes hommes en tous points dignes d'en sortir.

L'ouvrier intelligent qui entrait dans la carrière trouvait dans le marchandage une protection pour ses travaux, un conseil, un guide; on a appelé cela de l'injure pompeuse d'*exploitation de l'homme par l'homme.*

On lui a préféré l'égalité des salaires, — bonne chose pour les ignorants et les oisifs, — mauvaise pour ceux qui aiment le travail et la liberté.

C'est ainsi que les socialistes, ces prétendus philanthropes, ont parqué le travailleur intéressant, celui qui méritait d'être encouragé, dans une impasse sans issue, — dans un labyrinthe de douleurs sans espoir, de fatigues sans fin, de labeurs ingrats sans compensation ni conditions équitables.

Le marchandage, comme toute chose humaine, avait ses abus; — mais, en somme, il avait des avantages incontestables : il ouvrait les portes d'un avenir heureux et béni à l'ouvrier.

Les socialistes sont, n'est-ce pas? d'une déraison qui n'a d'égale que leur vanité....

Le marchandage était une main fraternelle tendue à l'ouvrier capable; ils l'ont aboli, et pour qui?

Dans l'intérêt de leurs amis, de leurs soldats, enfants des barricades, — dans l'intérêt des ouvriers trop incapables pour qu'on pût leur confier des travaux à la tâche.

Quand on aime le peuple, on l'élève, on ne l'abaisse

pas; on ne sacrifie pas le bon au mauvais; on n'encourage pas la canaille au profit du vrai peuple, — du citoyen actif, intelligent, calme, laborieux.

Ils ont proclamé le travail saint et respectable, et ils l'arrêtent dans ses manifestations les plus vigoureuses! Ils ont proclamé le prolétaire digne de l'affranchissement, et, quand il va prendre son vol vers les régions du bien-être, ils lui coupent les ailes!... Ils ont proclamé la fraternité, et ils découragent ceux qui avaient introduit le principe de la protection dans les fabriques, dans les ateliers, sur les chantiers!

Ce découragement, produit de l'association et de l'égalité des salaires, est, pour les ouvriers qui l'ont ressenti, le meilleur antidote contre les poisons socialistes.

Quand il y a à souffrir de la concurrence, cela ne tombe pas sur l'ouvrier, mais sur le patron, sur le fabricant; cela est prouvé. Malgré la concurrence ardente, les salaires ne baissent pas et les bras ne restent pas inoccupés. C'est un fait contre lequel personne ne peut s'élever, contre lequel il est défendu aux plus chauds partisans de l'association de s'inscrire en faux. Les bénéfices du fabricant ont été moindres, et l'ouvrier, qui d'un côté n'y a pas perdu comme ouvrier, y a gagné d'un autre comme consommateur. Que le fabricant prospère ou succombe dans la lutte, le consommateur en profite; dans aucune hypothèse le mal ne pèse sur l'artisan.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les socia-

listes, qui se montrent aujourd'hui partisans forcenés du monopole, demandaient jadis à grands cris la concurrence, au nom de la liberté!

Toutes ces contradictions frappantes et successives sont un enseignement qui, nous l'espérons bien, ne sera pas perdu pour les masses.

Comment de telles doctrines ont-elles pu nous tant agiter, voilà ce qui paraîtra inconcevable aux générations futures.

La concurrence, loin d'être une cause de misère et de ruine pour les ouvriers, est au contraire une source de bien-être pour eux.

Supprimez la concurrence, et vous aurez créé un monopole en faveur des artisans associés au détriment de ceux qui ne le seraient pas. Cette vérité a été démontrée victorieusement par tous les écrivains sérieux qui ont traité ces questions, qui se sont levés pour conjurer les périls de la société, — et les socialistes n'ont rien eu à répondre.

C'est la concurrence qui a enfanté les plus grandes choses dont s'honore l'humanité; c'est elle qui a inspiré le génie de ceux qui ont fait d'utiles, d'impérissables découvertes. Il est des inventions, nous le reconnaissons, qui ont froissé certaines positions, déplacé certains intérêts; mais, à côté de quelques particuliers plus ou moins lésés, pour les populations quels bienfaits! L'intérêt individuel ne doit pas passer avant l'intérêt général.

Il importe de voir au delà.

Le progrès peut broyer quelques fortunes, mais il n'écrasera pas l'humanité ; au contraire, il l'élève dans le bien-être, il la grandit dans la prospérité.

La concurrence est le stimulant qui produit le mieux chaque jour. Voulez-vous l'arrêter dans sa marche, vous arrêtez en même temps la civilisation. Quoi ! je suis plus habile que mon voisin dans la même industrie, mon travail est meilleur, et vous ne voulez pas que je gagne plus que lui ! Vous viendrez m'ordonner de m'arrêter, de ne pas aller aussi vite et aussi bien, de ne pas lui faire une *concurrence homicide !* Mais cela est souverainement inique. Pour vous plaire, nous resterons tous dans la médiocrité la plus désolante, la plus honteuse. Vraiment, vous êtes aussi ridicules que vous êtes barbares ! Vous parlez toujours de liberté, et le premier usage que vous faites de la vôtre, c'est de confisquer la mienne, sous prétexte que je fais concurrence à mes semblables et que la concurrence est une chose abominable ! Vous contenez mon activité et mon génie dans les étroites limites de votre paresse et de votre médiocrité ! Vous posez d'arbitraires limites à mon intelligence et à mon habileté. Sous prétexte que nous sommes tous égaux, radicalement égaux, vous nous contraignez à travailler tous également.

Malheureux insensés ! en vous attaquant à la concurrence, vous attaquez l'émulation, — puissant levier avec lequel on soulève le monde. Vous nous réduisez à l'im-

bécillité, au crétinisme, — et au bout, toujours, toujours à la misère, à cette misère que vous dites vouloir détruire, et dont vous augmentez l'horreur.

C'est cette concurrence que vous flétrissez si injurieusement qui fait que les objets de première nécessité et les vêtements du peuple sont à bon marché.

En tout, la concurrence est un bienfait; en tout, c'est un principe fécond.

Ce que vous rendez au peuple comme producteur, vous le lui reprenez, et bien au delà, comme consommateur.

La concurrence a lancé l'activité humaine dans la carrière infinie du progrès. Vous vous proclamez hommes de progrès, et vous voulez tuer la concurrence qui l'enfante!

« Si le principe de la concurrence, a dit M. Thiers, dans son livre *De la Propriété*; — si le principe de la concurrence a été cause que chacun, animé du désir de mieux faire que son rival, a travaillé à tout améliorer, le peuple n'y a-t-il pas gagné d'avoir du grain, des vêtements, du logement, de toutes choses enfin, en meilleure qualité et en plus grande abondance? On se récrie contre les disciples de Malthus qui arrêtent l'homme prêt à se rapprocher de sa femme, en lui disant : Prenez garde, il y aurait un être de plus à nourrir sur la terre!... On se récrie contre ces philosophes de l'abstention, on les appelle barbares, on les dénonce au peuple, *et on a raison*. Arrêter la fécondité du genre humain est

un crime contre la nature. Oui, mais n'y a-t-il pas d'autres disciples de Malthus plus condamnables encore, et ne seraient-ce pas ceux qui arrêteraient l'homme passionné pour le travail, et occupé à nourrir, à vêtir, à loger l'enfant que Malthus défend de mettre au monde? Celui qui veut ralentir la production, qui ne veut pas qu'on produise de quoi nourrir l'enfant à naître, n'est-il pas seul responsable de la défense de Malthus? Car Malthus aurait levé son interdit s'il avait vu sur la terre de quoi fournir à la subsistance de tous les nouveau-nés? »

A cela qu'ont à répondre MM. Pierre Leroux, Louis Blanc, Proudhon, et *tutti quanti*, qui se sont tant et si justement récriés contre Malthus?

Qu'ont-ils répondu?

Rien.

M. Louis Blanc veut l'abolition de la propriété et de l'hérédité, c'est-à-dire l'abolition de la famille. C'est en vain qu'il vient nous dire qu'il respecte la famille en abolissant l'hérédité de la famille et l'hérédité de la propriété. Si vous tuez l'hérédité dans la propriété, vous tuez la famille à plus forte raison encore quand vous abolissez l'hérédité dans la famille.

Pas de famille possible sans droit de propriété; pas de propriété sans hérédité. Et voyez l'injustice de tous ces rêveurs! voyez comme ils tendent à nous opprimer! Quoi! je n'aurai pas le droit de travailler pour acquérir quelque chose! je n'aurai pas le droit de laisser ce

quelque chose, ma propriété bien légitime, le fruit de mes sueurs, la récompense de mon travail, à mes enfants, à mes amis, à mes frères en Jésus-Christ, à ceux dont l'infortune a touché mon cœur, à ceux que j'aime, à ceux de qui je tiens le bonheur! Mais vous tuez mon âme, vous tuez mon sentiment, ma charité, mon amour, ma liberté surtout;—vous m'assassinez! Mais si je veux me priver toute ma vie, toute ma vie travailler, pour que mon fils, pour que ma femme, ou même le fils de mon voisin, enfin qui j'aime; si je veux, dis-je, me courber toujours sous le labeur le plus rude afin de laisser à ces êtres chers le fruit de mes épargnes, de mes efforts; si je veux cela, ne suis-je pas dans mon droit le plus vrai, le plus légitime, le plus saint? Eh bien! votre égalité des salaires, votre abolition de l'hérédité et de la propriété, me confisquent ce droit divin, me privent de la liberté de mon âme et étouffent les sentiments les plus délicieux de mon cœur! J'aime mieux mourir, ou plutôt j'aime mieux vous tuer. Car enfin vous êtes mon ennemi; vous me voulez du mal; en faisant des barricades, en venant m'attaquer, vous m'opprimez; en cherchant à me tuer, vous êtes agresseur; en vous tuant, je me défends.

Ainsi parle le citoyen tranquille, l'honnête homme qui préfère la liberté au communisme, et qui, si sympathique qu'il soit d'ailleurs pour l'humanité, aimera toujours mieux ses enfants que ceux des autres.

Je ne veux pas du salaire de mon voisin, et je ne veux pas lui prendre le sien.

A chacun son droit, à chacun son bien, à chacun le produit de son travail, à chacun sa liberté, à chacun sa famille ; voilà la justice, voilà la vérité, — malheur à qui la conteste !

Les législateurs socialistes outragent donc les lois de la nature, et ils ne manqueraient pas d'être désobéis, malgré leurs odieuses prétentions ; car ils contrarient les penchants les plus légitimes de l'homme ; ils le jettent dans un milieu oppressif contraire aux inclinations de son cœur.

Ils arrivent aux conséquences les plus absurdes et les plus monstrueuses ; cela est surabondamment démontré.

Il faut qu'ils n'aient pas la moindre pudeur pour n'être pas confus eux-mêmes de leurs prédications.

Ah ! il est un seul cas dans lequel nous ne sommes pas partisans de l'hérédité, c'est celui qui se présente quand meurt un socialiste. Il serait à souhaiter qu'il ne pût transmettre à son enfant l'esprit du mal qui l'anime !...

Donc, M. Louis Blanc est communiste, et communiste radical, puisqu'il abolit la Propriété et la Famille, puisqu'il établit l'égalité des salaires, puisqu'il oblige les hommes à un faux dévouement, puisqu'il est partisan de la vie en commun.

Il ne peut pas se défendre d'être partisan de la communauté des femmes, car qui veut l'*égalité absolue* veut la communauté des femmes. En effet, au nom de l'éga-

lité absolue un *frère* a le droit de dire à son *frère :*
« De quel droit te permets-tu d'exiger fidélité d'une femme ? C'est de l'aristocratie. Si tu es aimé de cette femme, tu cesses d'être mon égal, tu me deviens supérieur en jouissance. Cette femme doit être également à moi comme à toi ! »

Que cet affreux raisonnement soit logique, cela est bien certain.

Quand donc M. Louis Blanc proclame la famille immortelle et sainte comme Dieu même, et qu'en même temps il flétrit l'hérédité dans la famille et dans la propriété, et demande l'égalité absolue, l'atroce égalité du sanglant niveau, il veut nous donner le change, voilà tout.

Au reste, dans ses élucubrations historiques, ne s'est-il pas déclaré partisan fanatique de tous les communistes des temps passés? Quels éloges n'a-t-il pas pour tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, par la plume, par la parole ou par les armes, ont attaqué la société avec ses vieilles et saintes bases : la Propriété, la Famille, la Religion? Il salue, comme la représentation de la tradition véritable de l'humanité et du progrès, tous ceux qui ont déclaré la guerre à la civilisation.

Ses modèles, il les cherche dans ces hommes de sang qui ont inauguré chez nous pour un moment le règne de la guillotine ! Ses grands maîtres, ce sont les *héros* de la Terreur ! C'est à ces *généreux bourreaux* et à ceux qui espèrent faire revivre leurs crimes qu'il promet l'empire de l'avenir !

Ces infamies sont débitées avec l'imperturbable audace que le crime puise dans son propre égoïsme. Ce sang-froid est horrible; il épouvante, il glace le cœur; il a une odeur infecte, il exhale la dénonciation, le tribunal révolutionnaire. La terrible silhouette de l'échafaud se dessine sur toutes ces pages. Il le dit : — Les socialites n'ont plus *rien de commun* avec ceux qui ne pensent pas comme eux! La mort seule peut terminer le différend.

Avant lui, nous l'avons vu, Mably et Morelly avaient prêché ces doctrines, et Gracchus Babeuf, après eux, tenta de les mettre à exécution par la force.

Lui aussi avait ramassé quelques meurtriers et les avait excités au carnage. Lui aussi avait appelé la destruction et la mort, et le pillage et l'incendie, à l'aide de ses utopies; lui aussi s'était écrié avec une sombre énergie :

« Les opposants à l'égalité absolue seront vaincus par la force; — les opposants à la communauté seront *exterminés !* »

Seulement Babeuf a été défait sans que la guerre civile ait ensanglanté la patrie; — tandis que, pour que M. Louis Blanc pût prendre honteusement la fuite, il a fallu que les citoyens s'égorgeassent les uns les autres; — lutte atroce, dans laquelle rien ne fut épargné, pas même le saint prélat qui s'était dévoué pour porter des paroles de paix aux factieux.

Il est tombé frappé par une balle impie; il est tombé sous le plomb obscur d'un forcené..... Mais il n'a pas

emporté dans la tombe le secret de son martyre ; l'heure de la justice sonnera bientôt; — un jour, ses meurtriers seront connus . . . .

. . . .

J'en ai fini avec M. Louis Blanc et avec son communisme hypocrite.

Que l'ombre des victimes de nos guerres *sociales* soit légère à sa conscience !....

Il a vécu. C'est en vain qu'il agite le drapeau rouge dans l'exil, — au sein de la monarchie à laquelle il est allé demander un asile. Les masses laborieuses lui échappent.

Insensiblement les socialistes disparaissent, emportés par le flot de la malédiction publique.

V.

Il est une classe de socialistes qui, comme M. Louis Blanc, n'osant se déclarer ouvertement communistes, c'est-à-dire adversaires absolus de la propriété, espèrent la frapper par l'impôt. — Tous les chemins leur sont bons, pourvu qu'ils arrivent à l'exécrable but.

Ils ont inventé l'*impôt progressif* et l'*impôt somptuaire*.

Voici comment M. Proudhon lui-même, un jour, entre deux crises, dans un moment lucide, a traité l'impôt progressif :

« La conséquence de l'impôt progressif sera que les

grands capitaux seront dépréciés, et la médiocrité mise à l'ordre du jour. Les propriétaires réaliseront à la hâte, parce qu'il vaudra mieux pour eux manger leur propriété que d'en retirer une rente insuffisante. Les capitalistes rappelleront leurs fonds, ou ne les commettront qu'à des taux usuraires; toute grande exploitation sera interdite, toute fortune apparente poursuivie, tout capital dépassant le chiffre du nécessaire proscrit. La richesse refoulée se recueillera en elle-même et ne sortira plus qu'en contrebande; et le travail, *comme un homme attaché à un cadavre*, *embrassera la misère dans un accouplement sans fin*.

« Après avoir prouvé la contradiction et le mensonge de l'impôt progressif, faut-il que j'en prouve encore l'iniquité ?

« L'impôt progressif arrête la formation des capitaux; de plus il s'oppose à leur circulation... Après avoir froissé tous les intérêts, et jeté la perturbation sur le marché par ses catégories, l'impôt progressif arrête le développement de la richesse, et réduit la valeur vénale au-dessous de la valeur réelle. Il rapetisse, *il pétrifie la société*. Quelle tyrannie! Quelle dérision!

« L'impôt progressif se résout donc, quoi qu'on fasse, en un déni de justice, une défense de produire, une confiscation. *C'est l'arbitraire sans limite et sans frein*, donné au pouvoir sur tout ce qui, par le travail, par l'épargne, par le perfectionnement des moyens, contribue à la richesse publique. »

L'impôt, pour être juste, doit atteindre tous les genres de revenus; le faire peser sur le travail à l'exclusion de la propriété, ou sur la propriété à l'exclusion du travail, serait une iniquité.

L'impôt sert à payer ceux qui ont protégé le travail, l'un par le fer, l'autre par la justice, d'autres enfin en administrant ou en gouvernant le pays.

Chaque citoyen doit donc payer l'impôt en proportion de la protection qu'il reçoit de ceux dont on salarie le travail et le dévouement avec l'argent de l'impôt.

Conséquemment, l'impôt doit être proportionné à ce que chaque citoyen possède et à ce que chaque citoyen gagne.

Il en est ainsi, et c'est justice. Tout ce qui reçoit protection doit payer pour la protection qu'il reçoit. Or, qui est-ce qui est protégé? La propriété, la propriété riche comme la propriété pauvre, et le travail, le travail modeste, comme l'éclatant travail somptueusement rétribué.

L'exemption d'impôt serait donc la plus monstrueuse injustice : tous les citoyens sont, dans la mesure de leur force et du bien qu'ils en reçoivent, tributaires de la société qui garantit leur sécurité.

Faire supporter les impôts par le travail seulement, ou seulement par la propriété, serait nous replonger dans les injustices des vieux âges : car il est des propriétaires plus pauvres que certains travailleurs, et il est des travailleurs plus riches que certains propriétaires. Il y a la propriété indigente et le travail opulent.

L'impôt progressif est une exigence insensée. C'est le pillage universel, l'arbitraire le plus monstrueux; c'est le vol organisé par l'État; cela conduit tout droit à la loi agraire; c'est le partage des fortunes; c'est l'inquisition; c'est l'anéantissement de la liberté; c'est l'organisation du despotisme.

De proportion en proportion, de dépouillement en dépouillement, l'impôt progressif, inspiré par le communisme hypocrite, nous entraînerait vers le communisme radical.

Car il n'est pas de mesure à laquelle les adversaires de la propriété consentent à s'arrêter. Tous les moyens leur sont bons pour la frapper. Quand ils ne peuvent directement l'assassiner, ils l'attaquent traîtreusement dans l'ombre. Ils n'ont aucune pudeur, et l'on aurait tort de compter sur leur modération. Ce sont les honnêtes gens qui sont modérés. Une fois sur le terrain de l'impôt progressif, nous descendrions la pente, bon gré mal gré, jusqu'à l'abolition absolue de la propriété.

Quant à l'*impôt somptuaire* qui frappe le travail de l'ouvrier en frappant le luxe du riche, il est jugé en ces termes par M. Proudhon, dans un de ses rares moments de raison :

« Vous voulez frapper les objets de luxe, vous prenez la civilisation à rebours. Je soutiens, moi, que les objets de luxe doivent être francs. Quels sont, en langage économique, les objets de luxe? Ceux dont la proportion dans la richesse totale est la plus faible; ceux qui vien-

nent les derniers dans la série industrielle, dont la création suppose la préexistence de tous les autres. A ce point de vue, tous les produits du travail humain ont été, et tour à tour ont cessé d'être, des objets de luxe, puisque par le luxe nous n'entendons autre chose qu'un rapport de postériorité, soit chronologique, soit commercial, dans les éléments de la richesse. *Luxe*, en un mot, est *synonyme de progrès*; c'est, à chaque instant de la vie sociale, l'expression du maximum de bien-être réalisé par le travail, et auquel il est du droit, comme de la destinée de tous, de parvenir........

« Mais avez-vous réfléchi que taxer les objets de luxe, c'est interdire les arts de luxe? Savez-vous même si une plus grande cherté des objets de luxe ne serait pas un obstacle au meilleur marché des choses nécessaires, et si, croyant favoriser la classe la plus nombreuse, vous ne rendriez pas pire la condition générale? La belle spéculation, en vérité! On rendra 20 francs au travailleur sur le vin et le sucre, on lui en prendra 40 sur ses plaisirs!.... »

Il est très certain que toucher au luxe, c'est toucher au pain du peuple; c'est toucher à son travail, à sa vie.

Moins il y a de luxe dans un État, plus il y a de misère. Ceci est une vérité élémentaire à laquelle ne peuvent répondre les économistes de la pauvreté, dont le système tend à nous dégrader, à nous réduire à l'état de sauvages, de peaux-rouges, à nous dépouiller, à nous

jeter dans la misère, à nous faire vivre tout nus, malpropres, affamés, dans les ordures.

Tant qu'il n'y aura pas de sécurité pour la propriété, pour la richesse, il n'y en aura pas pour le travail.

L'impôt somptuaire est un principe dissolvant pour une société civilisée; — c'est la mort de l'art, la mort de l'ouvrier.

L'impôt progressif et l'impôt somptuaire sont donc deux genres d'oppression qui, tout en ayant l'air de frapper seulement le riche, frappent en réalité et plus directement, plus douloureusement, le pauvre.

L'impôt proportionnel, c'est la justice pour tous, et il n'exempte que l'indigent, celui qui souffre, dont les douleurs ne peuvent être soulagées que par ceux qui l'aiment, par ceux qui appartiennent au parti de la Religion, de l'ordre et de la modération.

Il faut que le peuple ne l'oublie jamais, ses amis ne sont pas ces infâmes qui lui promettent un bonheur impossible, qui lui désignent les citoyens calmes comme ses ennemis, qui l'excitent aux guerres civiles, qui lui parlent toujours de liberté, de fraternité, de droit, de vertu ; ce sont ces conservateurs catholiques qui ne veulent ni anarchie ni despotisme, qui comprennent que la liberté est inséparable de l'ordre; ce sont ces hommes religieux qui ne le flattent pas bassement dans ses vices pour s'élever sur ses épaules, mais qui l'honorent dans ses vertus pour le moraliser et le rendre aussi heureux

que peut être l'homme, — ce malheureux condamné aux épreuves et à la souffrance sur cette terre.

VI

Quoique beaucoup moins dangereux que M. Louis Blanc, parce qu'il est plus franc et avoue audacieusement leur but commun, M. Cabet n'en a pas moins répandu dans les masses les idées les plus fausses et les plus coupables.

M. Cabet le déclare sans déguisement et sans réticence, il est communiste. Cette désastreuse aberration est la sienne. Loin de tenter perfidement, comme M. Louis Blanc, d'en faire mystère, il s'en fait honneur et gloire. Il descend en ligne directe des *héros* de 1793, qui alimentaient l'échafaud, et il l'avoue superbement.

De plus qu'eux, il confesse la conséquence rigoureuse et logique des doctrines ultra-démagogiques. Comme Babeuf, il affirme le but vers lequel les exterminateurs de la Terreur marchaient d'une façon plus vague. Il donne la synthèse de leurs déclamations; il formule pour eux et en leur nom.

Ce qui ne l'empêche pas, pour capter la confiance, de déclarer qu'il est très pacifique, et qu'il ne fait que continuer l'œuvre de N.-S. Jésus-Christ sur la terre.

A l'entendre, le Christ et ses apôtres étaient communistes; les premiers chrétiens et les Pères de l'Église eux-mêmes étaient communistes. Pour lui, le christianisme n'est autre chose que la communauté.

A l'appui de cette énormité, M. Cabet cite certains textes des Saintes Ecritures, qu'il interprète arbitrairement, auxquels il donne un sens *icarien*.

C'est dans un livre intitulé *Voyage en Icarie*, ouvrage qu'il a répandu à profusion parmi les ouvriers, avec l'argent qu'il avait extorqué à cette classe de citoyens, qu'il a nettement posé sa doctrine.

M. Cabet ne se pose pas en inventeur de système, en cela différent des autres publicistes socialistes, qui nous donnent comme venant d'eux toutes les turpitudes ramassées dans les égouts du passé. Il avoue que, déjà républicain à la façon des grands hommes incompris de 1793, il se préoccupait de traduire en faits leurs charmantes doctrines, lorsque le livre de l'*Utopie*, de Thomas Morus, lui tomba dans les mains. Dès lors, sa vocation fut irrévocablement décidée. Il comprit que le problème de l'application du Christianisme et des principes régénérateurs des Jacobins était résolu.

A la lecture de l'*Utopie*, son âme fut touchée comme par l'ange de la révélation; la lumière avait enfin brillé à ses regards, vive, brûlante, lui montrant le chemin de l'avenir, la route du progrès.

Il se recueillit en lui-même, non pas, comme le chrétien, pour sonder l'abîme de sa conscience et converser

avec Dieu, non pour s'armer du courage persévérant de la foi et de la prière, non plus pour s'élever dans les régions infinies de la charité apostolique; mais pour formuler la doctrine icarienne, la doctrine de la fraternité communautaire.

L'harmonie de cette voie humanitaire, il la trace dans son livre par excellence, dans son voyage vers ce pays de chimères qu'il nomme *Icarie*.

Ce roman ne se distingue de l'*Utopie*, de Thomas Morus, que par une foule de détails oiseux, qui portent surtout sur le boire et le manger; fidèle en ceci à l'habitude socialiste, qui consiste à se concilier les sympathies des gourmands. En *Icarie*, la félicité matérielle est sans bornes. Les hommes sont égaux en tout; ils travaillent tous, et le produit est partagé entre tous; ils vivent dans une communauté de travaux et de biens; ils ont les mêmes droits, les mêmes devoirs; leurs charges sont égales, comme égaux leurs bénéfices.

M. Cabet, toutefois, n'admet pas encore la *communauté des femmes*, — ce qui lui a valu les outrages des communistes matérialistes ou humanitaires, qui l'ont traité d'homme timoré, arriéré, peureux.

Comme M. Pierre Leroux, et avant lui Morelly, M. Cabet exige que tout citoyen soit homme public, fonctionnaire, nourri et entretenu par l'Etat. Seulement, comme la loi du *Circulus* est inconnue en Icarie, celui qui refusera de travailler dans l'atelier commun et de

vivre en communauté n'aura plus qu'à se jeter à l'eau ou à se laisser mourir de faim.

A l'exemple de M. Louis Blanc, M. Cabet flétrit le paresseux du nom de *voleur*. C'est la même plaisanterie, reproduite sous une autre forme.

Dans ce tableau de fantaisie que M. Cabet trace d'une société parfaite, les citoyens qui se distinguent de leurs semblables par leur talent, leur activité, leur intelligence, ne sont pas mieux rétribués que les autres. La Providence, c'est-à-dire le hasard, — dans sa pensée c'est tout un, — s'est montrée aveugle et injuste envers ceux qui n'ont pas de génie, et c'est à la société à réparer cette inégalité inique.

La satisfaction que l'homme intelligent et laborieux éprouve d'être utile à ses *frères* est une rémunération plus que suffisante. Car tout le monde s'aime avec fanatisme dans l'Icarie; on s'adore jusqu'à la folie; c'est à qui se ruinera le corps et la santé pour travailler dans l'intérêt commun; on est heureux de n'être que l'égal de son voisin, heureux de travailler pour les autres, trop heureux qu'ils veuillent bien y consentir.

Tous les Icariens ont pour mobile le dévouement, et ce mobile leur suffit. Plus ils sont convaincus qu'ils produisent pour les autres, pour des frères qu'ils ne connaissent même pas, et plus ils se montrent zélés.

Le Christ avait dit :

« Aimez votre prochain comme vous-même. »

Mais bah ! M. Cabet va bien au delà :

« Aimez les inconnus plus que vous-même. »

Ce qui excite l'émulation de l'homme, ce n'est pas de savoir qu'il travaille pour lui et pour ceux qu'il aime, pas du tout : c'est d'être persuadé qu'il travaille pour ceux qu'il ne connaît pas, et qu'il doit aimer d'autant plus.

En Icarie, tout le monde est condamné à travailler autant, en commun, et à des heures convenues. C'est le despotisme dans ce qu'il a de plus odieux, car il est sans espérance. La liberté individuelle n'est rien, rien l'intérêt individuel. On travaille pour les autres, non pour soi : car travailler pour soi, c'est faire preuve d'égoïsme, d'individualisme ; on travaille pour les autres, et on y est forcé.

C'est la préconisation du système d'organisation du travail de M. Louis Blanc : ce sont les trop fameux ateliers nationaux.

Au reste, il y a plus d'une analogie entre ces deux publicistes communistes. Ils disent l'un et l'autre qu'ils respectent la Famille, mais au fond il n'en est rien. Ils ne la veulent ni l'un ni l'autre, et, voulussent-ils la conserver, ils ne le pourraient pas : la Famille se trouvant étroitement liée à la Propriété, conserver l'une, c'est conserver l'autre ; abolir l'une, c'est frapper l'autre de mort.

Au surplus, aux *communistes matérialistes*, aux *communistes humanitaires*, qui reprochaient vivement au patri-

arche de l'Icarie de faire de lâches concessions aux préjugés d'une société pourrie et d'une civilisation arriérée en conservant la famille et le mariage, M. Cabet répondit que ce n'était pas qu'il regardât ces deux institutions comme très respectables en elles-mêmes, mais qu'il avait cru devoir les conserver, en attendant, pour faire avaler au public la pilule communiste. Il ajouta qu'il avait dû aussi se préoccuper de la police et du bureau des bonnes mœurs; que prêcher publiquement la communauté des femmes était une concession qu'il ne pouvait faire à ses amis, les rigoureux logiciens; qu'il était des ménagements conseillés par la prudence; qu'il était certaines conséquences inflexibles qu'il fallait taire pour réussir à faire accepter les idées de progrès; qu'enfin la susceptibilité du parquet était facile à s'éveiller en semblable matière, et qu'il n'entendait pas s'exposer à de nouvelles persécutions, dût un schisme se former dans la république communiste.

Platon, Campanella et les Anabaptistes, qui avaient proclamé la *femme banale*, n'avaient pas reculé devant ces susceptibilités pudibondes; comme eux, les communistes humanitaires ont passé outre; ils ont flétri M. Cabet avec sa peur de la police et la faiblesse de ses concessions à des préjugés misérables.

Toutetois, si M. Cabet a reculé devant les plus odieuses conséquences de son odieux système, ce n'est pas qu'il ait en lui le respect de la Famille. C'est par prudence, non par vertu. Il tremble, il n'est pas convaincu,

Il ne respecte pas la vérité, il la tolère, en attendant que le moment soit venu qui lui paraisse propice de l'étrangler sans danger. Il ne craint pas Dieu, il redoute les gendarmes.

Pour moi, je me défie volontiers des gens qui craignent plus les gendarmes que la Providence.

« Quoi donc! répond le *père Icar*, comme on l'appelle, — quoi donc! est-ce que la communauté ne pourrait *d'abord* exister *pendant un nombre d'années plus ou moins grand* avec le mariage et la famille, *sauf à les abolir quand on le voudrait* et quand la nécessité s'en ferait impérieusement sentir? Est-ce qu'il n'y a pas déjà assez de difficultés pour faire admettre l'idée de la communauté? Est-ce que ce n'est pas la plus gigantesque des révolutions intellectuelles? Est-ce que l'idée de l'abolition de la famille facilitera l'adoption de la communauté? Est-ce que ce n'est pas au contraire l'idée qui effraye le plus les adversaires de la communauté? Est-ce que ce n'est pas l'idée qui présente le plus *l'apparence* de la débauche et de l'immoralité, et contre laquelle s'élève la respectable et redoutable haine des défenseurs de la pudeur? Est-ce que ce n'est pas l'idée qui a tué les saint-simoniens? »

En attendant donc que l'on ait pu décréter la communauté des femmes et abolir le mariage, sans craindre les *défenseurs de la pudeur*, les gens arriérés, comme nous, chacun en Icarie est obligé de se marier, le célibat est regardé comme un crime.

On est très vertueux en Icarie. Le cœur humain n'a ni tentation, ni faiblesse. Tout le monde est marié, le concubinage et l'adultère sont absolument inconnus. M. Cabet ne dit pas comment il a fait pour dompter le péché.

Il est des communistes qui, pour appliquer leur système, pour mettre à exécution leurs théories, éprouvent le besoin de supprimer les grandes villes. M. Cabet, lui, les supporte, à l'exemple de Thomas Morus, de Morelly et de Campanella, dont il n'est que le plagiaire.

La belle *Icara* est la capitale de la communauté. C'est un Eldorado. Rien n'y manque. C'est magnifique. Nous passons ces détails ridicules et enfantins. Dans la République icarienne, il y a d'autres villes également splendides, où chaque frère associé trouve le confortable, *surtout en fait de nourriture*. Tout y est propre, élégant, commode. Pour varier le paysage, l'imagination aventureuse de l'auteur s'égare également dans les campagnes; les établissements agricoles sont magnifiques; les campagnes regorgent de produits; partout l'abondance, partout la joie, le bien-être. La plus douce fraternité préside aux relations des Icariens entre eux. C'est charmant, délicieux, sur le papier, — car on sait qu'il en a été tout autrement dans l'Amérique du Nord, où M. Cabet a envoyé quelques centaines de dupes qu'il avait dépouillées, conduites par une bande de fripons qu'il avait gagnés.

Dans l'Icarie du livre, l'argent est aboli, comme la propriété, comme la monnaie. Les achats et ventes sont interdits.

C'est l'Etat qui nourrit, loge, habille, engraisse et instruit les citoyens; il se charge de leur donner non-seulement l'utile, mais l'agréable. Il fournit à tout.

Les salaires sont payés en nature et d'une façon égale.

Le commerce est aboli. Les industriels ne sont plus que des fonctionnaires publics.

Pour que le travail soit attrayant et peu fatigant, des mécaniques fort ingénieuses, dont M. Cabet ne nous donne pas la forme et ne nous dit pas le secret, sans doute parce qu'elles n'ont pas encore été inventées, permettent de supprimer les métiers malpropres et insalubres.

M. Cabet expose, lui aussi, sa forme de Constitution démocratique et sociale. — C'est l'*idée démagogique* au pouvoir.

Comme M. Proudhon, il est partisan du despotisme de l'Etat.

« La société concentre, dispose et dirige *tout; il faut qu'elle soumette toutes les volontés et toutes les actions à sa règle*, *à son ordre et à sa discipline.* »

Tel est le langage du chef des Icariens.

M. Cabet veut une seule Assemblée législative, composée de deux mille membres. Cette Assemblée est divisée en commissions et sous-commissions. Elle renvoie

ses projets de loi à la sanction du peuple, — sans doute pour ne pas le déranger de ses travaux.

Pour animer la physionomie de cette Assemblée, elle est obligée de s'occuper non-seulement de toutes les questions politiques, mais encore de régler les détails de la vie domestique; elle se préoccupe même de la cuisine publique.

Il y a une quinzaine de ministres et un président du conseil; ce pouvoir s'appelle *exécutoire national;* les préfets et les maires prennent le nom d'*exécutoires provinciaux* ou *communaux*.

Aucun de ces fonctionnaires n'est salarié. Ils sont tous pris le plus volontiers parmi les artisans voués aux travaux manuels; le citoyen qui se trouvait être président du conseil lorsque, dans son roman, M. Cabet nous fait pénétrer en Icarie, était maçon. Inutile et basse flatterie!

La liberté de la presse est supprimée en Icarie; il n'y a, pour toute feuille publique, que des journaux officiels, rédigés par des fonctionnaires.

Il n'y a ni juges, ni lois, dans ce pays fantastique, par l'excellente raison qu'il ne peut y avoir ni contestations, ni procès, ni crimes, dans un pays qui a l'ineffable bonheur de vivre sous le régime communiste. Personne ne conspire; personne n'a une opinion politique à soi; personne n'est mécontent; tout le monde est enchanté. C'est inouï, magnifique, surtout incroyable.

Les anges du paradis ne sont pas plus d'accord et plus heureux.

L'intelligence, étant un luxe inutile, n'a pas besoin d'être cultivée; la littérature libre est abolie; toutefois, comme M. Cabet permet aux Icariens de savoir lire, il y a des publicistes officiels qui écrivent sur l'ordre et sous la direction du Gouvernement, dans des ateliers communs; leurs livres, commandés à l'avance, sont encore censurés, une fois écrits, et ne peuvent être imprimés et répandus qu'en vertu d'une loi spéciale.

L'indépendance de l'historien est confisquée à perpétuité. Il n'y a qu'une histoire officielle.

La mémoire des morts est jugée par un tribunal qui les flétrit ou les rend glorieux selon son bon plaisir.

La religion de l'Icarie est la religion de Robespierre.

Il est défendu de croire que la Bible et l'Evangile sont des livres révélés; défendu de croire que Jésus-Christ est autre chose qu'un homme de fraternité, le *sans-culotte* de la Judée et l'un des philosophes les plus convaincus de la doctrine communiste!

M. Cabet veut bien permettre aux Icariens de croire qu'il y a un Dieu: car il n'a pu, lui, M. Cabet, se persuader encore suffisamment que c'est lui qui a fait le ciel et la terre; mais on est contraint de croire que les attributs de Dieu nous sont inconnus.

Il faut aussi déclarer qu'on ignore la cause du mal moral et du mal physique; il est inutile de croire au paradis et souverainement défendu de croire à l'enfer.

Les prêtres du pays sont des philosophes icariens, des professeurs de communisme; ils sont contraints de se marier. Il y a également des prêtresses, pour les femmes, et qui doivent être mariées. Jusqu'à l'âge de seize ans, on ne doit pas parler de religion aux enfants. La loi punit ceux qui leur parlent de Dieu avant cet âge.

On voit que M. Cabet n'a rien inventé; il a ramassé toutes ces ordures dans les égouts démagogiques.

Comment la communauté s'est-elle établie dans le pays que M. Cabet a pris pour théâtre de ses exploits? Vous pensez peut-être que c'est par la prédication pacifique, par la propagande honnête, par la persuasion? Du tout M. Cabet, qui proteste si énergiquement qu'il ne veut pas provoquer en France l'organisation de son système par la force, nous raconte, avec une complaisance remplie d'admiration, qu'en Icarie les choses se sont passées tout autrement.

C'est par la guerre civile que le communisme s'établit là-bas; il sort, débris fumant et ensanglanté, des barricades homicides. Le grand homme qui a l'éternel honneur de l'inaugurer est un charretier, du nom d'Icar, — car à tout instant, M. Cabet reste fidèle à son système de basse adulation envers la classe ouvrière.

C'est donc un charretier, un boueux, qui devient dictateur du pays et qui lui donne son nom.

O bassesse de l'adulation! c'est un outrage dans une flatterie.

Ses infortunes judiciaires ne le cèdent en rien à celles

de M. Cabet, à l'exception, toutefois, qu'il n'avait pas été condamné à deux ans de prison pour escroquerie, — malheur qui est arrivé dernièrement au vénérable chef des communistes icariens. Mais, comme lui, il avait eu à subir les iniques jugements des aristocrates et des bourgeois. Sa peine expirée, il était sorti des cachots de la tyrannie plus violent que jamais, plus que jamais convaincu que Jésus-Christ n'était que le prophète du communisme, et qu'il devait continuer son œuvre. Il était devenu chef de l'opposition démocratique et avait vigoureusement poussé, lui et ses acolytes, à la révolution de 93 de l'Icarie.

Cette fable est assaisonnée de toutes les diatribes connues, usées, rabâchées contre la société par tous les socialistes, contre la propriété, le monopole, l'inégalité, l'aristocratie, l'esclavage et les jésuites. — Les Révérends Pères ont amplement l'honneur des attaques de M. Cabet.

Le charretier dictateur, porté au pouvoir sur un flot de sang humain, fait tout ce que font les gens de cette espèce, tout ce que faisaient les apôtres de 93, tout ce qui fut tenté dans les premiers mois qui suivirent la révolution de 1848. Rien n'y manque, pas même les trop célèbres *Bulletins de la République.*

Comme il est impossible de passer de suite de l'état fâcheux d'ignorance et de malheur dans lequel se trouve la société actuelle à l'état de science et de bien-être

qui est l'essence d'une société communiste, on prend des moyens transitoires.

M. Cabet consent à procéder graduellement.

On dépouille insensiblement celui qui possède. S'il ne résiste pas, on lui fait grâce de la vie.

On établit progressivement l'égalité absolue. On *décrète* l'égalité d'intelligence et de bonne volonté. On décrète l'*impôt progressif* sur la richesse. Les individualités rebelles seront brisées.

On donne du travail aux ouvriers qui en demandent.

Les biens nationaux sont distribués aux pauvres; sur leur emplacement on bâtit des villes, des fermes et des villages.

On décrète l'*impôt somptuaire*, la *taxe des pauvres*, l'*emprunt forcé*, et autres gentillesses du même genre.

On abolit la charité privée, — cette prière en action inspirée par le Christianisme.

Le *maximum* est établi; on émet pour plusieurs milliards de papier-monnaie, qui a cours forcé, bien entendu.

Le trop célèbre impôt d'un milliard sur les riches est exhumé de son tombeau.

On donne de l'argent et des subsistances à tous les «*frères et amis*»; les vaincus de l'ancien régime sont condamnés à la prison et à un milliard d'indemnité envers ce que les socialistes appellent le peuple, — lequel veut bien leur faire l'aumône de sa clémence.

La magnanimité de M. Cabet va plus loin; il abolit la peine de mort. Et ici l'ardente sollicitude des socialistes pour les scélérats, pour ceux qui préfèrent la honte à la probité, éclate dans toute sa candeur. Les forçats et autres prisonniers, voleurs, escrocs, faussaires, meurtriers, enfin toutes les saintes victimes de la société, de la propriété, de l'aristocratie, sont immédiatement mis en liberté; et, comme il faut à ces citoyens d'élite une éclatante réparation pour la persécution à laquelle leur vertu les a exposés, on les incorpore dans les armées de la République, ou bien on les admet, à leur choix, dans les ateliers nationaux!...

Il est très important d'arrêter l'esprit du peuple sur ces théories abominables, afin qu'il puisse les juger dans la liberté de son esprit et le recueillement de sa conscience.

Il sait, maintenant, à quoi s'en tenir sur ces prédications; il connaît le sort que lui réservent ses prétendus amis, ses défenseurs officieux. Il sait qu'il rencontrera, à l'armée et dans l'atelier communistes, ces scélérats que la loi a condamnés, et qui ont manqué à toutes les notions de la délicatesse, de l'humanité et de l'honneur.

Et ils ne rentreront pas dans la vie, changés, repentants, régénérés par l'Évangile, non; ils y rentreront en héros trop longtemps méconnus et persécutés, ils y rentreront en triomphateurs!

Le vice est un honneur; le crime est une action d'éclat qui mérite une récompense. Le voleur est un socia-

liste incompris; le meurtrier sera ouvrier communiste et soldat de la République !...

C'est le règne de la licence et du mal, dans sa plus sauvage infamie. — C'est la déraison greffée sur le crime et la vanité.

Tels sont les moyens que propose M. Cabet pour arriver *au bonheur commun.*

Telle est la doctrine de la communauté dans toute sa franchise, à l'exception, cependant, qu'il y a encore des socialistes plus avancés, moins timorés, que M. Cabet.

Comme M. Pierre Leroux, il se prétend le philosophe de la vraie tradition de l'humanité.

Sa prédication a été, comme celle de M. Louis Blanc, plus dangereuse sur les esprits que celle du philosophe de Boussac, parce qu'elle est moins obscure et qu'elle a pu se répandre plus facilement dans les masses. Mais une chose a complétement démonétisé M. Cabet: c'est sa déconfiture en Amérique et la honteuse condamnation qui l'a suivie.

Aucune conviction honnête et sérieuse n'a été entraînée par M. Cabet; il ne trouve plus de dupes; personne ne veut plus partir en Icarie; ses derniers partisans veulent réaliser en France la communauté; ils prétendent l'appliquer ici. Ils font cause commune avec tous ces mauvais sujets, sans dignité ni principes, qui poussent aux bouleversements, dans la vague et criminelle espérance du pillage.

VII

Les communistes tiennent d'une façon toute particulière à se donner une origine qui puisse les faire accepter. — Ils se présentent comme les propagateurs d'une idée jusque-là méconnue et se donnent un parfum de persécution qui touche les masses et dispose bien les routes d'une popularité éphémère.

Les uns puisent leurs aïeux dans l'histoire ancienne; d'autres dans l'histoire sainte; certains déclarent que la communauté a déjà été mise en pratique sur plusieurs points du globe, et que les peuples n'ont eu qu'à se louer de ces essais. — L'histoire prouve le contraire, et la profondeur de cette leçon n'échappe à personne.

Quelques-uns, enfin, plus hardis, et M. Cabet est de ce nombre, affirment que leur premier maître n'est autre que le Christ lui-même.

M. Cabet, et beaucoup d'autres socialistes, ont l'effronterie de se déclarer les continuateurs des apôtres. Ils disent que le Christianisme prêché dans sa sincérité n'est autre que le communisme.

Voyons donc. L'Évangile ne fait aucune allusion à cette doctrine; il est évident que, si le Sauveur l'avait regardée comme le plus haut point de la civilisation, comme le

but de sa mission divine, il n'eût pas manqué de l'annoncer aux nations. Au lieu de cela, qu'a-t-il fait?

Il a respecté la loi mosaïque, qu'il était venu non pas détruire, mais compléter; il a sanctifié, avec sa haute et puissante parole, l'observation des commandements de Moïse. Nul plus que le Christ ne s'élève contre les crimes commis contre la famille et contre la propriété.

La Famille! il flétrit la polygamie, le divorce et l'adultère; il commande d'honorer son père et sa mère.

La Propriété! il flétrit le meurtre et le vol, les larcins, la fraude, les mauvaises pratiques pour avoir le *bien d'autrui*!

S'il eût été communiste, si son apostolat et son martyre avaient eu pour but de préconiser la communauté, il n'eût pas employé ces mots: *le bien d'autrui*, — qui n'a pas de sens pour les communistes. Que ses enseignements sont différents! Loin de prêcher ces déplorables doctrines qui déshonorent l'esprit humain et désespèrent son cœur, il enseigne le respect de la famille et de la propriété. Il nous fait un devoir de la charité, de la fraternité, de la résignation et du mépris des vanités du monde, des jouissances matérielles, tant exaltées par les communistes. Il avilit la chair et ses honteux plaisirs, les passions et l'égoïsme, et très particulièrement ce bas sentiment d'envie qui déchaîne les hommes les uns contre les autres, sous prétexte de droit à l'égalité.

Il n'est pas une idée communiste qui n'ait été d'avance condamnée par lui. Certes, il s'élève avec vigueur con-

tre le riche impitoyable pour le pauvre; il aime le pauvre, le soutient, le console; il lui fait trouver dans sa conscience l'intime récompense de ses vertus et lui montre l'immortalité bénie de Dieu pour récompense. Mais jamais il n'a permis que le pauvre dépouillât le riche; jamais il n'a permis d'abolir la propriété, qui donne la possibilité de faire la charité.

Il affirme que les riches entreront difficilement dans le royaume de Dieu; mais il veut parler non pas de tous les riches, mais de ceux des riches qui ne pratiquent pas la bienfaisance. Il conseille l'abandon volontaire d'une partie de ce qu'on a pour le soulagement de frères en détresse, et par cela même il se montre partisan de la propriété: car on ne peut donner volontairement que ce qu'on est libre de garder pour soi.

En légitimant le célibat, le Christ ne prétendait nullement attaquer le mariage, ou autoriser des exceptions contre cette institution, dont il reconnaît tout au contraire la sainteté; il permet à ses apôtres de se dispenser, de se détacher, d'un lien terrestre incompatible avec les luttes, les fatigues, les persécutions, qui les attendent.

Il en est de même de la façon dont les premiers chrétiens vécurent un moment entre eux lorsqu'ils avaient à résister aux supplices. Ces chrétiens-là, il est vrai, vécurent dans un état de fraternité, je l'ai dit déjà, dans lequel toutes les choses matérielles étaient communes entre eux. Mais, outre qu'il importe de regarder cette situation comme évidemment exceptionnelle, il faut dire

encore qu'elle ne leur était pas imposée par la force, qu'ils se l'étaient faite eux-mêmes, qu'ils l'acceptaient avec joie, qu'ils étaient parfaitement libres de s'en affranchir, que ce sacrifice était spontané et n'avait aucun caractère définitif. Ils étaient dans la situation de naufragés qui partagent entre eux, en luttant contre la mer furieuse, ce qui reste de vivres dans le bâtiment. — La tempête passée, le danger commun disparu, tout rentre dans l'ordre, les personnalités reprennent leur caractère original, chaque individualité reparaît, chacun rentre dans le plein exercice de sa liberté.

En conséquence, il est faux de soutenir que les premiers chrétiens étaient communistes, que le divin Jésus-Christ et ses dignes apôtres étaient communistes.

Ils étaient animés de l'amour de Dieu et de l'humanité; ils étaient les propagateurs ardents et dévoués de l'aumône, qui laisse incontestablement sous-entendre la propriété; de la charité, qui comporte incontestablement avec elle l'idée de la liberté. Car, pour pratiquer l'aumône, il faut posséder; pour avoir le mérite de la charité, il faut avoir la possibilité de la faire ou de ne la point faire.

Si le communisme eût été au fond de la doctrine évangélique, les premiers prêtres chrétiens n'eussent pas manqué de travailler à son établissement. Mais loin de là. Parmi les vertus dont ils recommandaient la pratique, plusieurs détruisent toute idée de communisme. La libéralité, la générosité, les offrandes volontaires,

font évanouir jusqu'au moindre doute à cet égard. — Auraient-ils fait des quêtes pour les chrétiens pauvres si la propriété individuelle eût été abolie? Auraient-ils applaudi aux chastetés, aux ardeurs, aux fidélités, à la paix, à la douceur du foyer domestique, si la famille eût cessé d'exister?...

L'Eglise du Christ a sanctionné ces institutions, et a toujours repoussé le Communisme, qui devint, dès lors, le partage des philosophes païens, continuateurs de Platon, qui, sur certains points, vécurent dans la communauté et dans l'impudicité, en même temps qu'ils faisaient la guerre au Christianisme.

Ces misérables vivaient presque nus, s'abandonnaient à toutes les orgies des sens, avaient les mêmes femmes pour tous, donnaient au monde l'exemple de la débauche la plus effrénée, de la vie la plus licencieuse.

Il y eut même des schismatiques chrétiens qui vécurent de la sorte, mais l'Eglise repoussa toute solidarité avec eux. C'est de ces sectateurs honteux et méprisables, qui prenaient le nom de chrétiens malgré les protestations de l'Eglise, que parlent les communistes modernes quand ils prétendent que les anciens chrétiens vivaient en communauté.

Il y a, on le voit, mauvaise foi à vouloir souiller le Catholicisme en le rattachant à cette compromettante tradition.

L'Eglise, par son incessant appel au dévouement, qui ne peut exister sans liberté, par ses conseils pour

la dignité de la personne et la pureté des mœurs, condamne la communauté qui détruit en même temps la Propriété et la Famille.

Une chose bien remarquable, c'est la corrélation, la solidarité, qui existent entre ces deux principes. Ils se soutiennent l'un par l'autre. Leurs ennemis acharnés ne s'y sont pas trompés; ils les ont constamment, toujours et partout frappés en même temps, et cela sans se connaître les uns les autres, sans s'être donné un mot d'ordre. C'est qu'ils avaient l'instinct de l'attaque comme nous avons celui de la défense. Ils ne se dissimulaient pas que, pour faire rétrograder l'humanité et la plonger dans les odieuses abominations de la matière, il était indispensable de frapper du même coup la Famille et la Propriété.

Encore une fois non, les chrétiens orthodoxes n'ont jamais été communistes : ils aimaient trop la liberté et la vertu pour cela.

Les impérissables traditions de l'histoire sainte excluent toute supposition de ce genre. Le monde chrétien, animé de l'esprit fraternel de l'Evangile, pratiquait la charité dans toute l'indépendance que Dieu a laissée à l'homme de faire bien ou mal, de suivre les voies de Satan ou les voies du Christ; le monde chrétien a ennobli la propriété par la bienfaisance, sanctifié le capital par la charité à laquelle la loi de l'Evangile le soumet rigoureusement.

Nous devons nous aimer les uns les autres, les uns

les autres nous soulager comme des frères, comme les enfants d'un même père, qui est Dieu, — mais nul texte des Ecritures Saintes n'autorise le despotisme de ces hommes de sang et de matière qui voudraient nous ravaler à l'état des animaux les plus abjects.

Les communistes nous opposent encore les communautés religieuses.

Et d'abord, ces établissements se sont élevés librement, et ceux qui vivent de la sorte y ont consenti; ils n'y ont point été forcés. De plus, ces communautés n'ont point été fondées comme modèles à suivre pour les sociétés publiques. — Les religieux qui vivent ainsi ont puisé dans l'ardent amour de Dieu le culte de la prière et de la solitude; ils n'ont pas été obligés d'aller chercher la perfection céleste dans ces pieuses retraites: — s'ils l'ont fait, c'est dans toute la liberté de leurs consciences.

Ils vivent en commun, c'est vrai, mais dans la pure communauté des séraphins. Que leur importe ces biens de la terre à laquelle ils ont dit adieu? — Leur existence est ailleurs, — plus haut! Ils vivent par le cœur; ils cherchent la perfection morale et méprisent tout ce qui est matériel; tel est, du moins, l'esprit élevé de ces corporations.

Il y a là une théorie magnifique, mais qui n'est nullement applicable aux autres mortels. Ceux-là ont quelque chose de surnaturel et de divin.

Et encore, respectent-ils des supérieurs. Ils ne sont

pas régis par la loi oppressive de l'égalité absolue. Ils honorent, ils aiment, ils respectent Dieu dans leurs chefs.

Loin de vouloir tous commander, ils se résignent avec joie à obéir. L'obéissance est leur vertu; c'est leur foi pratique. Ils obéissent, donc ils sont libres: car c'est à Dieu qu'ils obéissent, non aux hommes.

Tel est le sens vrai de ces associations volontaires entre des cœurs qui ont la même foi.

Donc, que la vie en commun de nos religieux ne ressemble en rien au système des communistes, ces partisans de l'idolâtrie impie du sensualisme, — c'est ce qu'un examen sincère ne peut pas laisser en doute.

Les Religieux élèvent l'âme; les Communistes abaissent l'humanité. Les uns vivent en dehors de l'ordre social en le respectant; les seconds n'aspirent qu'à le renverser, qu'à le plonger dans l'athéisme pratique; ils luttent avec opiniâtreté contre le Christianisme; ils intronisent la sensation dans le règne du monde, ils ne reculent devant aucun crime pour « *marcher à l'avenir* »; ils sèment partout les fruits les plus empoisonnés; au nom de la vérité persécutée, ils la tuent!

Ils égarent l'opinion et exercent sur l'ignorance une incroyable et fatale tyrannie; ils ameutent les passions populaires et déchaînent les révolutions. En morale, en politique, comme en tout, ils nient l'autorité et la liberté individuelle, ils prêchent un socialisme qui n'est qu'un ulcère au flanc de la société.

Leur véritable mot, leurs conséquences, vous les connaissez : Matérialisme, — Anarchie.

— Ordre, Foi, Amour, répondent les Religieux.

Et ils poussent ces cris d'une voix retentissante et à plein cœur.

Entre eux la conscience publique a prononcé.

Pour avoir raison des socialistes, qui frappent la société en spadassins, que faut-il? Leur arracher le poignard dans la rue, exposer leurs doctrines dans la presse, les principes qu'ils professent publiquement et ceux dont ils font mystère.

Leurs commentaires de l'Evangile et de la tradition catholique sont infâmes.

C'est le mensonge, c'est la calomnie, c'est l'athéisme dans toute leur perfide déloyauté.

Ils ont odieusement travesti la pensée du Christianisme; ils aiguisent des phrases pour assassiner!

Nous repoussons, au nom du Christianisme, toute espèce de solidarité avec eux; ses doctrines, ses traditions, son esprit, les repoussent également. C'est une honte qu'aucun homme religieux n'acceptera.

Il résulte de tout ceci : que la vie commune que menaient les premiers chrétiens pour pouvoir mieux se défendre contre leurs persécuteurs, pas plus que la vie fraternelle de certaines congrégations religieuses, n'ont de rapport avec ce que préconisent les communistes.

Les Religieux sont des hommes qui se sont librement séparés plus ou moins rigoureusement du monde. Leur

conduite est du domaine de la conscience. Leurs vœux ne sont plus reconnus par la loi humaine. Ils ont volontairement renoncé aux joies de la famille, aux tourments et aux avantages de la propriété. Ils n'ont plus besoin de famille et ont divorcé avec la fortune. Ceux qui ont conservé des rapports avec l'humanité, dont ils se sont détachés, consolent les âmes et soulagent les misères.

Leurs habitudes sont communes, mais elles sont purement religieuses. Ils sont une exception dans l'humanité; ils en sont quelquefois l'exemple, le plus souvent même; mais ce n'est pas comme genre de vie intérieure, c'est comme vertu. Il est très évident que, si chacun les imitait, si chacun faisait vœu de célibat et de chasteté, l'humanité s'anéantirait. Est-ce bien sérieusement qu'on vient nous les offrir, ce qu'ils se gardent bien de faire eux-mêmes, comme des hommes à imiter dans leur vie privée, — et surtout comme des communistes?...

L'existence sociale, la vie politique, leur sont étrangères. Ils se sont exclus d'entre nous, au nom du principe respectable de la liberté de conscience. Il serait injuste autant que ridicule de leur interdire l'exercice de cette liberté, plus injuste et plus ridicule encore de vouloir nous imposer leurs règles rigoureuses.

Les uns sont entrés là pour chercher mieux le Dieu que nous adorons tous; d'autres pour trouver le port tranquille après les orages de la vie terrestre; d'autres se sont arrachés aux agitations du monde pour expier dans le repentir, le recueillement et la prière, un passé...

Mais qu'importe? A qui appartient-il de sonder l'abîme de ces consciences? Qui donc a ce droit?

L'homme est libre de chercher son bonheur où il lui plaît, pourvu qu'il ne porte pas ombrage à la liberté d'autrui. Là est la limite. Nos Révérends Pères ne l'ont pas franchie. Que voulez-vous donc?

Toutes les routes sont bonnes, quand elles sont nobles, pour arriver au grand but. Toutes les voies sont saintes, qui conduisent à la destinée sublime. Le chrétien peut choisir le terrain sur lequel il lui plaît de combattre le péché, — cet ennemi de l'homme, — qui nous souille, nous ravage et nous dégrade.

Le cloître est la mort chrétienne que s'infligent quelques âmes. Ce n'est pas l'état normal des sociétés.

Respect à ces exceptions! Salut et respect à ces jeunes hommes et à ces jeunes femmes qui renoncent à nous! Honorer leur résolution est permis, il ne l'est pas de forcer tous nos semblables à les imiter.

Dieu ne nous a pas créés tous pour un semblable sacrifice. Il nous a donné d'autres devoirs; il nous a imposé d'autres obligations. L'homme, comme la femme, est né pour la Famille; ils s'attirent mutuellement et mutuellement se charment. Leur mission terrestre n'est pas de se séparer, mais de s'unir; se retrancher en masse de la société humaine, ce serait trahir les desseins de la Providence. L'homme est fils, époux et père, comme la femme est fille, épouse et mère.

La vie commune ne convient pas à ces êtres pleins

d'ardeur, appelés à perpétuer les races; elle convient à ceux qui ont renoncé à la terre, à la famille, à la propriété, au monde, à ceux qui ont renoncé aux jouissances mondaines du corps.

Ainsi l'a institué le Christianisme.

N'oublions pas de rappeler que l'observance inflexible du cloître fut quelquefois foulée aux pieds par certains moines, rappelés dans le monde par l'instinct de l'individualité trop comprimée, et qu'après les excès enfantés par l'ascétisme, l'Eglise fut contrainte de censurer des désordres blâmables, des scandales sans nom.

Nulle analogie ne peut donc être faite entre la vie en commun du cloître et le communisme. — Le communisme, c'est la vie du cloître prise au rebours.

Le communisme, comme le cloître, supprime le mariage, mais avec cette différence qui est bien à constater, que le premier n'en veut pas par immoralité, le second par chasteté.

Au cloître, on supprime la propriété individuelle par renoncement; dans le communisme, on la supprime par avidité. C'est pour prendre le bien d'autrui que les communistes abolissent la propriété.

Au cloître, c'est pour obéir qu'on renonce à la liberté individuelle; dans la communauté, c'est pour commander.

Au cloître, les passions de l'homme s'abdiquent; dans la communauté, elles se déchaînent.

Les communautés religieuses sanctifient les privations

et les souffrances; les communistes, les socialistes sanctifient les jouissances de la matière et donnent satisfaction aux plaisirs charnels.

D'un côté, c'est l'homme qui rapproche son âme du ciel; — de l'autre, c'est l'homme qui vautre son corps dans la boue.

Là-bas, le mobile religieux détache de la terre; ici, la soif des voluptés viles nous jette sous les pieds de l'athéisme.

Le cloître n'admet que des hommes éprouvés, ayant fait abnégation de leurs passions; la communauté prend tous les hommes, avec leurs vices, sans exiger d'eux aucune vocation, aucun noviciat, et les courbe sous l'égalité absolue; elle brise leurs os sous le niveau démocratique et social.

La vie en commun religieuse peut donner la liberté à ceux qui l'ont embrassée; — le communisme, qui n'a aucun point de ressemblance avec elle, tue l'intelligence, l'individualité, la spontanéité, l'émulation, l'énergie, la dignité, le droit; il tue la lutte et le triomphe; il nous plongerait dans l'hébétement, l'apathie, la torpeur; il nous avilirait sous l'esclavage le plus odieux; il ferait de nous des automates.

Le célèbre *Perinde ac cadaver* se conçoit avec la foi qui fait que l'obéissance est le comble de l'empire qu'un homme puisse exercer sur lui-même; mais subir l'inflexible volonté des socialistes, la terrible et ombrageuse ty-

rannie de la communauté démocratique, c'est ce à quoi nous ne nous résignerons jamais!

VIII

Comme les communistes étaient battus sur ce point, qui consistait à passer pour les continuateurs du Christianisme, ils ne se sont pas découragés, et, décidés à se trouver une tradition religieuse quelconque, quel que fût son aloi, ils se sont rejetés sur les hérésiaques. Ils ont dit:

« Puisque l'église orthodoxe nous condamne, puisqu'elle nous répudie, voyons ailleurs. Commençons par nier l'Église. Rome est infidèle au Christ et à l'Évangile, parce que Rome n'est pas communiste; ce sont les schismatiques qui sont les véritables continuateurs des apôtres, parce qu'ils étaient communistes. »

C'est ainsi que les modernes socialistes prétendent n'avoir fait que recueillir l'héritage des Pélagiens, des Vaudois, des Albigeois, des Lollards, de Wicleff, de Jean Hus et de Jérôme de Prague.

Dans cette assertion, qu'y a-t-il de vrai?

Un rapide coup d'œil historique rétrospectif nous l'apprendra.

Lorsque parut le docteur Pélage, dans quelle situation était le Christianisme?

Le Christianisme avait poursuivi avec la plus noble énergie le but qu'il s'était proposé : améliorer, affranchir l'homme moral, soulager, affranchir l'homme matériel.

L'Église avait annoncé l'Évangile aux nations et fait les plus grands efforts pour abolir l'esclavage. Hier vaincue, elle commence à être partout victorieuse, elle inspire déjà la législation, qu'elle veut plus libérale, les mœurs, qu'elle fait plus humaines et plus douces. Son souffle devient l'âme de ces décrets impériaux qui modifient les confiscations, adoucissent la dureté des lois, qui empêchent les combats humains du paganisme, qui interdisent l'exposition des enfants, les sacrifices aux dieux du polythéisme.

Il y eut quelques prêtres cruels et avides, qui, persécutés et dépouillés de la veille, devinrent les persécuteurs et les exacteurs du lendemain. Mais telle ne fut pas l'attitude générale du clergé. Il s'empara du pouvoir pour guider vers le progrès cette société régénérée par la croix, pour lancer le monde de la sphère misérable de la barbarie dans l'éternité de la civilisation. Il se distinguait par la dignité de sa vie, par la supériorité de ses vertus, et surtout par l'éclat de ses lumières. De là son influence sur les multitudes et sur les pouvoirs temporels.

Mais le sacerdoce, en s'élevant, devint insensiblement moins restreint dans ses choix ; il ne recruta plus exclusivement ses soldats au sein de la plèbe ; il admit dans son sein des citoyens opulents et titrés, considérables par la position qu'ils occupaient.

Les prélats se répandaient partout avec une incroyable activité. En héritant des autorités qui tombaient autour d'eux, ils firent les plus grandes choses. — Instruire les populations, soulager les misères des pauvres, répandre partout la parole évangélique, consoler les affligés, protéger le peuple, le défendre contre le despotisme des agents impériaux, au péril même de leur vie, — tel était leur apostolat. Avec la possibilité de faire le bien, leurs devoirs et leur bonne volonté s'augmentaient.

Pour fortifier le pouvoir de l'Eglise, l'institution monacale fut fondée. Ces moines étaient des hommes religieux, soldats du Catholicisme, et n'appartenaient pas au clergé. Ils aidaient volontairement à la propagation de la foi. C'étaient, dans le principe, des citoyens libres qui, mus par l'enthousiasme religieux, et dégoûtés de la corruption humaine, se séparaient de la société, à laquelle ils donnaient l'exemple de la vertu, du renoncement aux richesses, du travail, de la méditation et de la prière. Plus tard, ils se réunirent en communautés.

Dans ces monastères accoururent bientôt une foule d'opprimés et de victimes. La plupart des moines firent le bien; quelques-uns se rendirent ridicules par des pratiques d'une austérité cynique; quelques-uns encore se déshonorèrent par le scandale de leurs désordres, par la licence de leurs mœurs, qui les rendirent l'objet des critiques véhémentes de quelques docteurs, et entre autres de saint Jérôme. — Mais si plusieurs traînèrent une vie crapuleuse, vagabonde et débauchée, en grand nom-

bre ils se montrèrent pieux, intelligents, laborieux. Ceux-ci furent les savants, les saints et les martyrs de la foi; ils furent les premiers fondateurs de l'école philosophique du Christianisme.

Longtemps ces moines furent les seuls dépositaires de la science; longtemps ils furent les professeurs du peuple, les conservateurs des monuments de l'esprit humain. Ils poussèrent au mouvement intellectuel et sauvèrent la civilisation de la ruine, au sein de la confusion de cette époque agitée dans les douleurs de l'enfantement, au milieu des désastres matériels d'une société tourmentée par les hérésies nouvelles et les vieilles barbaries du paganisme.

C'est alors que la littérature chrétienne apparaît, libre, pensive, convaincue, sociale, et rejette dans la nuit la littérature païenne, frivole et matérialiste. Cette littérature, inspirée par la théologie, est douce, consolante, imprégnée d'amour, de vérité; c'est la poésie de la croyance; elle remue les âmes; elle donne un spectacle inconnu jusque-là, celui du spiritualisme proposé aux rêveries des âmes ardentes. Et comme ces écrivains, comme ces orateurs puissants remuent bien les cœurs! comme ils ont compris, dans sa haute portée, le génie du Christianisme! C'est Jérôme de Bethléem, Ambroise de Milan, Paulin de Nole, Hilaire de Poitiers; c'est saint Augustin, évêque d'Hippone, le plus grand homme de son siècle, la plus majestueuse figure de son époque, —

et qui est resté l'une des lumières les plus éclatantes de la chrétienté.

Cette vaste intelligence, d'une admirable et complète harmonie, cette âme ardente à la poursuite de la vérité éternelle, ce grand cœur tout bouillonnant de foi, est un génie tout moderne. Ses *Confessions* exhalent ce doux et triste parfum qui enivre les âmes rêveuses et choisies, — ce romanesque mélange de tendresse et de mélancolie qui nous élèvent vers les régions célestes. Mais c'est surtout dans sa *Cité de Dieu* qu'il se montre supérieur à son siècle. Il incarne en lui l'avenir du Christianisme. Il lui prédit la conquête, non pas seulement parce qu'il est la vérité, mais parce qu'il est le progrès par excellence.

L'avenir du monde est à lui, parce que seul il est capable de faire marcher le genre humain vers de meilleures destinées.

Cette foi est la nôtre, et c'est en elle que nous puisons toute notre force pour cette lutte corps à corps avec le Socialisme, qui, loin d'être un progrès, est une décadence.

Saint Augustin, — cet oracle de toute l'Eglise chrétienne, — la sauva de la redoutable hérésie de Pélage, qui souleva quelques tempêtes, et pendant plusieurs années (354-430).

C'est grâce à l'énergie du grand saint Augustin que le Pélagianisme ne fit point schisme. — Saint Augustin sauva l'Eglise, le monde chrétien, en révélant aux âmes

le sentiment de la vérité, en frappant ce système funeste, qui détruisait l'œuvre du Christ, tout en prétendant l'honorer.

Saint Augustin n'inventa pas une nouvelle façon d'honorer Dieu; il ramena l'esprit public égaré, vers la route sainte du Catholicisme, dont Pélage s'était écarté en substituant sa volonté et ses caprices aux commandements évangéliques; il releva la moralité, parfois bannie du sacerdoce; il parla la pure langue de la vérité aux peuples tentés par l'erreur; il fit faire un pas immense au Catholicisme; et il opposa l'autorité du Saint-Siége au débordement des passions licencieuses qui déshonoraient les nouveaux sectaires. Sa foi était pure, sincère, dévouée. Il ne fut ambitieux que pour l'Evangile, dont il poursuivait le triomphe sérieux et définitif. Il fit aux opprimés du péché un étendard, un drapeau, et leur montra le chemin de la liberté, au nom de ces apôtres, martyrs de leur foi, au nom de cet Evangile que ses adversaires méconnaissaient par leur insubordination, de cet Evangile qui donne à ceux qui souffrent le calme et la résignation dans la douleur.

Vaillant champion, saint Augustin livra au despotisme de l'hérésie une guerre noble autant qu'acharnée; il trancha avec le glaive de l'esprit les chaînes de l'esclavage, de l'esprit du mal.

Maintenant, voyons donc si, comme l'affirment certains socialistes, le Pélagianisme n'était autre que le communisme, — qu'un christianisme-communiste.

C'est ce que nous allons examiner.

Le docteur Pélage, moine de la Grande-Bretagne, leva l'étendard de la révolte, à propos de la question du libre-arbitre, soulevant ainsi la question de la *grâce*. Avant lui, les philosophes de l'antiquité s'étaient occupés de ce problème fondamental des religions. Platon soutenait que la vertu était un don de Dieu; Zénon, que la liberté de l'homme, pour le bien et pour le mal, était absolue; Aristote, que nous sommes susceptibles de la recevoir et de la perfectionner.

Pélage concluait comme les philosophes stoïciens. Selon lui, l'homme naissait bon, et par conséquent capable, par la force même de sa volonté; — c'était nier le péché originel et le baptême; conséquemment c'était rendre la Rédemption inutile, en un mot renverser le Christianisme.

A peine cette hérésie se fut-elle produite, que saint Augustin, au nom de l'orthodoxie menacée, au nom du Christ insulté et méconnu, descendit vaillamment dans l'arène.

Nier le péché originel, n'était-ce pas offenser Dieu? C'était légitimer l'orgueil de l'homme, toujours disposé à se glorifier du bien qu'il fait. L'homme naît mauvais, et il ne peut faire le bien qu'avec la grâce de Dieu, prix des victoires remportées sur lui-même. Saint Augustin alla jusqu'à déclarer qu'il croyait à la prédestination. L'Église ne le suivit pas jusque-là, mais elle condamna le Pélagianisme, dont la conséquence eût été, en arra-

chant l'homme au joug heureux de Dieu et de la civilisation, de le replonger dans l'indépendance du mal.

Cette querelle n'eut donc qu'un caractère purement théologique. Il est vrai que quelques disciples de Pélage, interprétant l'Évangile à la lettre, au mépris de son esprit, proscrivirent la richesse et firent l'apologie de la misère. Saint Augustin les vainquit comme il avait vaincu leur maître. Il leur prouva qu'ils étaient ignorants, qu'ils n'avaient pas compris la parole du Sauveur. Certes, la cupidité doit être blâmée, la soif immodérée de l'or est méprisable, la Charité est la plus charmante des vertus; mais à conclure de là au renversement des conditions de la vie sociale, il y a exagération.

Au surplus, les Pélagiens, malgré leurs attaques contre l'abus de la fortune, contre l'égoïsme, contre les fraudes, l'usure et les rapines, ne se sont pas déclarés communistes. Ils ne peuvent être assimilés aux modernes sectaires du socialisme.

Ceux-ci ne méprisent pas la richesse; ils la convoitent; ils veulent la richesse qu'ils n'ont pas.

« Dépouillez-vous pour les pauvres », disaient les Pélagiens aux citoyens opulents.

« Prenez aux riches ce qu'ils ont », disent aux pauvres les communistes.

Les Pélagiens préconisaient l'égalité dans la pauvreté, dans l'austérité; les communistes marchent à l'égalité dans la jouissance, dans le sensualisme. Les premiers étaient *ascétiques*, les seconds sont des *épicuriens*.

Plus tard, paraissent les Vaudois et les Albigeois, dans lesquels nos adversaires espèrent encore pouvoir trouver des prédécesseurs.

On appelait Albigeois des peuples du Midi habitant la partie du territoire comprise entre Béziers et Bordeaux, qui s'étaient séparés de la constitution spirituelle de l'Europe. Ces hérétiques, qui avaient emprunté leurs pratiques aux Manichéens d'Asie, expulsés par les empereurs grecs, se divisaient en plusieurs sectes dont les doctrines sont à peu près inconnues. Ce qu'on sait formellement, c'est qu'elles s'accordaient toutes à détester l'autorité de la Papauté, qu'elles rejetaient les sacrements, la messe, et jusqu'à cette langue latine qui maintient l'unité du culte et fait la force de la grande fédération catholique.

Ils vivaient dans l'exaltation d'un fanatisme grossier, dans la misère la plus vile, la plus sale, et se recommandaient, de l'aveu même de saint Bernard, par l'austérité de leurs mœurs.

Leurs troubadours s'en allaient parcourant les villes et les campagnes, invitant les populations à embrasser l'hérésie, et accablant d'injurieuses critiques le haut clergé catholique, dont quelques membres, l'histoire religieuse le reconnaît avec douleur, scandalisaient la chrétienté par l'impudicité de leurs débauches, l'effronterie de leur luxe, la cupidité de leur esprit, la corruption de leurs mœurs.

Le danger pour le Christianisme était grand. Les Al-

bigeois avaient leurs prélats, leurs missionnaires; plusieurs puissants seigneurs les protégeaient. La haine, non-seulement des prêtres indignes, se répandait dans le Midi, mais encore la haine des bons prêtres, des dogmes les plus sacrés, — la haine du Catholicisme. Ils tinrent un concile à Toulouse (1167).

Cette hérésie protestant contre l'Église, reniait la patrie européenne. Si les Albigeois eussent triomphé, dans cette lutte sanglante dont les affreux détails déchirent le cœur, la fédération chrétienne était brisée dans l'Occident, le Catholicisme renversé, le progrès arrêté, la civilisation anéantie. C'en était fait de l'esprit, de la vérité en Europe; c'en était fait de la nationalité française!...

Les hérétiques furent vaincus, cela devait être; ah! pourquoi, dans les sanglants combats de ces rudes journées, le besoin du salut général fit-il taire la pitié?...

Tout ce sang versé pour la plus sainte des causes toucha profondément le cœur du pape Innocent III, sans ébranler ses convictions. Il traita les vaincus avec bonté; il voulut faire plus pour eux, leur rendre leurs biens confisqués; mais il en fut empêché par les représentations d'une impitoyable mais saine logique, et il dut imposer silence à sa magnanimité, en présence des périls de la cause chrétienne.

Le concile de Latran (1215) avait prononcé la cessation de la croisade contre les Albigeois.

Cependant, cette sanglante guerre n'était point encore terminée.

Les Albigeois profitèrent des revers des Croisés en Orient (1219-1221), pour s'insurger de nouveau.

Ils eurent une victoire éphémère. Assiégés dans leurs villes, ils se défendirent avee une vigueur sans égale.

Louis VIII marcha contre eux, avec ses légions françaises, et le terrible drame recommença.

Avignon fut pris, après un siége qui dura trois mois (1226) : les murailles furent détruites, les soldats mercenaires massacrés, les habitants frappés d'une imposition de guerre.

Le Languedoc épouvanté paya sans résistance le tribut des vaincus. Nîmes, Carcassonne, Béziers, Carpentras, Alby, se rendirent; Toulouse seule résista.

Obligée de déposer les armes devant les Français, sous la régence de Castille, Toulouse envoya sa soumission. Un traité fut signé à Paris (1229).

Ainsi fut détruite l'hérésie albigeoise et vaudoise.

Des supplices honteux déshonorèrent la victoire, et la cruauté de quelques-uns des vainqueurs donna des armes à la réformation du XVIe siècle, de tous les schismes le plus dangereux et le plus détestable.

Les derniers Vaudois se firent protestants, lors de la révolte de Luther et de Calvin.

L'hérésie de ces peuplades languedociennes n'avait donc aucun caractère communiste. C'était la révolte du Midi contre la civilisation du Nord et contre l'Église ca-

tholique, apostolique et romaine. Les Vaudois, les Albigeois et tous les autres schismatiques de ce temps, attaquaient l'autorité du Saint-Siége, nullement la Propriété et moins encore la Famille. Ils niaient tout ce qu'affirme le Catholicisme : les sacrements, le culte de la sainte Vierge, les cérémonies, la transsubstantiation dans l'Eucharistie, enfin, toute la poésie, toute la grandeur de notre religion; mais ils n'avaient pas la moindre idée de réforme sociale en dehors de la foi. Tous les écrivains, moines, prêtres, inquisiteurs, qui ont écrit sur ces peuples, s'accordent avec nous sur ce point.

L'imputation de communisme élevée à leur sujet par nos adversaires est une supposition gratuite. Ils respectaient les distinctions sociales; ils ne prétendaient pas avoir droit à la spoliation communautaire; leurs chefs étaient tous rois, princes, grands de la terre.

La propriété contre laquelle ils élevaient quelques protestations, c'était la propriété cléricale, la propriété sacerdotale; ils respectaient la propriété laïque et les seigneurs féodaux qui la possédaient. Ils ont, au surplus, dans leurs écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, protesté de leur respect pour la sainteté du mariage et de la famille, pour le droit de la propriété individuelle. Ils déclarent coupables ceux qui attentent au *bien d'autrui.*

Ils n'étaient pas partisans de la vie commune et ne la pratiquaient pas; c'est inutilement qu'on a cherché à altérer la vérité sur ce sujet. Ils croyaient que les membres du clergé ne devaient rien posséder en propre, et devaient

vivre dans la plus austère, dans la plus absolue pauvreté; mais ils s'arrêtaient là. Les attirer sur un autre terrain, les présenter sous un autre jour, c'est tirer une induction forcée d'un enseignement, c'est leur faire dire ce qu'ils n'ont jamais dit. Quelle différence, en effet, entre l'opinion que le clergé doit vivre dans la pauvreté apostolique la plus affreuse, la plus dure, la plus dégradante, je le veux bien, et cette autre opinion que tous les hommes doivent vivre en communauté !

Tout cela réduit à néant les inductions mensongères des communistes; l'histoire ne laisse aucun doute à cet égard.

Les Albigeois avaient répandu le mauvais germe; il enfanta d'autres hérésies, — auxquelles les communistes contemporains s'acharnent à appliquer l'injure d'une complicité avec leurs doctrines.

Ce furent, d'abord, les moines mendiants de Saint-François.

Les Franciscains étaient possédés du fanatisme de la pauvreté. Ils professaient un mystique amour pour la misère. Se posant en milice dévouée du Saint-Siége, ils disaient qu'ils n'avaient pas même la propriété de leurs aliments; que tout, biens, vêtements, et jusqu'à la nourriture, était au Pape. Ils attaquèrent avec une sombre véhémence le luxe de la cour d'Avignon, prétendirent à l'abnégation absolue, et, dans leur exaltation, déclarèrent que l'Église devait, comme les apôtres de Jésus-Christ, ne posséder rien *ni en propre, ni en commun*.

De cette théorie au communisme, n'y a-t-il pas un abîme?...

Ceux des moines franciscains qui avaient respiré l'air albigeois furent condamnés comme hérétiques, brûlés vifs sur les bûchers; — ceux qui échappèrent allèrent chercher refuge auprès de l'empereur Henri de Bavière, qui leur accorda sa protection (1319).

Les véritables communistes de cette époque, ce sont ces *pastoureaux*, habitants des campagnes, qui se soulevèrent contre les riches et les seigneurs, ravagèrent plusieurs provinces, rasèrent les châteaux, massacrèrent les juifs, pillèrent les églises, et furent à la fin écrasés et vaincus par la royauté, les barons, les prélats et les bourgeois réunis, qui en firent un grand carnage (1320).

Vient ensuite, dans l'ordre chronologique des faits de l'histoire, l'hérésie de Walter Lollard, Anglais, qui professa sa doctrine en Allemagne. Ancien barde, cette sorte de Bohême hérésiarque avait puisé chez les Vaudois ses doctrines. Il eut un assez grand nombre de partisans; mais bientôt arrêté à Cologne, il fut condamné par le tribunal de l'inquisition et brûlé vif (1322). Ses plus fidèles partisans eurent le même sort.

Les Lollards vivaient comme les Vaudois, sous la lo de la propriété individuelle, et ceux qui ont avancé le contraire ont menti à la vérité.

Le bûcher sur lequel Lollard avait sué son supplice fumait encore, lorsque John Wicleff naissait dans la Grande-Bretagne pour la lutte contre le Catholicisme.

Quoique investi de la prêtrise, John Wicleff se fit remarquer, dès son début, par son excessive violence contre le pouvoir du Saint-Siége. La Papauté lui avait refusé l'évêché de Vigore et le rectorat du collége d'Oxford : il s'en vengea. A l'ombre de l'immorale protection du roi Edouard III, de son fils le duc de Lancastre et de la veuve du prince Noir, Wicleff donna un libre cours à l'injustice et à la fureur de ses ressentiments. Il renouvela, avec une brutalité d'autant plus insolente qu'il se sentait couvert par une impunité à l'avance garantie, toutes les hérésies des Albigeois, attaquant la Papauté et, avec elle, tout le clergé et les dogmes, — en un mot, tout ce qui avait été mis en cause par l'esprit d'insubordination et d'anarchie.

Mais dans toutes ces invectives adressées à ce qu'il y a de plus sacré et de plus respectable, contre la propriété et la famille, pas un mot; — pas un mot de communisme.

Wicleff fut plutôt un homme politique qu'un réformateur; il convient de le juger comme un instrument entre les mains de la cour d'Angleterre. Sa complicité avec les hautes puissances de son pays, la scandaleuse protection qu'elles lui accordaient et qu'elles lui eussent assurément refusée s'il eût été le moindrement entaché de communisme, la présence du duc de Lancastre et des plus hauts seigneurs de la Grande-Bretagne lorsque Wicleff comparut devant le tribunal que Grégoire XI lui avait désigné, la hautaine attitude qu'il y prit, aux

encouragements de ses illustres amis, — tout cela n'est-il pas bien fait pour déterminer cette conviction qu'il n'y avait rien de *social*, rien de *communiste*, dans les protestations de cet hérésiarque?...

On a voulu le donner pour parrain aux chefs du parti radical qui poussa, à cette époque, à un mouvement démocratique; mais outre qu'il ne prit aucune part à cette insurrection toute politique, il est bien certain, au témoignage de tous les historiens, que cette révolution n'avait aucun caractère communiste.

Wicleff mourut tranquillement *dans ses propriétés*, en 1385, au mépris du concile de Londres qui l'avait condamné quelques années auparavant, sentence dont on n'avait pas osé poursuivre l'exécution.

Il eut pour successeur, dans la carrière de l'erreur, un gentilhomme de la Bohême qu'on appelait Jean Hus.

Comme son maître, Jean Hus, loin de s'acharner après la propriété, eut pour protecteurs les membres les plus riches et les plus puissants de l'aristocratie séculière de la Bohême.

Les publicistes communistes qui nous représentent ce réformateur comme un humble prêtre, vivant dans la mortification et la prière, cultivant le jeûne et la macération, maudissant la propriété, et rêvant, par excès de vertu, par ardeur de charité, le nivellement des fortunes et le partage des biens, ont mal lu l'histoire ou nous trompent.

Jean Hus était un riche seigneur de Prague, recteur

de l'Université, ami et confident de la reine de Bohême Sophie de Bavière. Il en était de même de son disciple Jérôme de Prague. Il se peut qu'ils fussent éloquents, mais il est douteux qu'ils fussent austères.

Ils eurent un grand nombre de sectateurs; toutefois leurs prédications étaient moins violentes que celles de Wiclef. Leurs critiques portaient généralement sur la puissance du clergé.

Cité devant le concile de Constance, Jean Hus fut arrêté, malgré le sauf-conduit de l'empereur dont il était muni; condamné comme hérétique, il marcha au supplice avec courage (1417.)

Jérôme de Prague subit le même sort, et avec la même intrépidité, quelque temps après.

Et la meilleure preuve que ni l'un ni l'autre n'étaient communistes, c'est que ce fut la noblesse de la Bohême qui se souleva pour venger leur mort.

Et dans cette terrible guerre des Hussites, pendant tous ces épisodes désolants, pas un cri contre la propriété ni contre la famille. Il faut être possédé du délire des assimilations pour comparer ces révoltes politiques et religieuses à cette implacable et sombre doctrine du communisme. Il faut avoir le fanatisme de l'infidélité en matière de généalogie.

Ces hérésies déplorables ont assez de gravité dans le monde religieux, sans encore en augmenter l'horreur en les étendant à la société.

Ce sont elles qui ont enfanté le Protestantisme, mais non pas le Communisme.

La Réformation avait poussé l'Eglise romaine vers l'abîme ; la Papauté se sauva par son génie ; elle opposa l'exemple du bien avec la force du droit aux outrages de ses adversaires.

Dès lors, les papes sont tous des hommes supérieurs, vertueux pour la plupart, passionnés de l'ambition du bon et du vrai.

La tiare va de nouveau s'imposer au monde par la dignité de son attitude, par son activité, par son talent, par sa justice, par ses idées de conciliation et ses principes de sages et prudentes réformes. Le Saint-Siége fit rentrer le clergé dans ses devoirs évangéliques, depuis longtemps négligés. Il éleva plusieurs établissements de bienfaisance.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez; il fallait qu'un ordre de Religieux s'élevât, inspiré par le zèle catholique, et que, comprenant les besoins et les dangers du Catholicisme, ils se montrassent les apôtres de ces besoins, les soldats de ces dangers.

Cet ordre fut l'ordre des Jésuites. Jamais corporation ne rendit, par son courage, sa science et ses vertus évangéliques, plus de services à la religion et à l'humanité, et, par le plus déplorable abus de la licence et de la critique, par le plus affreux caprice de l'esprit du mal, nulle ne fut plus calomniée, nulle ne fut pareillement jetée en pâture aux clameurs des passions mauvaises. Le nom de

jésuite devint, dans la bouche des athées, un outrage pour tous les hommes religieux, pour tous les prêtres, pour tous les catholiques. C'est ainsi que l'on a égaré, trompé l'esprit public, et l'on vit même des intelligences supérieures subir cette avilissante tyrannie du faux.

« Il est évident que c'est le clergé tout entier et, avec lui, la religion et l'Église qu'on attaque sous notre nom » (1).

Ignace de Loyola fut le fondateur de la *compagnie de Jésus*, qu'il appela ainsi parce que ses membres étaient soldats du Christ, faisant la guerre à Satan.

Soldat lui-même, blessé au siége de Pampelune (1521), il avait été contraint d'abandonner la carrière des armes. Dans les heures lentes de la maladie, il lut attentivement la vie de Jésus-Christ et des Saints. Son âme, touchée par la foi, s'imprégna au plus haut degré des saintes vertus de l'Évangile, et il fit vœu de consacrer sa vie à la défense de l'Eglise. Il quitta le château de ses pères, les gentilshommes de Guipuzcoa, et parcourut l'Espagne, semant sur ses pas le bien, prêchant la charité, partageant son pain avec les pauvres, visitant les malades, pratiquant enfin, dans leur plus charmant enthousiasme, les vertus chrétiennes.

Le peuple le regardait comme un saint.

Ignace vint à Paris, où il ne tarda pas à avoir quel-

(1) Le R. P. de Ravignan, *De l'existence et de l'institut des Jésuites*, 1 vol. Paris, 1844.

ques adhérents, — des hommes éprouvés prêts comme lui à s'engager au service de la religion. Ils firent vœu de chasteté et de pauvreté, et jurèrent de consacrer leur vie à secourir les chrétiens souffrants, à convertir les infidèles et à défendre le Saint-Siége avec un dévouement absolu (1536).

Ignace de Loyola est la plus grande figure de cette époque. — Il s'était fait remarquer par son amour pour l'Evangile, par son sang-froid héroïque dans le danger, par son caractère généreux et loyal, par son magnanime dévouement pour le salut de l'humanité, par les pensées d'avenir qu'il portait dans son sein. Loyola voulait purifier le monde, par une lutte sérieuse, de tous ces abus d'interprétation qui tendaient à défigurer le culte du Christ. Il voulait faire triompher les principes d'amour et de liberté prêchés par le Christ, et qui sont devenus la base de toute raison et de toute justice humaines. Son courage fut admirable; voyez-le marcher seul au devant du danger! Les premiers jésuites, tout le monde leur rendra cette justice, sans autres armes que leur conviction et leur dévouement contre des adversaires puissants dans le mal, commandaient l'admiration par leurs vertus:

Loyola descendit dans la lice sans trembler. Il espérait en Dieu. — L'espérance est le patrimoine de ceux qui aspirent aux grandes choses! Il pensait aux splendeurs de l'Eternité, et il était toujours résigné au départ suprême. Il purifia le sublime esprit du Christianisme de la rouille de révolte et d'idolâtrie que plusieurs siè-

cles y avaient attachée. Son œuvre fut difficile et les progrès en furents lents : car il y a, dans les choses humaines, un long chemin de la pensée à l'exécution.

On voit, dans l'histoire, que rien de grand ne s'accomplit sans que les cœurs des hommes n'aient été parfaitement préparés. Pour changer les vieilles coutumes et abattres les antiques préjugés, il faut que l'idée du vrai se soit répandue partout, semblable à ces sources qui jaillissent des entrailles de la terre et auxquelles les peuples viennent abreuver leur soif ardente. C'est donc une tâche difficile que de faire revenir, sur le compte des Révérends membres de la compagnie de Jésus, l'opinion publique égarée.

Ignace de Loyola a eu le sort de tous les grands hommes : il a eu beaucoup d'ennemis. Quoi qu'il en soit, il a empêché le monde de tomber dans l'hérésie ; il a régénéré l'esprit humain défaillant sous les coups du doute et du matérialisme ; il a frayé la vraie route de l'Évangile à l'humanité. Il fut l'âme du Catholicisme. Ignace de Loyola se montrant aussi chrétien que le christianisme même, telle est la philosophie du XVIe siècle. Suivre la volonté divine dans les choses humaines, voilà l'œuvre de cette philosophie.

Il en fut ainsi de saint Vincent de Paul, — cette autre lumière du Catholicisme, qui, lui aussi, fournit une si belle campagne contre l'égoïsme.

Dans l'héroïsme de son cœur, Ignace de Loyola s'élançait dans la lutte sans compter ses ennemis et sans

se soucier des dangers. Ce qui fait sa grandeur, c'est son calme pendant les orages qui grondent sur sa tête. C'est qu'une force divine le soutient; Dieu se révèle à ceux qui l'aiment!

Ignace de Loyola et ses adeptes partirent pour Rome, afin d'offrir leurs services à la papauté. Ils avaient fait serment d'obéissance. Ignace proclama l'obéissance la vertu suprême, le moyen de s'affranchir du joug du mal. C'est en obéissant qu'il « soulève les unes après les autres et pèse au poids du sanctuaire les puissances avilies de son âme ».

L'obéissance est l'âme de la compagnie de Jésus; ce fut leur force et ce sera leur gloire. Ce n'est pas sous le joug de la crainte que le pieux législateur courbe la volonté de l'homme, c'est sous la volonté de Dieu lui-même. L'obéissance est ennoblie par le sentiment de sainteté qui l'inspire.

« Il faut, dit saint Ignace (1), apporter tous ses soins pour agir dans un esprit d'amour, et non avec le trouble de la crainte : *Ut in spiritu amoris et non cum perturbatione timoris procedatur*..... Dans toutes les choses auxquelles l'obéissance peut s'étendre avec charité (c'est-à-dire *sans péché*), soyons aussi prompts et aussi dociles que possible à la voix des supérieurs, comme si c'était la voix même de Jésus-Christ, notre Seigneur; car c'est à lui que nous obéissons dans la personne de ceux qui

(1) *Constitutions de la Compagnie de Jésus.*

tiennent pour nous sa place... Portons-nous donc avec grande promptitude, avec joie spirituelle et persévérance, à tout ce qui nous sera ordonné; renonçons, par une sorte d'obéissance aveugle, à tout jugement contraire; et cela, dans toutes les choses réglées par le supérieur, *et où il ne se trouve point de péché.*

« Que chacun soit bien convaincu qu'en vivant sous la loi de l'obéissance, on doit sincèrement se laisser porter, régir, remuer, placer, déplacer par la divine Providence, au moyen des supérieurs, comme si on était un mort, *perinde ac si cadaver essent;* ou bien encore comme le bâton que tient à la main un vieillard et qui lui sert à son gré. »

Telle est cette sublime doctrine, d'une si haute philosophie religieuse, d'une si grande indépendance, d'une si noble hardiesse, qui a servi de texte aux déclamations de l'athéisme.

Ah! c'est qu'il faut avoir l'âme élevée pour comprendre toute la grandeur de cette discipline d'une pieuse armée. Les volontaires chrétiens qui s'enrôlent sous cet étendard savent d'avance à quoi ils s'engagent. Ils seront forcés d'obéir, *excepté dans les choses où il n'y aura pas de péché*, d'obéir jusqu'à la mort. Le sacrifice à Dieu est absolu, entier.

« Ainsi, le religieux obéissant, ajoute saint Ignace, accomplit avec joie ce dont il est chargé par le supérieur pour le bien commun, certain, par là, de correspondre véritablement à la volonté divine. »

« Je voudrais, s'écrie le R. P. de Ravignan, après avoir cité ces textes, je voudrais qu'on relût attentivement ces paroles, qu'on tâchât de les bien entendre. On en a fait tant de bruit; et cependant on n'en a pas même compris le sens, ou du moins on l'a étrangement altéré.

« Je rendrai aux mots leur sens et à la bonne foi ses droits.

« Et d'abord je rappellerai simplement que tous les ordres religieux sont liés par le même vœu d'obéissance, que tous expriment et entendent de même la vertu d'obéissance.

« Mais veut-on aller jusqu'au fond même des choses? Veut-on parler raison et principe?

« Qu'on cherche dans ses souvenirs ce qu'il y a de beau, de grand et de mieux apprécié parmi les hommes.

« Serait-ce les magnificences de l'ordre parfait? Eh bien, l'ordre est tout entier dans la juste subordination. Graviter vers un centre commun est l'ordre même de la nature; mais c'est l'obéissance.

« L'ordre et l'harmonie du corps humain sont aussi admirables; mais la tête commande.

« La sagesse et la sûreté des vues sont précieuses et bien rares dans la conduite des affaires. Mais la sagesse de l'homme, dit quelque part Fénelon, ne se trouve que dans la docilité. Le vrai sage est celui qui agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Cela est juste.

« Un homme est seul avec lui-même; il se fie à ses propres idées et s'affranchit de tout conseil : il n'a plus ni sagesse ni prudence.

« Le religieux est donc vraiment sage ; car pour lui le supérieur est par état le conseil, l'appui, la raison d'un père. Voyez encore une famille paisible et bien réglée ; l'âme de sa prospérité, n'est-ce pas la subordination et l'obéissance ?

« Mais je dois poser ici le grand principe ; il n'est point sans doute du domaine étroit de la philosophie humaine ; il appartient à la foi. Qu'on la suppose du moins pour un moment, si on est assez malheureux pour ne la plus avoir.

« Quel est donc le sens de l'obéissance du Jésuite, et, pour parler plus juste, de tout religieux sans exception ? Le voici au point de vue de la foi, le seul pratique et vrai en cette matière :

« Dieu, dans sa providence surnaturelle et spéciale, a établi au sein de l'Église un genre de vie et de perfection évangélique dont le vœu d'obéissance est le fondement et le caractère essentiel.

« C'est à Dieu même que le religieux voue son obéissance ; Dieu l'accepte, et s'oblige ainsi en quelque manière à diriger et à gouverner, par une autorité toujours présente, les actions de celui qui veut et qui doit obéir.

« Dieu vit, Dieu agit, et il préside dans l'Église aux fonctions de tout le corps, et surtout aux fonctions de la hiérarchie. Cette hiérarchie, divine et non humaine, constitue, approuve, inspire les règlements et les supérieurs des ordres religieux ; en sorte que l'obéissance de chacun de leurs membres, par une vue de

foi certaine et pure, doit remonter à l'autorité de Dieu même.

. . . .

« Saint Ignace exhorte à se laisser porter et régir par la *divine providence* (1) comme si on était un mort, *perinde ac si cadaver essent.* Cette image n'est pas de lui, il l'a prise évidemment du grand et admirable saint François d'Assise. Cet homme si extraodinaire, si puissant et si doux, auquel il fut donné de réaliser tant de merveilles, qui vint montrer à la terre l'Évangile vivant de la pauvreté et de la croix dans un apostolat si beau et si vrai, saint François d'Assise ne regardait comme réellement obéissant, au rapport de saint Bonaventure, autre lumière éclatante du moyen âge, que celui qui se laissait toucher, remuer, placer, déplacer, sans aucune résistance comme un corps sans vie, *corpus exanime* (2). Il exprimait la même pensée à peu près encore dans les mêmes termes, lorsqu'il disait son sentiment à ses religieux en les instruisant sur l'obéissance : « Ce sont des morts que je veux pour disciples, non des vivants; *mortuos non vivos ego meos volo* (3), et Cassien, longtemps avant lui, s'était servi

(1) Loc. cit.

(2) S. Bonav., vita S. Francisci, c. 60.

(3) S. Francisci Assis. opera, colloq. 40, in-fol.; Lugduni, 1653, p. 80.

de cette énergique image pour exprimer la perfection de l'obéissance (1).

« Enfin, pour omettre tous les autres, saint Basile, le législateur des moines d'Orient et l'une des plus mâles figures des anciennes Eglises, comme l'une des plus belles gloires de l'épiscopat et de la science sacrée, saint Basile, au chapitre 22 de ses Constitutions monastiques (2), veut que le religieux obéissant soit comme l'outil dans la main de l'ouvrier, ou bien encore comme la cognée dans la main d'un bûcheron. Le bâton du vieillard, si singulièrement reproché à saint Ignace, est moins redoutable, on l'avouera.

« Mais quoi! dira-t-on toujours, obéir en aveugle, soumettre sa volonté, son jugement, est-ce là penser, vivre en homme? Oui, et c'est même avoir fait de glorieuses conquêtes dans la carrière de la dignité humaine, et, dût l'horreur s'en accroître encore, j'exposerai cette affreuse doctrine.

« Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui marche dans sa « voie, et qui se rassasie des fruits de ses propres con« seils! Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est « point déterminé par autrui, et qui ne sent pas qu'il est « entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des « passions insatiables, et même par une sagesse qui,

(1) De Inst. renunt., l. 12, c. 32.
(2) S. Basil. opera, edit. Bened., t. 2, p. 573.

« sous une apparence trompeuse, est souvent pire que « les passions même ! » C'est Fénelon qui parle ainsi (1) ; je dirai après lui :

« O mon Dieu ! que je voudrais être mort à moi-même, être anéanti comme l'entendaient saint Ignace et saint François ! mon ambition tout entière serait remplie en ce monde. Il est des âmes pieuses et recueillies qui accepteront et comprendront ce langage : et pour le faire entendre à tous, les beaux et puissants génies qui ont fécondé l'Eglise et versé en abondance les fruits de vie au sein des nations, viendront à mon aide et diront mieux que moi comment il faut mourir à soi-même pour bien vivre. »

Et maintenant, pour les socialistes qui disent qu'eux seuls ont l'amour des pauvres, je leur dirai que le soldat du Christ qui a tracé les nobles pages qu'on vient de lire, a encore écrit ces lignes, en parlant d'Ignace de Loyola :

« Le soldat élevé tout à coup dans la grotte de Manrèze à la plus haute philosophie, à celle de la sainteté, n'avait garde d'omettre cette dernière consommation et ce couronnement de vertus par *la divine Charité*. Il indique, suivant son usage, plutôt qu'il ne développe ; il ouvre une riche veine, raconte quelques faits, et livre l'âme à ses pensées.

(1) *Christianisme présenté aux hommes du monde*, t. 6, p. 27.

« Mais quelle ébauche sublime dans cette contemplation finale *pour obtenir l'amour* (1).

« Deux principes féconds et pratiques sont posés : l'amour consiste dans les œuvres ; l'amour consiste dans la communication réciproque des biens. Dieu même va nous servir de régulateur et de mesure. Ce que Dieu fait, ce qu'il nous donne, *nous devons nous efforcer de le faire et de le donner en son nom*, *c'est justice.* »

Avec ces principes immortels, la compagnie de Jésus fit contre l'hérésie du XVIe siècle ce que font tous les publicistes qui aiment l'ordre et la liberté contre les socialistes du XIXe siècle, ces modernes hérésiarques qui nous menacent d'une ruine générale.

A l'esprit de révolte qui infestait l'Europe, la compagnie de Jésus opposa l'obéissance religieuse, et la hiérarchie d'une inflexible discipline aux débordements et à l'insubordination du protestantisme.

Ils travaillèrent avec une constance intrépide à la restauration du catholicisme. Nul corps ne mena une vie plus active. Ils se répandirent partout, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les salons, dans les chaumières ; à chaque heure faisant le bien et combattant, comme il convient aux chevaliers de l'Eglise. Leur dévouement fut la source des plus grandes choses. Ils furent les professeurs de nos pères ; ils firent sortir l'instruction des langes dans lesquelles on l'avait jusqu'ici

(1) *Exercitia.* — *Just. Soc.*, t. 2, p. 414 et 419.

retenue : ils devinrent célèbres dans les sciences ; ils furent les plus savants historiens, mathématiciens, physiciens, mécaniciens et astronomes de l'Europe.

Ces hommes merveilleux, types uniques dans l'histoire, consolidèrent le trône de saint Pierre, firent rentrer le clergé dans les voies de l'orthodoxie, et restaurèrent la religion catholique en France, en Italie, en Allemagne. Ils firent plus encore : — ils traversèrent les mers pour porter la foi, la science, le progrès moral et le progrès matériel aux peuples les plus éloignés.

Une mesure, non catholique comme on l'a dit, mais purement civile et judiciaire, l'Inquisition, servit à tort de reproche contre eux, et aussi contre les Dominicains. L'Inquisition ne fut qu'une arme entre les mains de la société violemment attaquée par les ennemis du droit et de la justice, gens de sac et de corde pour la plupart.

Est-ce que, de nos jours, quand les socialistes ont essayé de faire triompher leurs abominables utopies par la force, la société ne s'est pas armée pour se défendre ?

Les conservateurs d'autrefois faisaient de même contre les ennemis de l'unité religieuse et sociale. Comme nous aussi, ils étaient *progressistes* dans le bon sens du mot ; et c'est parce que nous aimons le progrès et la liberté que nous exécrons la licence et l'anarchie.

IX

Et maintenant, si, des régions élevées de la religion, nous descendons dans la sphère de l'économie politique, qu'est-ce encore que le communisme?

Mon Dieu! il est des théories telles qu'il n'est pas besoin de les réfuter; les exposer est suffisant pour les faire détester.

Le communisme est la négation de la personnalité humaine.

« *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.* »

Tel est le cercle de la liberté individuelle, et il est certain que ce cercle est fort étroit.

Le communisme le rend plus étroit encore.

Le communisme, c'est le dernier mot de toutes les opinions extrêmes; c'est l'oppression et la tyrannie; c'est l'abrutissement de l'humanité.

Le communisme confisque toutes les libertés, même celle de faire le bien.

La charité catholique est la plus noble des vertus. C'est pour cela sans doute que les socialistes la poursuivent.

L'homme n'est pas créé bon, ainsi que le prétendent les rationalistes. Il est rare que celui auquel on fait du

bien ne devienne pas votre ennemi. La reconnaissance lui est lourde et pénible. Il ne lui arrive que trop souvent de payer le bienfait par le mal. Mais qu'importe? le chrétien ne fait pas le bien par ostentation; c'est à Dieu qu'il donne.

S'il n'y avait plus de riches, qui soulagerait ceux qui souffrent? Etre jaloux du riche, — petitesse! Est-ce que le riche n'a pas ses douleurs comme les autres? Est-ce que la mort ne plane pas sur lui aussi, comme sur la terre plane l'aigle au vol large? Est-il heureux, le riche qui a vu rayer tout ce qu'il aime du livre des vivants? Ah! quand le bras céleste a déchiré son pauvre cœur; quand le malheur à son front met des rides précoces; quand la mort, faucheuse universelle, lui a pris tous ceux auxquels il était attaché par les plus doux sentiments, — qu'avez-vous à lui envier?...

Dans chaque existence, il est des nuages qui ternissent l'éclat des joies; nul cœur ne peut empêcher le malheur de venir fondre sur lui à l'improviste; nul n'est à l'abri du lourd chagrin, qui nous marque d'une empreinte éternelle.

La douleur est un hôte terrible, qui, de force, nous visite et s'installe en nous; mais il est une patrie ailleurs pour le chrétien, il est une vie sans nuages et sans douleurs, et c'est vers cette pure clarté que toujours monte notre pensée ardente et ravie.

Après avoir blasphémé la Religion, le communisme attaque la Propriété, cette vérité sociale, que l'assenti-

ment de l'humanité a consacrée; l'Hérédité, qui en est la conséquence; la Famille, cette source de toute dignité, de toute moralité, ce doux lien des tendresses, des affections, des cœurs.

Le communisme confisque l'indépendance individuelle, car il tue le travail, l'activité productive.

Il classe les hommes par ordre, comme des animaux, et, sous prétexte d'empêcher l'homme de devenir trop riche, il le force à rester pauvre toute sa vie, le parque dans la sphère étroite de la matière, lui assigne d'avance sa destinée, l'oblige à un travail qu'il n'a pas choisi, dans des conditions qui lui répugnent, et lui arrache le prix qu'il a le droit d'en attendre légitimement.

La liberté coûte trop cher pour que nous nous la laissions confisquer par une secte de rêveurs et de forcenés!

La liberté, c'est la joie de l'âme humaine. La liberté permet à l'homme de se tromper, de faire fausse route; la jouissance et la douleur sont le produit des efforts de cette liberté. Nul bien n'est plus précieux.

L'homme préférera toujours la lutte libre à la monotonie d'une existence uniforme qui anéantirait toute variété, toute activité, toutes ces fortes émotions qui font bondir sa poitrine.

Nous ne pouvons vivre comme des bêtes, dans des ateliers communs, n'ayant rien en propre, rien à nous, ne nous occupant que de boire et manger, proscrivant le luxe et les arts, et tout ce qui élève l'âme. Ce serait

s'abuser étrangement que de croire que nous nous résignerions à abdiquer ainsi notre grand rôle moral.

En vérité, plus haute est notre destinée.

Si nous n'avions pas la faculté de bien ou mal faire; si nous étions forcés de vivre d'une façon qui ne fût pas conforme à notre dignité morale; si, semblables aux abeilles et aux castors, qui vivent dans la communauté, nous n'étions guidés que par l'instinct; si nous ne pouvions ni nous aimer ni vivre par l'intelligence, ni nous laisser aller au courant de toutes les fantaisies, de toutes les indépendances, de toutes les sensations, nous ne serions pas libres. C'est précisément parce que la communauté convient à quelques animaux qui la pratiquent avec succès qu'elle ne convient nullement à l'homme.

Dans la communauté, nous deviendrions des bêtes, des polypes, des crustacées, des mollusques, des végétaux; au lieu de nous élever jusqu'à l'infini, nous nous laisserions tomber dans le néant.

Ah! combien nous préférons la vie intime, mâle, agitée, indépendante, en un mot l'ardente vie de la liberté et du mouvement, à cette vie de torpeur, à cette vie étroite et misérable que vous voulez nous faire, dans laquelle, pour que je ne manque de rien, vous me forcez de manger ce que vous voulez, quand et où vous voulez, d'être l'esclave de votre bon plaisir, et de travailler sous votre joug de fer!

Ah! laissez-nous, laissez-nous notre fière misère qui, demain, peut se transformer en prospérité; laissez-nous

l'espérance de l'élévation et de la fortune; laissez-nous tous ces accidents, tous ces contrastes, tous ces hauts et ces bas, toutes ces variétés infinies, toutes ces charmantes situations, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, qui nous font vraiment sentir notre âme.

C'est l'histoire du chien de la fable. Nous préférons la liberté avec l'obligation de chercher nous-mêmes notre subsistance, à la niche communiste où la pâtée serait si amère!

Vous n'avez pas le droit de me supprimer ma liberté, de me faire esclave, sous le prétexte que l'existence m'est souvent dure et pénible; vous n'avez pas le droit de m'assigner un genre de vie à votre fantaisie.

Je prétends choisir ma vocation, la poursuivre à ma volonté et à mes heures, l'abandonner si bon me semble, y revenir ou en embrasser une autre; je prétends travailler suivant mon aptitude et faire du fruit de mon labeur l'usage qu'il me plaît; je prétends enfin faire tout ce qui ne gêne pas mes semblables, tout ce qui ne leur est pas nuisible, tout ce que nos lois chrétiennes ne me défendent pas de faire.

Je prétends faire de mon intelligence et de ma capacité l'usage légitime qu'il me plaît; et l'éternelle société prétend se conserver, tout en marchant au progrès, et laisser aux facultés humaines la liberté de travailler à leur développement le plus élevé.

Être soi, travailler, jouir et souffrir; pratiquer la vertu et s'égarer dans le vice; pécher, se repentir; faire acte

d'égoïsme et faire acte de charité : voilà la liberté, voilà l'homme.

Le communisme confisque la liberté de l'homme et éteint chez lui toute ardeur pour le travail. L'homme travaille pour lui, pour acquérir la propriété; il n'aura aucun goût à le faire pour le bien commun. L'égalité des salaires produira l'égalité dans la paresse. L'homme travaille très certainement pour la prospérité publique et pour la gloire, mais ce n'est pas assez : il veut recueillir un profit personnel pour lui, pour ses enfants, pour ceux qu'il aime. La source de son activité est dans son cœur.

La vie commune n'offrant aucune récompense, engendrera l'oisiveté. Pas de labeur sans appât.

Le plaisir de vivre en communauté n'est pas un salaire suffisant, ce me semble, pour exciter l'homme aux saintes ardeurs de l'émulation. Faire du bien serait un noble mobile; mais on le supprime aussi dans la communauté, car la charité y est interdite : on l'a tuée avec la propriété.

L'homme pourra aimer ses semblables au point de risquer sa vie en combattant pour leur défense, mais son dévouement n'ira jamais jusqu'à abdiquer sa liberté pour leur faire plaisir, et jusqu'à travailler toute sa vie pour eux. Il a l'enthousiasme d'une grande action, non la patience d'une éternelle application sans but avantageux pour lui. Il est plus courageux qu'opiniâtre. Il risquera sa vie pour son pays, il ne sacrifiera pas son temps pour les autres.

L'instinct de l'homme, son génie, sa conscience, ses inspirations, tout en lui proteste contre la transformation de la société libre en une société communiste.

L'homme aime sa famille; or, la famille est indubitablement liée à la propriété. La famille est l'un des plus nobles sentiments de notre cœur; une bonne preuve que la communauté est l'animalisation de la société, c'est qu'elle supprime la famille, inconnue aux animaux.

C'est pour sa famille que l'homme travaille; c'est pour le bien-être de sa famille; c'est pour lui conserver ou lui acquérir une propriété.

Abolir la famille, c'est nous ravaler au rang des animaux, qui n'en ont pas, qui n'ont pas le besoin d'en avoir une; c'est supprimer la tendresse; c'est nous arracher l'âme!

De toutes nos libertés, celle-là est la plus chère, la plus précieuse.

L'homme ne peut se résoudre à aimer comme la sienne la grande famille humaine, à aimer le vaste univers comme certains lieux qui rappellent les plus doux souvenirs à son cœur charmé : on comprend la bienveillance universelle, mais non pas l'amour universel. Il est des enchantements, des joies, des affections qu'on ne peut ressentir que dans la poésie d'une sphère à soi, dans la limite des rayons de ses facultés. Il est des amours qui passent avant les autres. Après Dieu, il est naturel de chérir sa famille; après sa famille, sa patrie; après sa patrie, l'humanité. Telle est la *chaîne* des sen-

timents. La briser, c'est briser le cœur qui les contient.

Mêler ces sentiments, c'est leur ôter leur pénétrante douceur; c'est en retirer toute la vertu.

— Arrière, despotisme, je veux m'appartenir! Je ne veux pas, communiste, être une machine!

Le communisme abaisse l'homme au lieu de l'élever; il le dépouille et le jette nu dans les glaces de l'athéisme. C'est une exagération de tous les progrès qui ont concouru au développement de la civilisation. Il dénature toutes les idées dont il s'empare, il les fane et les déprave.

— Fraternité! avait dit le christianisme. — Le communisme traduit ce mot par l'égalité absolue.

— Honorons le travail, avaient dit la justice et la conscience publiques. — Le communisme, sous prétexte de réhabiliter le travailleur, veut faire de tous les hommes des manœuvres.

— Il faut soulager la misère, disent les chrétiens. — Le communisme veut faire de ceux qui souffrent des animaux gourmands et débauchés, au mépris de la morale et de la pudeur.

Le communisme remplace la liberté par l'esclavage, la religion par l'athéisme et le culte de la matière, la propriété par la vie en commun, la famille par l'isolement et la lubricité, l'amour par le plus dégoûtant sensualisme, le luxe et les arts par la misère générale, la misère sans intelligence, sans courage, sans dignité, sans espérance.

Le communisme, c'est la révolte de l'esprit du mal; c'est la peste morale; c'est la spoliation et l'iniquité; c'est l'autorité, la liberté, la foi, l'honneur, la vertu, le christianisme, le talent, le sentiment, la science, le progrès foulés sous les pieds des barbares; — c'est le flambeau de la civilisation éteint; c'est la chair triomphant de l'esprit, la mort absorbant la vie; c'est le désespoir, le malheur, le vice et la honte de notre époque.

C'est le communisme, c'est cette utopie funeste qui a tant compromis la liberté et l'ordre en Europe, armé les frères les uns contre les autres, versé des flots de sang et entassé des monceaux de ruine.

C'est le communisme vaincu, mais non désarmé et toujours menaçant, qui, à toute heure, épie la société comme une proie pour rouvrir ses blessures et la pousser traîtreusement aux abîmes.

Tableau douloureux et trop vrai! voilà ce qu'ils ont fait de la patric! Et loin de se repentir, ils aiguisent dans l'ombre leurs armes lâches pour des luttes nouvelles! dans l'ombre ils rêvent de nouveaux désastres, de nouvelles batailles; encore du sang, encore des larmes, encore des deuils!...

Et ils osent se dire les continuateurs du Christ!...

L'esprit du Christ qui sauva le monde en mourant, qui versa son sang pour la société agonisante et la régénéra, pourra seul sauver, régénérer encore le monde menacé par le socialisme matérialiste.

C'est par une interprétation sacrilége que les socialis-

tes prétendent qu'ils descendent du Christ, afin de séduire les masses.

Certes, Jésus-Christ aimait le peuple. Il était venu *pour essuyer les yeux de ceux qui pleurent, au voile précieux de l'amour.* En naissant dans la misère, avec une crèche pour berceau, l'homme-Dieu glorifia le grabat du pauvre. Ses disciples, — gladiateurs de la vérité, — étaient, eux aussi, des indigents. Comme nos prêtres catholiques, leurs seuls successeurs, ils consolaient l'affligé, soulageaient le malheureux; — appréciateurs éternels de la liberté et du progrès, ils mirent l'enfant du pauvre dans les bras du riche; ils démasquèrent la fourberie qui avilit l'esprit de l'homme et l'égoïsme qui profane son sein. Ils voyaient l'humanité dans la fange terrestre, et lui montraient la vertu, le dévouement, l'amour, comme la loi suprême de Dieu. C'est la fraternité chrétienne. La fraternité chrétienne, c'est l'incarnation vivante de la passion de l'humanité souffrante :

« *Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez.* »

Et Jésus, ouvrant ses bras à la souffrance et à la douleur, s'écria :

« *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui succombez sous le lourd poids de vos pesants fardeaux, et je vous soulagerai.* »

Eh bien! aujourd'hui, à cette heure de dangers communs, le Christ appelle à lui le peuple auquel les socialistes veulent infliger les haillons du matérialisme; il faut

que le peuple encore une fois entende cette voix généreuse, cette voix divine.

Malgré les outrages que lui prodiguent les socialistes, la société s'inspire tous les jours davantage de l'Évangile dans ses chartes, dans ses lois. Si le sort des classes pauvres est amélioré, si le progrès marche, si les hommes ont plus d'amour les uns pour les autres, si la sainte charité fait des miracles, si l'égoïsme impie recule devant elle, c'est que de généreux courages prêchent la Religion; quant aux prédicateurs socialistes, ils n'ont créé que la guerre et la misère.

L'esprit de l'Évangile est tout ce qu'il y a de plus antisocialiste.

En effet, nul rapport entre la douce parole de l'Évangile et ces doctrines anarchiques dont les sectaires méconnaissent les éléments constitutifs de la perfectibilité humaine : la famille et la propriété. Rien n'est plus inhumain que de priver l'ouvrier de son travail et de ces pures affections de famille qui faisaient sa joie, sa consolation, qui lui donnaient du courage pour les rudes fatigues.

Émettre de semblables doctrines au nom du Christ, c'est la plus impudente profanation. Loin de réaliser sur la terre la fraternité évangélique, les socialistes en sont les ennemis acharnés.

Le socialiste boit à la *fraternité* dans des banquets, et fait des barricades au nom de la *fraternité*; le catholique visite le réduit du pauvre, le soulage, le console, lui fait

la charité, qui n'humilie pas le chrétien, lui donne toutes les preuves d'amour et de dévouement.

Le socialiste, l'âme toute saturée de haine et de rebellion, pousse les ouvriers aux batailles sinistres et recrute ses plus chauds adeptes parmi les forçats, parmi les dégradés et les endurcis, les lâches, les désœuvrés, les vils brigands rêvant le pillage; et parmi ceux que, derrière, pour l'heure de la curée, l'on trouve, gredins douteux et pervertis, qui vivent des largesses des prostituées.

Le catholique enseigne au riche qu'il n'est que le distributeur des biens qu'il possède, au pauvre le respect des biens d'autrui, – à tous deux il montre l'heure à venir du grand jugement. Il dit au Pouvoir que les membres du peuple sont ses enfants, à ceux-ci que le Pouvoir est leur père.

Le peuple échappera, n'en doutons pas, aux prédications désespérantes du socialisme; les ouvriers se défient de ces faux amis, qui leur promettent un bien-être surnaturel à la condition qu'ils élèveront des barricades derrière lesquelles ils égorgent leurs concitoyens : ils ont ainsi versé le sang de la France, ce sang qui est celui de la liberté et du progrès!

Contre ces excès, ces malheurs, ces tyrannies, il n'y a que la prédication du Christianisme.

Sans le Christianisme, la liberté, l'égalité, la fraternité, ne sont que des mots vides et menteurs; avec le socialisme, la liberté, c'est le despotisme de quelques athées; l'égalité, c'est le monstre du matérialisme; la fra-

ternité, c'est l'embrassement des têtes coupées dans le hideux panier de l'échafaud.

J'ai entendu ces paroles sortir de la bouche d'un socialiste :

« Il faut tuer! Tant que nous n'aurons pas la guillotine en permanence, nous n'aurons pas l'égalité et la fraternité absolues ! »

Terribles paroles qui résument toute la politique, toute la pensée, de nos adversaires.

Ce langage est très particulièrement celui des *communistes matérialistes*, dont nous allons exposer les doctrines dans le chapitre suivant.

X

J'ai raconté les luttes intellectuelles et sanglantes auxquelles l'utopie socialiste a donné lieu. Le chemin que j'ai parcouru est triste, sombre ; à chaque pas j'ai eu à fouler les cadavres de mes semblables, de mes frères! En songeant aux souffrances de l'humanité, on se sent les yeux mouillés de larmes, le cœur saigne, et nous nous surprenons dans une rêverie profonde. En parcourant cette triste histoire, on gémit sur l'asservissement dans lequel le mal retient les peuples, et il est difficile de contenir son indignation en voyant que, de tous leurs oppresseurs, les plus acharnés sont ceux qui exagèrent

les principes de progrès, des hommes dont le devoir était, au contraire, de faire triompher la paix, la modération, entre tous les enfants de Dieu.

La religion de la violence et de la matière substituée par quelques hommes à la religion de Dieu est la source de toutes nos oppressions, de toutes nos misères et de toutes nos douleurs.

J'ai eu, dans le cours de ce récit, beaucoup de scandales à flétrir; je l'ai fait avec conviction. Le devoir de l'historien est de dépouiller les méchants des insignes de leur pouvoir usurpé et de les juger sur leurs actions, sans se laisser éblouir par l'éclat de leurs déclamations, de leur orgueil, de leur violence. Il doit porter une main courageuse sur ces utopies au moyen desquelles on cherche encore aujourd'hui à tromper les peuples; il doit renverser l'imposture et faire luire la vérité aux yeux de tous; il doit montrer aux générations actuelles les routes suivies par les générations passées, et dénoncer les erreurs, les mensonges, que les adversaires de la religion et du principe d'autorité ont voulu leur imposer. Il ne doit reculer devant le récit d'aucune iniquité, si ce récit cache quelque profitable enseignement.

L'histoire reproche aux serviteurs de l'idée démagogique, aux socialistes, d'avoir voulu dépraver notre caractère national, d'avoir déshonoré le progrès par une série de crimes et des monceaux de ruines; d'avoir

porté leurs mains profanes sur notre religion ; d'avoir voulu tarir les sources bienfaisantes de sa prospérité, au lieu de faire prospérer l'Évangile, patrimoine et flambeau du monde.

Tous les socialistes, une fois arrivés au pouvoir dans la fange et dans le sang, ont rejeté les nations dans l'esclavage du mal et de l'athéisme ; ils ont organisé particulièrement pour eux-mêmes une dictature cruelle et absolue. Leurs ruines ont rempli le monde de terreur et de honte. Leurs moyens étaient aussi féroces que leur but était odieux.

L'histoire du socialisme présente au philosophe religieux une série de graves instructions. C'est toujours, là comme dans l'histoire de tous les bouleversements, des races vaincues qui essayent de secouer leurs chaînes, et des ambitieux sans principes ni vertus qui se disputent une cruelle domination.

Pénétrez dans les annales de ces révolutions violentes. Les chefs du socialisme prétendent à un pouvoir absolu. Les plus célèbres de tous ne sont que des fourbes, toujours avilis par le crime, quelquefois même par la débauche.

Le Jacobin vainqueur n'écoute pas la prière de l'honnête homme vaincu ; il fait massacrer tous les prisonniers ; il attente à la propriété ; il décrète la spoliation ; il est inexorable dans la paix comme dans la guerre. Il suit les traces sanglantes de l'Anabaptiste.

Le Socialiste est une sangsue couchée sur le monde; il se nourrit de sa chair et de sa moelle; il s'engraisse de son sang; il suce sa vie!

Que les terroristes le sachent bien, les cris de leurs victimes sont montés aux cieux!

Le Jacobin menace même l'humble et sublime disciple du Christ, qui, préférant la foi à son bien-être, à son repos, à sa vie même, a fait depuis longtemps à Dieu le sacrifice de ses affections personnelles, et qui, immolant les plus chères espérances et les plus douces pensées mondaines, attaque avec un courage infatigable le pouvoir du mal.

Diffamé comme tant d'autres, martyr et victime de sa foi, il attend, immobile, sa ruine avec dignité.

L'apôtre meurt, mais il n'emporte pas la vérité dans sa tombe; il meurt, mais les idées qu'il a semées ont fructifié; l'affranchissement et la liberté des peuples ne tiennent pas à la vie de quelques hommes!...

Pour moi, j'ai apporté dans ce travail tout le soin qu'exige une grande pensée que l'on entreprend de développer avec persévérance. Heureux si mes faibles efforts et ma bonne volonté pouvaient ramener quelques-unes de ces âmes égarées par le socialisme. Si j'ai pu faire concevoir pour le mal qui nous dégrade une horreur profonde, je serai satisfait et je ne demanderai rien de plus pour récompense.

J'ai dit la vérité, et plus d'une fois, en exposant les doctrines et les actes des socialistes, j'ai eu de la peine

à me rendre maître de mon émotion : car ces hommes sanguinaires et sans foi, acteurs vulgaires, ont failli perdre la civilisation.

Nous, les conservateurs, les hommes religieux, nous ne voulons pas laisser le monopole de la publicité à ces imposteurs. Le monde est trop éclairé pour ne pas juger sérieusement entre eux et nous.

Que tous les hommes de bonne volonté descendent avec nous dans l'arène pour combattre le mensonge et l'oppression. Allons ! courage ! un dernier coup de hache au vieil édifice communiste, dont les pierres teintes du sang des nôtres chancellent !.... Un dernier effort ! C'est pour Dieu que nous travaillons. Arrachons les mauvaises herbes du champ de l'intelligence et creusons de puissants sillons !.....

Il me reste à parler des *communistes matérialistes* ou *communistes-humanitaires*.

Les communistes matérialistes poussent l'affreuse logique jusqu'à ses plus affreuses conséquences. Ils partagent les convictions de M. Louis Blanc et de ses disciples ; mais, de plus qu'eux, ils ont la franchise d'avouer le but qu'ils se proposent. Il faut leur en savoir gré.

Voici le résumé de leur doctrine :

« Il n'y a pas de Dieu.

« Le but de la vie humaine est la jouissance physique.

« L'homme n'a pas d'âme ; il n'a qu'un instinct plus développé que celui des animaux.

« Les hommes doivent vivre tous en commun : communauté de bien et communauté de femmes. »

C'est ainsi. Qu'on le dise, de semblables dogmes ne couvrent-ils pas la raison humaine de honte?

Les communistes vulgaires ont des vices cachés, enfoncés dans les ordures, ensevelis dans la fange, sous le secret, dans l'obscurité de leur vie privée. Ils exhalent l'infamie, la luxure, l'hypocrisie, le poison.

Mais les communistes matérialistes ne prennent pas la peine de cacher leurs vices; ils les étalent complaisamment, cyniquement, orgueilleusement au grand jour.

Les communistes humanitaires, comme les anabaptistes, veulent l'égalité absolue, la communauté des biens et la communauté des femmes, doctrine immorale qui frappe au cœur la famille, — doctrine infâme qui flétrit la poésie de l'âme humaine, qui renverse l'amour pur et sacré; doctrine subversive et dangereuse qui, comme celle d'Epicure, tend à établir le matérialisme sur la terre.

Comme les anabaptistes encore, les communistes humanitaires veulent combattre la société par la violence, par la violence qui renverse et qui n'édifie pas, dont le régime sanglant est toujours fragile et passager.

Voici un dilemme à poser aux communistes :

— Vous êtes de bonne foi ou vous n'êtes pas de bonne foi :

Si vous êtes de bonne foi, votre place est dans une maison d'aliénés ;

Si vous êtes de mauvaise foi, vous êtes des scélérats.

Crime ou folie, choisissez ; vous n'avez pas d'autre alternative.

Il est évident que les communistes sont des voleurs ; les plus francs d'entre eux ne se font aucun scrupule de l'avouer. On sait qu'en Allemagne, plus particulièrement, le *vol* est recommandé comme le moyen le plus énergique, le plus *naturel* et le plus *légitime* d'arriver au communisme. Ces fanatiques sans scrupule, ces filous politiques, professent le *prolétariat par le vol* et *l'athéisme ;* ils ne s'en cachent pas, telle est leur foi et leur conviction ; — ils le déclarent, ils espèrent *lever une armée de voleurs !....*

De semblables doctrines n'ont pas besoin de commentaires.

Non contents d'égarer les vivants, les socialistes osent outrager jusqu'aux morts. Ils n'ont de respect pour rien, pas même pour la majesté du tombeau.

Parmi les *communistes matérialistes*, il en est qui ont proposé sérieusement, et sans rougir, de ne plus enterrer les hommes, de traiter leurs cadavres comme ceux

des animaux. On prendrait les corps de nos parents pour en faire « du *suif*, de la *colle*, du *noir animal*, etc... ».

C'est ainsi. Ces monstres profanent tout, l'humanité, la vie, la mort, et jusqu'à Dieu même.

C'est le renversement de toute morale, de toute pudeur, de tout ce qu'il y a de saint, de pieux, d'honnête.

L'odieux des doctrines socialistes n'a pas échappé aux intelligences productives et généreuses de notre époque, et l'on a vu les écrivains les plus distingués entrer dans la sainte croisade de l'ordre contre la démagogie.

Ainsi, voilà ce que c'est que le communisme ; — voilà ce que c'est que le socialisme.

Maintenant, le peuple est prévenu.

Veut-il vivre comme un animal ?

Veut-il l'abolition de la famille ?

Veut-il que ses enfants appartiennent *à la patrie ?*

Veut-il que les femmes soient communes ?

Veut-il que le fruit de son travail lui soit enlevé ?

Veut-il travailler toujours, non pour lui et les siens, mais pour des millions de *frères* inconnus ?

Il faut bien que le peuple se persuade surtout que les socialistes mentent quand ils assimilent leurs doctrines odieuses à ce qu'il y a de plus sacré, le Christianisme.

Cette monstrueuse comparaison est une impiété sans exemple.

Non! il n'est pas permis de confondre les scandaleuses orgies du socialisme avec les consolants mystères de notre religion.

Le socialisme, loin d'être une religion de salut, est la chute de l'humanité, tandis que le christianisme est sa régénération, son affranchissement par le sacrifice de Dieu.

Les chefs d'écoles socialistes et les exploitateurs de bas étage qui les suivent veulent étouffer la liberté que nous a donnée le Christ, et nous replonger dans l'esclavage du paganisme.

Le socialisme est la négation radicale du christianisme.

Pour arriver à ses fins, le socialisme a besoin de rejeter l'humanité dans la chute!.....

Avec de pareilles doctrines, les socialistes disent qu'ils sont animés des meilleures intentions du monde, et qu'ils n'ont d'autre guide, dans leur apostolat exécrable, que l'ardent amour des masses. C'est pour améliorer le sort des classes laborieuses, c'est pour soulager les pauvres, qu'ils veulent bouleverser l'ordre social.

Eh bien, ils ne sont pas dans la vérité; non, cela n'est pas.

Les hommes religieux, ceux qui ont des sympathies

pour le peuple, ceux qui révèrent les pauvres, — ces fils aimés du Seigneur, — ceux qui poursuivent le noble but du progrès, de la fraternité, repoussent leurs moyens affreux.

Ils comprennent qu'il y a des souffrances, des misères à soulager, du bien à faire, des blessures à guérir. Mais est-ce que le Catholicisme n'a pas l'intelligence de cette situation, l'amour de ce progrès? Est-ce que sa persévérance n'est pas là pour triompher des obstacles?

Ce qui hâtera le progrès dans la voie de la Fraternité, c'est un retour aux idées religieuses, aux vertus chrétiennes, à la moralisation.

En poussant au développement pacifique des principes de l'Evangile, le Catholicisme fait, pour le soulagement de ceux qui souffrent, ce que les socialistes leur promettent vainement de réaliser.

Le Catholicisme, c'est l'antidote du Socialisme.

Le Christianisme traversera les tempêtes du Socialisme comme l'aigle traverse, au sein de l'ouragan, la patrie des orages et du soleil.

Non! le Christianisme n'est pas vaincu et humilié! C'est en vain que les utopistes, les athées, les socialistes, es matérialistes, se coalisent contre lui.

Le Christianisme reste l'idéal de la société humaine; les communistes ont beau vouloir étouffer la liberté, la liberté ne sort que plus forte de leurs bras!

Si les socialistes ont osé se produire au grand jour, c'est que nous n'étions pas mûrs encore pour la liberté, pour le christianisme; soyons dignes de la vérité en l'adorant, et le mensonge sera détruit.

L'esprit révolutionnaire, le socialisme, le jacobinisme, dont le peuple est depuis soixante ans la victime et la dupe, consomme lentement son suicide. Il s'éteint, il râle son agonie sur son fumier sanglant. — C'est en vain que de nouveaux utopistes voudraient le ressusciter au profit de leurs petites ambitions et de leurs passions sauvages. — Que les honnêtes gens cessent de trembler devant le fantôme socialiste; ils peuvent sans crainte de tomber dans ses piéges, marcher au progrès légitime, à l'amélioration des classes souffrantes, à leur moralisation par l'instruction religieuse.

La morale et la vertu ne sont pas moins un besoin pour nous que le pain.

C'est assez de douleurs, c'est assez de ruines. Il est temps de diriger la société d'après son principe éternel; ce principe, c'est la liberté, ce n'est pas le socialisme, le plus dur, le plus honteux des esclavages.

C'est la liberté; ce n'est pas l'anarchie, ce n'est pas la licence, ce n'est pas le règne des factions.

C'est la liberté dans l'ordre, dans la modération, dans la justice, dans la religion: — dans la justice qui punit, dans la religion qui réconcilie et qui sauve.

Oui, le Christianisme foule aux pieds le socialisme; il

défie son audace. Sa faiblesse fait la force du Christianisme.

C'est ainsi que, maudit et méprisé, le socialisme rentre dans la poussière.

Enseignons donc le Catholicisme, car jamais le monde n'en eut plus besoin pour s'affranchir de ces sectaires qui pressent notre cœur pour en exprimer l'amour qui enfante la charité!

SIXIÈME PARTIE

CONCLUSION

Je me résume. On a vu combien tous les systèmes des socialistes sont faux et absurbes, combien tous ils s'inspirent du mal et de la matière. Ils ne peuvent rien pour la société; ils ne peuvent que la ruiner et la détruire. Elle est pourtant malade. Comment faire?...

Il n'y a qu'un seul remède aux maux qui assiégent l'humanité, c'est d'avoir la Foi, c'est de pratiquer les vertus chrétiennes. Les socialistes parlent de régénérer l'humanité; mais avec quoi, malheureux?

En dehors de la Religion, où est votre force, votre raison d'être, où puiserez-vous votre autorité, votre sanction?

Les plus acharnés socialistes, ceux qui crient tous les jours contre l'égoïsme, ne font-ils pas à chaque heure acte d'égoïsme?

Avant de changer la société, il faut changer l'homme, il faut déraciner de son âme le vice rongeur, le péché. Au lieu de faire des systèmes, il faut chercher à rendre l'homme meilleur. Ainsi n'espérez pas faire une seule réforme, opérer un seul progrès, en dehors du Catholicisme.

L'homme est malheureux parce qu'il est coupable, parce qu'il est esclave de ses sens et de la matière, esclave du mal; c'est son péché qui fait son infortune. Faites une société vertueuse, et vous aurez une société fraternelle, dans le sens honorable et vrai du mot. Mais ne venez pas nous parler de toutes ces prétendues réformes qui nous conduisent au désespoir, à la bestialité, à la ruine, à l'athéisme. Tant que la société ne sera pas religieuse, tant qu'elle n'aura pas l'Evangile sur le cœur, il ne faut pas songer à constituer une société heureuse et libre. Mais, quand il en sera ainsi, les idées de réformes légitimes ne trouveront aucune résistance. Car, si nous devons nous opposer de toutes nos forces aux tentatives criminelles des factions impures, il ne faut pas non plus être pétrifiés dans notre zèle, il ne faut pas rester immobiles. C'est au parti de l'ordre, au parti religieux, aux catholiques, à donner l'exemple du progrès sage et légitime; il ne faut pas que les instincts et les besoins de la défense commune absorbent la Charité.

Ce qui frappe tout d'abord, en suivant la marche du Catholicisme dans l'histoire, c'est son éternelle tendance à fonder, avec une louable et intrépide persévérance,

une seule et même société, efforts qui méritent de ne pas périr dans la mémoire des hommes. L'Eglise a posé les bases de l'ordre social de l'univers, et, en particulier, de cette magistrature aguerrie qui constitua l'unité de notre patrie bien-aimée : la Royauté.

Tels sont les caractères philosophiques de ce sujet, en enseignements si fécond. Les prêtres donnèrent constamment des preuves de dévouement à la chose publique, même aux époques de préjugés et d'ignorance ; des preuves d'énergie, de vertu, de capacité, qu'on eût cherchées vainement dans les prédicateurs révolutionnaires. Chaque fois que la patrie fut menacée, ce fut la royauté, le clergé et le peuple, réunis dans un suprême et fraternel effort, qui repoussèrent l'invasion étrangère. C'est le Christianisme qui a inspiré tous les progrès de l'humanité. Souvent il a résisté à des impatiences fiévreuses, et toujours à des entraînements insensés et criminels. Et il a bien fait. Le progrès est une femme qu'on tient par la main ; si on la violente pour la faire aller trop vite et dans le chemin de l'erreur, elle résiste, s'arrête et recule souvent même en arrière.

L'Eglise a constamment tâché d'élever le peuple jusqu'à elle : c'était son devoir. Toute puissance morale qui fait aux sentiments du peuple des concessions indignes d'elle-même avoue hautement son impuissance ; elle prouve qu'elle est incapable de le guider dans le bien. Voilà ce que les révolutionnaires, les Jacobins, les Socialistes, auraient dû comprendre. Si leur esprit orgueilleux

avait pu toucher aux profondeurs de la philosophie religieuse, ils n'eussent pas rendu les peuples si malheureux et si coupables; ils eussent frayé une route à la fois honorable et facile, sur laquelle ils auraient recueilli les hommages et les respects de tous. Loin de là! ils furent oppresseurs et cruels. Sortis du peuple, ils devinrent ses maîtres, ses tentateurs, ses ennemis; ils le poussèrent au crime. Ils l'éloignèrent ainsi de ce Christianisme, qui est la lumière et le bien. Ce système fut maladroit autant que féroce, car le peuple se retira d'eux : tandis que le mot *Église* veut dire temple, lieu de douceur, de pardon, asile enfin; *Démagogie*, veut dire terreur, anarchie, misère.

La Fraternité, telle que le socialisme l'a faite, a causé des désordres et des maux difficiles à réparer.

Le socialisme abaisse l'âme humaine; la religion l'agrandit et l'élève. La religion nous montre la vie comme un voyage semé de périls, mais qui doit conduire la vertu à la félicité. Elle rend l'homme supérieur à la douleur. C'est là qu'est la force du christianisme; seul, le christianisme défie la souffrance. Aussi sa morale est-elle supérieure à toutes les philosophies humaines.

Il importe donc aux législateurs de s'inspirer de la religion pour faire des lois, et aux sages de parler au peuple comme elle. Au peuple il faut prêcher la patience, la modération, la dignité; lui montrer l'espérance et lui apprendre ses devoirs, afin de le rendre digne de ses droits.

Il y a plus : le Catholicisme est la seule de toutes les religions qui supporte l'examen de la raison. Il a survécu à toutes les attaques, à tous les bouleversements.

C'est que le Catholicisme comporte tous les progrès ; c'est qu'il n'est pas indifférent aux maux des peuples ; c'est que seul il peut nous inspirer les remèdes vrais, puisqu'il est d'origine divine.

Puisque l'on avoue que la philosophie est impuissante, par ses tendances et son enseignement, pour combattre le socialisme, que faut-il ? Il faut chercher dans l'élément religieux la force que la philosophie ne peut donner.

Les hommes vraiment religieux, vraiment supérieurs, ne cherchent pas dans la force brutale et dans l'anarchie les moyens d'arriver à quelque chose ; ils pratiquent la paix ; ils conseillent, ils n'imposent pas ; ils prêchent, ils ne se battent pas ; ils cherchent pacifiquement la vérité, ils n'excitent pas leurs semblables les uns contre les autres ; ils engagent les forts à aider les faibles, ils n'aigrissent pas les citoyens ; ils procèdent par la persuasion, non par la violence ; ils font, au nom de Dieu, un courageux appel aux générosités du cœur, non un appel infâme aux passions viles de l'homme ; enfin, ils sont apôtres de la fraternité catholique, non les apôtres du carnage. Et, en somme, ils sont plus avides de réformes honnêtes, loyales et possibles, que tous ces charlatans éhontés et fougueux, tous ces prédicateurs factieux du dogme sanglant de la

haine. Les athées foulent aux pieds tout ce que respectent les hommes; ils privent le riche du seul frein qui pouvait l'arrêter dans les excès de son égoïsme, le pauvre du seul frein qui pouvait l'arrêter dans les excès de sa fureur, de son désespoir, de son envie; ils ôtent à ceux qui souffrent la consolation de leur misère et l'espoir d'une vie meilleure.

Ils se disent les *régénérateurs de l'humanité*, et ils lui arrachent l'espoir de la vertu et le remords du crime.

Le culte de Dieu donne la vraie liberté, et ce qu'il y a surtout d'admirable dans la religion chrétienne, c'est que non-seulement elle fait notre félicité dans l'autre monde, mais encore dans cette vie. Ainsi, même au point de vue purement temporel, la religion est utile. Elle guide le législateur, le réformateur et l'homme d'Etat. La religion est d'une utilité temporelle en ce qu'elle inspire ou doit inspirer les lois politiques et sociales des Etats. Elle pousse vers la justice et détourne du mal. Une société sans religion serait une société de crétins et de sauvages. La religion inspire des lois politiques dignes de l'homme et conformes à sa mission terrestre, des lois justes; elle empêche ceux qui sont investis de la puissance de trahir l'humanité. Qu'elle obtienne toujours ce résultat, c'est ce que l'histoire ne permet pas d'affirmer; mais toujours est-il que tel est son but.

Les athées, les socialistes, ne peuvent inspirer que des lois d'abrutissement et d'esclavage. Ils nous rejet-

tent dans la nuit de l'ignorance; ils nous plongent dans la honte, la misère, le désespoir. Ils disent qu'ils sont des *hommes de progrès;* ils sont arriérés, au contraire; ils veulent nous faire rétrograder vers les temps barbares de l'anarchie et de la brutalité. Ce sont les catholiques qui sont les hommes de progrès, parce que le Catholicisme renferme en lui toutes les sympathies, tous les courages, toutes les doctrines du progrès juste. Que prêche le Catholicisme? La prière, qui rapproche de Dieu et nous console; — les bonnes œuvres, la fraternité; la charité, qui pousse le chrétien à soulager ses frères pauvres, à les aimer comme lui-même, à leur rendre tous les services temporels et spirituels dont ils peuvent avoir besoin; à visiter les malades, les prisonniers, tous ceux qui souffrent; à instruire les ignorants, à pratiquer la vertu, à donner de sages conseils et de bons exemples, à se sacrifier à tout instant pour l'humanité et pour Dieu.

Telle est la morale du Christianisme et de la sainte Eglise, telles sont les obligations qu'ils imposent. Il me semble que ces préceptes comportent tous les progrès et toutes les réformes possibles.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

532. — Paris, imprimerie de Ch. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

